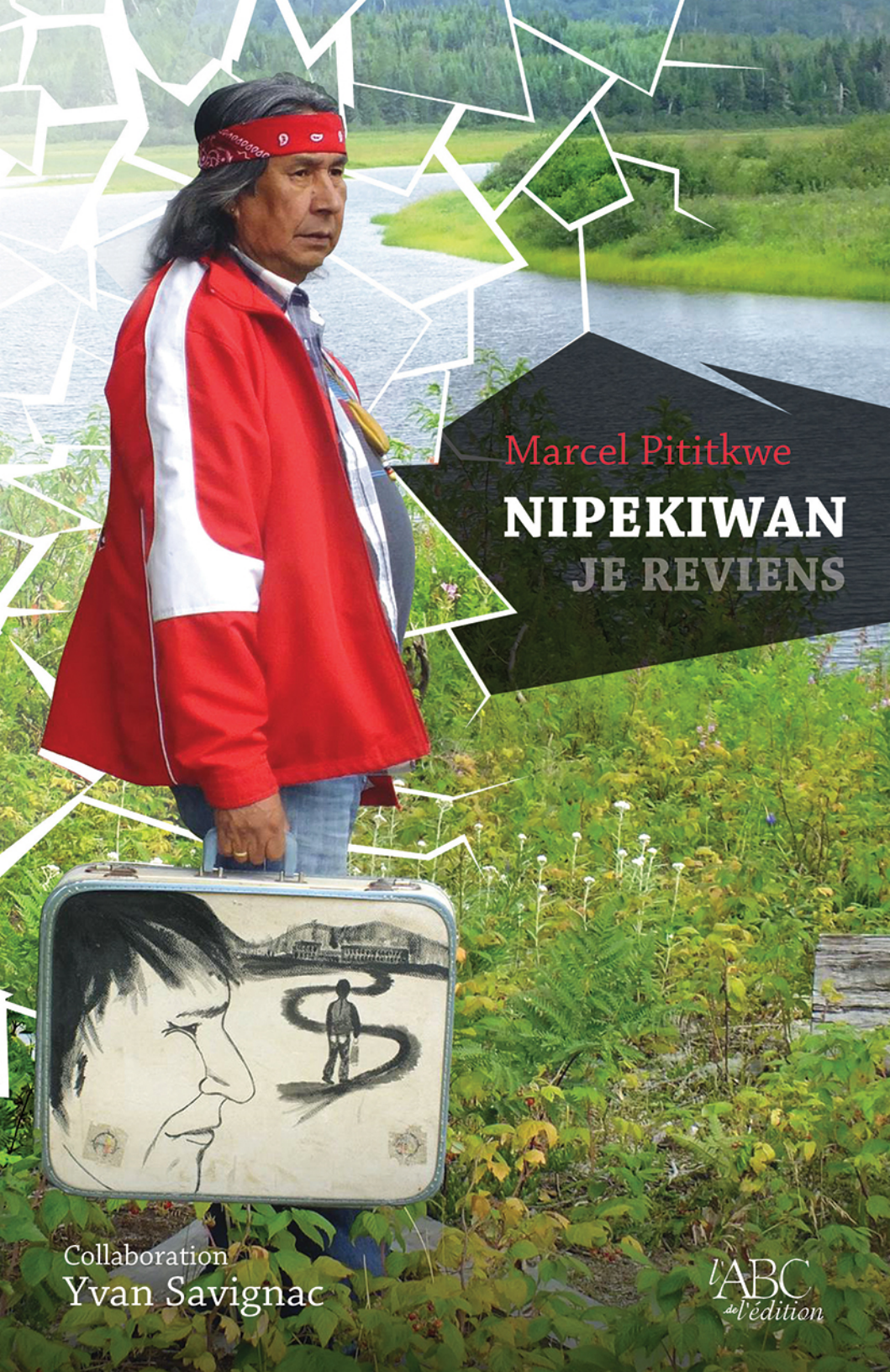




Marcel Pititkwe

NIPEKIWAN JE REVIENS

Collaboration
Yvan Savignac

l'ABC
de l'édition

Nipekiwan

Je reviens

Marcel Pititkwe

Nipekiwan

Je reviens

Biographie

l'ABC
de l'édition

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :

Louisabirote@hotmail.com

L'ABC de l'édition

Rouyn-Noranda (Québec)

www.abcdededition.com

info@abcdededition.com

Conception graphique de la couverture : L'ABC de l'édition

Photo de la page couverture : Yvan Savignac

Mise en page : Raymond Gallant

Photo de l'auteur : Yvan Savignac

Dépôt légal : 2^e trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

L'ABC de l'édition

Marcel Pititkwe

Copyright © 2016. Tous droits de reproduction réservés.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdit sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Catalogage avant publication de

Bibliothèque et Archives nationales du Québec et

Bibliothèque et Archives Canada Pititkwe, Marcel, 1952-

Nipekiwan : je reviens

(Collection Héritage)

ISBN 978-2-922952-89-6

1. Pititkwe, Marcel, 1952- . 2. Attikamek (Indiens) - Québec (Province)

Biographies. I. Savignac, Yvan, 1956- . II. Titre. III. Titre : Je reviens. IV.

Collection : Collection Héritage (Rouyn-Noranda, Québec).

E99.T33P57 2016 971.4004'97323 C2016-940431-5

Introduction

C'est mon histoire que je dédie à tous ceux et celles qui ont connu les années des pensionnats. Nous avons tous subi les mêmes abus (tant physiques, sexuels, émotionnels et spirituels).

Mon histoire est votre histoire, nous n'avons pas à en avoir honte. Nos enfants et nos petits enfants ont le droit de savoir. Enlevés de notre milieu familial, déracinés de notre culture et de nos traditions, nous avons cru que nous avions tout perdu de nos origines, si bien, que nous avons cru que ces pertes étaient profondément ancrées dans nos cœurs.

Les non-autochtones n'ont jamais su la véritable histoire des pensionnats. Ceux qui l'ont connue n'ont jamais osé en parler. Puis un jour, il y eut des anciens qui ont eu assez de courage et bravoure pour faire des dévoilements et des dénonciations pour que tout le monde sache. Je salue ceux qui ont voulu parler et pour cela, je vous remercie infiniment.

La vérité sera notre guérison.

Marcel Pititkwe... survivant des pensionnats

Marcel Pittman



1

Ils étaient bien intentionnés ces gens qui nous éduquaient. Ces programmes sur l'histoire du Canada étaient conçus pour que nous oublions les enseignements de nos grands-parents ainsi que ceux de nos parents. Nous n'avions jamais eu l'occasion d'être en désaccord avec les dispositions d'ordre culturel et social prises concernant notre vie. Nous étions obligés de suivre les règles qui nous empêchaient d'être des enfants.

Pour eux, nous n'étions pas des enfants, mais des bêtes qu'il fallait dresser à l'image des peuples conquérants et dominants. Dans cette tentative d'assimilation, beaucoup étaient revenus vidés de tout sens de responsabilité, ne démontrant aucun sentiment de respect envers eux-mêmes et envers leurs parents. Nous avons développé beaucoup de haine envers la société blanche et encore plus de honte envers notre propre race. Était-ce là le but réel de cette tentative d'assimilation ?

Malheureusement, beaucoup des nôtres restèrent muets, incapables de parler de ce qu'ils avaient subi dans ces pensionnats. D'autres partirent avec leur secret ou devinrent alcooliques comme moi. J'avais essayé d'oublier mon propre secret dans les vapeurs de l'alcool... Mais de quoi étions-nous coupables pour nous faire subir ces

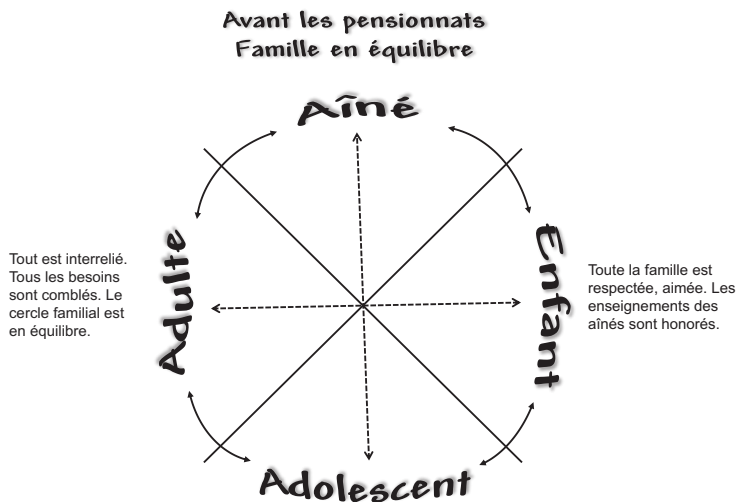
violences corporelles, ces abus psychologiques et surtout, ces abus sexuels ? De quoi nos parents étaient-ils fautifs pour qu'on leur enlève ainsi leurs enfants ? Les religieux nous avaient enlevé le droit légitime et sacré d'être élevés par nos parents, qui eux, nous aimaient vraiment. L'éducation dispensée par nos parents nous laissait libres d'être nous-mêmes, d'être des enfants, joyeux, turbulents et surtout... heureux.

Dès notre arrivée dans les pensionnats, les dirigeants nous retirèrent nos droits fondamentaux ainsi que le droit de vivre comme un enfant de la forêt. Le bagage de honte et de culpabilité que j'ai transporté si longtemps, a fait de moi un être violent dans tous les sens du mot. Les fausses vérités apprises dans ces endroits ne m'ont pas aidé, bien au contraire.

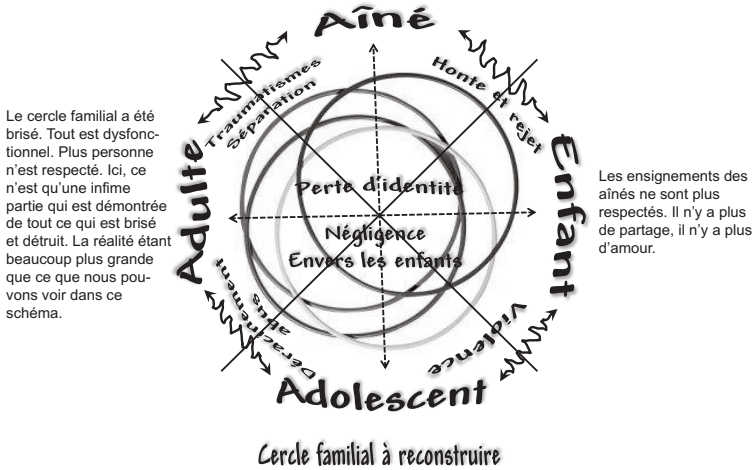
Lorsque nous vivions à la maison, nous étions purement et simplement des enfants, mais une fois rendus au pensionnat, il fallait devenir des grands et des adultes. Ils ont pris tous les moyens pour qu'on y arrive rapidement : interdiction de pleurer, même quand on recevait des coups. De retour à la maison de mes parents, je refusais les câlins, je ne voulais plus que ma mère me prenne dans ses bras alors que je l'aimais tant. Parce qu'on avait fait de moi un grand, je n'avais plus besoin de caresses ! On m'enseigna aussi qu'un grand, ça ne pleure pas, même quand on en avait envie. Pourtant, je ressentais tellement le besoin d'être aimé, mais je ne pouvais que répondre négativement à cet amour maternel et paternel. Enfant, je refusais tout amour envers moi-même. Un enfant déraciné de son foyer... voilà ce que j'étais devenu. Haine, rage et colère refoulées... voici ce qui résultait de cette tentative d'assimilation.

Famille

Ma famille a été démolie par l'avènement de ces pensionnats. Aujourd'hui, je constate qu'aucun de nous ne comprenait ce qui se passait vraiment. Les mensonges et les menaces ont été les outils utilisés pour ce démembrement familial. Beaucoup de foyers ont été brisés par ce que je qualifie d'enlèvement. Ainsi, d'aussi loin que je me souviens, lorsqu'on revenait à la maison pour les vacances estivales, on avait peine à reconnaître nos propres parents parce qu'on nous avait appris à nourrir des préjugés envers eux. Je me souviens que parfois on refusait de débarquer des autobus pour éviter d'être dévisagé par ceux qui nous attendaient, sans compter cette peur d'en venir à juger nos père et mère. J'en étais même devenu à penser que nous étions supérieurs à eux, parce que moi, j'allais à l'école. Souvent, ils devaient nous tirer par la main pour que nous débarquions de l'autobus. Était-ce de la gêne ou avais-je honte d'eux ? Je ne le sais pas encore aujourd'hui.



Après les pensionnats Famille en déséquilibre



Au pensionnat, on nous faisait croire que nos parents étaient des ivrognes et qu'ils étaient sales. Ce lavage de cerveau en était venu à me laisser croire que oui, j'avais honte d'eux et encore plus lorsque je me trouvais devant mes amis. Je vivais des contradictions intérieures. J'en ai voulu longtemps à ceux qui m'inculquaient ces faussetés, car inévitablement, les marques de tendresse me manquaient. Sous prétexte que j'étais devenu grand, je refusais toute démonstration de caresses. En réalité, j'étais ambivalent. Devais-je accepter ou refuser les gestes d'amour de la part de mes parents ? À l'adolescence, cela devint encore pire. Je leur disais :

— Fais pas ça, ne me touche pas, écœure-moi pas avec ça.

À cette étape de ma vie de jeune homme, je me sentais encore plus grand. Maintenant, j'en savais beaucoup plus que mon père, si bien qu'un jour, alors que je revenais de la pêche avec mes chiens, j'entendis mes parents et leurs amis qui se demandaient :

— Qu'est-ce qu'ils font avec nos enfants ? Ils sont rendus méchants avec nous.

À ce moment, je fis semblant de ne pas les avoir entendus, mais dans ma tête je me disais : « Si vous saviez ce qu'on dit de vous là-bas. »

Violence, abus sexuel, dénigrement, personne n'osait parler de peur de ne pas être cru, craignant de se faire traiter de menteur. Nous avions tant de peurs, comme celle de Dieu, d'être frappés avec la *strap*, d'être traités de fifis, de ne pas avoir d'amis et surtout celle que ton regret ne soit pas reconnu. En fait, nous vivions constamment dans la crainte. Ce sentiment nous habitait tout au plus profond de nous-mêmes. La honte gelait mes émotions, la cul-pabilité me rendait ignorant de ma souffrance. Mon père, cet homme insaisissable avec qui je n'avais pas souvent de conversation m'a beaucoup manqué. Souvent parti pour travailler, rares étaient les moments d'intimité où je pouvais lui parler, surtout au moment de l'adolescence. Le silence de mon père me faisait mal. Je lui en voulais de le voir si calme et si courageux. Ma relation avec lui à l'adolescence était distante. Ne sachant pas poser les vraies questions qui me préoccupaient, j'en devins à être incapable de le regarder dans les yeux. J'avais encore une fois peur de lui. Je le savais fort physiquement. Pourtant, il avait une voix douce. Il ne me parlait pas souvent, sauf pour me dire ce que je devais faire. Je craignais également son silence. Je lui posais ma question comme s'il avait été le Christ sur la croix.

— Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Cette question, cette fameuse question, je la lui posais dans et par mon propre silence. Étrange, diriez-vous ? Mais dans les faits, pas autant que nous pouvons croire... Nos pères, nos grands-pères et aujourd'hui la génération des enfants des pensionnats se sont également posé cette

question. Combien de fois me suis-je senti abandonné à moi-même, délaissé face à tous mes questionnements ? Je me rappelle que je n'osais pas parler de ce que j'avais vécu, de ce que j'avais subi. Oui, je me rappelle que je n'osais pas en discuter, parce que mon père était comme un étranger pour moi. Je ne reconnaissais plus cet homme, ce père qui, dans mon enfance, m'avait pourtant bercé en me tenant dans ses bras si forts. Souvent, il me soulevait et me lançait dans les airs, me faisant rire à pleins poumons. Mais depuis un long moment, il ne jouait plus avec moi. Ses manifestations affectives avaient complètement disparu. Étais-je devenu trop grand ? Étais-je devenu grand, trop vite ? Cependant, j'ignorais qu'un jour ce serait moi qui reproduirais ces mêmes comportements avec mes propres enfants et surtout avec mes fils.



Moi, j'ai fini dans l'alcool et les drogues. Par mon attitude, j'exprimais silencieusement à mes enfants : ne dérangez pas papa, car il est avec ses amis, allez jouer ailleurs, papa n'est là pour vous, je suis occupé avec un *chum* d'alcool, ne m'achalez pas parce que je vais me fâcher ou encore allez vous cacher, fuyez, éloignez-vous de moi. Papa est un homme méchant, il n'aime que sa bouteille.

Voici l'homme que j'étais devenu. Mon père n'avait jamais été violent avec moi, mais moi, par contre, je l'ai été. Maintenant, je sais et j'ai retenu que l'absence forcée de mon propre père a fait de moi un père violent, ivrogne et négligent, sans compter tous les autres défauts qui en découlaient. Mon silence était devenu violent envers mes enfants. Face à ce rôle de père qui m'attendait, je me

questionne. N'avais-je pas tout simplement démissionné avant même d'avoir des enfants ? N'ayant jamais eu, par le passé, de modèle de ce que pouvait être un père, j'ai lâchement abdiqué mes responsabilités paternelles pour pouvoir me saouler la gueule.

Précédemment, j'ai parlé des jugements sévères que j'ai portés envers mon paternel, mais il faut comprendre que c'était parce que le pensionnat m'avait enseigné, que nos parents à nous, les autochtones, n'étaient que des bons à rien et qu'ils étaient incapables d'élever convenablement leurs enfants. Les professeurs m'avaient aussi enseigné que c'étaient des sauvages qui n'avaient aucune éducation et encore moins de savoir-vivre. Ainsi le pensionnat avait effacé toutes traces, tous souvenirs de l'affection que mes parents avaient pu me donner entre ma naissance et l'âge de six ans. Le temps passé dans ces pensionnats avait réussi à me faire haïr mes propres géniteurs. Ils m'avaient fait subir un formidable lavage de cerveau, ce qui avait réussi à me faire croire ce qu'ils voulaient.

Voilà la raison pour laquelle j'ai porté en moi cette colère créée de toute pièce envers mes parents. Tant d'années à parler négativement contre ces derniers, tant d'énergies négatives qu'on avait implantées en moi, plus de trente ans à ruminer et nourrir ces ressentiments qui tournoyaient dans ma tête. J'étais incapable de verbaliser cette colère qui croissait sans cesse en mon cœur. Le plus désastreux était que, lorsque je me saoulais, toute cette colère et ces rancunes s'exprimaient de la pire façon. Ivre, je leur disais des paroles, des choses tellement blessantes. Je me souviens plus particulièrement d'un évènement qui a marqué mon enfance. J'ignore exactement quel âge je pouvais avoir, mais je vois encore mon père qui suivait des gens, des inconnus. Je ne sais pas trop où ces personnes

l'amenaient, mais ce dernier suivait quatre hommes qui étaient bien habillés. Son absence fut tout de même assez longue. Mais il y avait pire que son absence... Les quatre personnes qui avaient amené mon père avaient également apporté toute notre nourriture, soit nos morceaux d'orignal, nos lièvres, enfin toute notre viande. Tout ce que nous avions à manger était parti. Durant l'absence de mon père, ma mère fut obligée de subvenir à nos besoins alimentaires. Ces individus nous ont littéralement affamés ! À cet âge, je ne comprenais évidemment pas ce qui se passait. J'ignorais surtout que ces hommes étaient des gardes-chasse, comme nous les appelions dans le temps. Ce ne fut qu'à l'âge adulte que j'ai découvert toute la vérité sur cette histoire. Ce mauvais souvenir est profondément ancré en moi.

Bien plus tard, j'ai appris que mon père s'était défendu seul au tribunal, car en ce temps-là, les Indiens n'avaient pas le droit de faire appel à un avocat, sous peine de payer une amende de 200 \$, ce qui vous l'imaginez facilement, représentait une somme astronomique et inaccessible pour mon père. Aujourd'hui, je suis à même de constater le courage et la forte détermination qu'il avait fallu à ma mère pour affronter de telles injustices. C'était elle, et à elle seule, que revenait la charge de prendre soin de ses enfants, de les nourrir, faisant elle-même le bois de chauffage à la sciotte pour les chauffer. Ma mère devait tout faire pour sa famille pendant que mon père était en prison... oui, en prison ! J'ai voulu savoir pourquoi on avait arrêté mon père et pourquoi il avait été mis en détention. On m'a alors expliqué qu'étant donné que mon père n'avait pas travaillé durant cet hiver-là et qu'il n'avait pas suffisamment amassé de timbres pour accéder au chômage, les gardes-chasse prétendaient qu'il avait échangé de la viande d'orignal dans un magasin contre de la farine, du lait et du sucre. Bien que

ce soit là la vérité, c'est avec une grande tristesse que j'ai dû avouer que mon père, à ce moment-là, n'avait pas eu le choix de faire du troc. Il voulait tout simplement être capable de nourrir sa famille, ses enfants. Je me suis longtemps questionné pour savoir et comprendre pourquoi les gardes-chasse avaient tout apporté en laissant la famille face à la famine. Quand je repense au courage et à la force de caractère que ma mère a dû déployer pour occuper le rôle de pourvoyeur laissé vacant par mon père, je demeure sans mot face à l'attitude de ces gens-là.

Je constate aujourd'hui que je ne connaissais pas du tout l'histoire de mes parents et j'ignorais qu'on les avait menacés, obligés de me laisser partir vers les pensionnats. On leur avait délibérément menti en leur disant que je serais bien là-bas, que je recevrais une bonne éducation. Pire ! Jamais ils n'avaient expliqué à mes parents qu'ils m'apprendraient à les haïr et que leur petit garçon deviendrait un monstre, pas plus qu'ils feraient de moi une bombe à retardement. Pourtant ils se sont vantés en déclarant que je deviendrais un enfant bien élevé. Non ! J'ignorais ce qu'on leur avait dit.

Ce n'est que bien plus tard, à l'âge de trente ans, que j'ai eu vent des manigances, de tous ces mensonges et des fausses promesses qu'on leur avait faites. Après ma première thérapie, j'ai enfin compris qu'on avait convaincu mes parents de me laisser partir vers ces soi-disant bonnes institutions. Fallait-il vraiment passer par là ?



Dans mon adolescence, j'ai toujours cherché à être aimé, surtout de la part des femmes et des filles. Je dois

aussi avouer qu'à cette période de ma vie, j'étais un peu mêlé dans mon orientation sexuelle. Lorsqu'on est abusé à plusieurs reprises durant notre adolescence, on en vient à ne plus savoir qui nous sommes et quelle est notre véritable identité. Ainsi pour essayer d'oublier les sévices infligés, j'ai versé dans l'alcoolisme et la toxicomanie. Quand je buvais, je vivais une sorte de blackout, faisant en sorte que je ne me souvenais aucunement de ce que j'avais fait la veille. À cause de ces dépendances, je n'avais aucune motivation pour continuer mes études. L'alcool m'aidait à oublier les abus.

Au pensionnat, non seulement les religieux abusaient de nous, mais il y avait également les résidents plus âgés qui, à leur tour, exploitaient les plus jeunes. Certains se faisaient même taxer et étaient humiliés quand ils prenaient leur douche. Les classes demeuraient un autre endroit où on se rabaisait entre nous. Je me rappelle que lorsqu'un élève se faisait réprimander ou qu'il obtenait une mauvaise note, les enseignants en profitaient pour l'insulter devant tous les autres élèves. Ainsi j'ai vite compris que l'humiliation pour un enfant faisait beaucoup de dommages au plan psychologique. Cette situation, je l'ai vécue plus d'une fois, tant en classe que dans la pratique du sport qui nous était évidemment imposé. Par exemple, je me souviens qu'un soir qu'on s'amusait à jouer au hockey, les enseignants étaient à sélectionner qui ferait partie de l'équipe Pee-Wee du pensionnat. J'ai souvenance que parfois, j'étais mis de côté parce que je n'étais pas un des meilleurs de l'équipe. On me tassait carrément.

Dès l'âge de 10 ans, j'étais déjà rendu à me juger sévèrement, me répétant sans cesse :

— C'est vrai que je ne suis pas bon et que je suis un branleux. Je ne sais même pas patiner...

J'en étais venu à leur donner raison et je savais que je

les ennuyais. Je leur en voulais et j'étais très jaloux des autres. Dès lors, je me détestais toujours plus. Quelle tristesse que de ressentir de telles aversions envers soi-même, alors que je n'étais encore qu'un enfant ! Graduellement, je m'appréciais de moins en moins, pour ne pas tout simplement dire qu'à cet âge, je ne m'aimais pas du tout. J'en étais arrivé à me trouver indigne de faire partie d'une équipe de hockey et je me voyais comme étant nul dans tout ce que je faisais.

Un des surveillants nous traitait souvent de nonchalants, et le pire dans tout ça, était que j'en étais venu à lui donner raison. En fait, il était rare qu'on nous félicitait pour nos réussites personnelles. Les dirigeants du pensionnat étaient forts et même très doués dans l'art de nous dénigrer. Dans le but de réussir à obtenir un semblant d'encouragement de leur part, il fallait qu'on accomplisse de véritables exploits et, encore là, cela était peu fréquent. Par contre, certains d'entre eux démontraient une certaine bonté en essayant de nous encourager à faire comme eux. Parmi eux, il y en avait quelques-uns pour qui j'avais beaucoup d'admiration, comme les frères Quoquochi, Arthur et Maxim. Ils étaient pour moi de véritables idoles.

Entre treize et seize ans, j'ai pratiqué la course à pied sur de longues distances. En ce temps-là, je courrais le « mille » et le « trois milles ». Je peux humblement dire que j'avais développé une grande endurance dans cette discipline. J'aimais l'athlétisme. À Pointe-Bleue, nous avons même construit un terrain qui nous permettait de pratiquer ce sport. Au mois de juin de chaque année, le pensionnat organisait des olympiades. Plusieurs athlètes du Saguenay-Lac-Saint-Jean participaient à cet événement, ce qui attirait beaucoup de monde au pensionnat. Spectateurs et athlètes se mélangeaient et s'installaient dans les estrades. Ce

rassemblement durait toute une fin de semaine. Pour l'occasion, c'était nous, les résidents, qui préparions le terrain en vue des compétitions. Je me rappelle que ces compétitions sportives nous avaient procuré de très bons moments. Il faut ajouter que plusieurs pensionnaires travaillaient très bien et même que certains d'entre eux performaient. Durant ce week-end, plusieurs disciplines étaient pratiquées dont : le saut en longueur, le saut à la perche, le saut en hauteur. Il y avait également des courses à relais : le quatre cents mètres, le cent mètres, le « mille » et le « trois milles ».

Dans les années qui suivirent le pensionnat, j'ai appris une toute nouvelle discipline que j'ai appelée le saut en profondeur... Concrètement parlant, cela signifie que je me suis mis à boire et à boire de plus en plus. Pour remonter à la surface, ça m'a pris beaucoup de temps. À l'âge de huit ans, j'ai pris ma première bière. À cet âge-là, après trois petites bières, j'étais ivre. Par la suite, j'ai vécu durant trente-trois ans à me saouler, à essayer d'oublier dans les vapeurs de l'alcool les blessures, les violences corporelles, les abus psychologiques, sexuels et même spirituels qui me furent imposés. Je me rappelle que les gens du pensionnat nous traitaient de païens parce que nos ancêtres pratiquaient des cérémonies. Mais maintenant, je comprends tellement mieux en quoi consistaient ces cérémonies. Elles étaient et sont encore aujourd'hui un mode de vie propre à ma culture et non une forme de religion comme on nous le disait.



C'est à l'âge de quatorze ans que ma consommation d'alcool s'est mise à croître dangereusement. À ce moment-

là, je buvais pour avoir du plaisir et j'en éprouvais beaucoup, croyez-moi. Mais ce plaisir n'a pas duré longtemps. Très vite de nombreux problèmes me sont tombés dessus. La violence s'est vite insinuée entre moi et mes amis et même avec ma propre famille. Puis, inévitablement, ce fut mon mariage qui en souffrit... et même pire ! Subtilement, mais sûrement, la violence conjugale s'installa entre ma femme et moi, mais aussi entre mon entourage immédiat et moi. Jalousie et infidélité (pour ne mentionner que cela) imprégnèrent notre relation. Ainsi, pendant plusieurs années, j'ai perdu complètement le contrôle de ma vie. Proprement dit, l'alcool en vint à contrôler ma vie. J'en vins alors à développer une très grande accoutumance à l'alcool. Par contre, je dois dire qu'à ce moment, ma dépendance à la drogue était moindre, car oui, je consommais également cette substance. Quand je buvais, ce n'était pas pour seulement une petite soirée... Oh non ! Je buvais parfois des jours, des semaines et parfois même des mois complets !

Durant les dernières années de consommation, je me retrouvais souvent seul à la maison. Pendant ces périodes, ma conjointe partait avec les enfants, soit pour fuir ma violence omniprésente ou soit parce qu'il n'y avait tout simplement plus rien à manger dans le garde-manger et le réfrigérateur de notre résidence. Quand je partais sur la *brosse*, je pouvais boire cinq et parfois même, jusqu'à dix caisses de bière. Je faisais de la place dans le frigo pour mes petits copains en bouteilles ou en canettes. Ils étaient précieux pour moi et je voulais leur garder une place privilégiée bien au frais. Je me foutais éperdument de la nourriture qu'il pouvait avoir dans le réfrigérateur, allant même jusqu'à risquer de perdre des aliments à cause de la pourriture. Pour moi, l'important était que ma bière soit fraîche.

Dans ces moments-là, des amis, j'en avais plus que les

dix doigts des mains. Puis quand le frigo était vide, je n'avais évidemment plus d'amis, mais aussi plus de famille. Dès lors, je me retrouvais seul, vraiment seul dans ma merde. Ce n'était pas vraiment joli à voir et encore moins à vivre. Malade comme un chien, j'en venais à ne même plus sentir la merde et la pisse que j'avais dans mes culottes. Je me rappelle qu'un jour, c'est un enfant de quatre ans qui me réveilla d'un lendemain de brosse. Je me souviens qu'il m'avait alors dit :

— Tu sens pas bon ! T'as-tu chié dans tes culottes ?

Quelle honte je ressentis ! Quelle honte de se faire rappeler une telle chose par un petit enfant !

Puis vint le jour où je commençai à réduire ma consommation d'alcool pendant environ quatre ans. Sincèrement, je voulais arrêter de consommer, mais j'ignorais comment faire, comment m'y prendre et où aller chercher de l'aide. J'arrêtais durant cinq ou six mois, mais quand l'envie irrésistible de boire me reprenait, j'étais tout simplement incapable de résister et je rechutais. Témoins de mes récidives, je pouvais voir la déception et le découragement dans les yeux de mes enfants et de ma femme. Je leur promettais que j'arrêterais de boire d'ici un an, que je cesserais pour eux parce que je les aimais. Je me sentais vraiment impuissant face à ma consommation d'alcool. Ma dépendance à la boisson était vraiment très puissante.

Début 1990, ça faisait cinq mois que je ne buvais plus lorsqu'au moment d'une conversation, quelqu'un me dit que le suicide de deux hommes de notre communauté était relié à des abus sexuels qu'ils avaient déjà subis. Ces deux jeunes avaient été abusés par le curé du village (de la communauté). De cette annonce, un tas de souvenirs sont revenus me hanter. Pourtant, je croyais bien les avoir noyés à jamais dans l'alcool, mais c'était une erreur, et quelle erreur !

Ces souvenirs sont vite réapparus dans mes cauchemars. Ce fut l'élément déclencheur parfait pour que je replonge dans la galère de mes blessures d'enfance et d'adolescence. Je voulais pourtant arrêter de boire, mais c'était tellement difficile. Alors que j'arrivais, de peine et de misère, à prendre un moment de répit, je me faisais encore emporter par une tornade de souffrance qui, à son tour, me refaisait tomber dans le gouffre de la consommation. Je ne savais plus à qui me confier, à quelle personne pourrais-je me fier ? Cette rechute a duré trois ans, trois ans qui furent les pires années de mon alcoolisme. Au début, j'avais carrément mis Dieu à la porte en lui disant :

— Je n'ai pas besoin de toi ni de tes représentants qu'ils soient prêtres, frères ou religieuses parce qu'ils m'ont fait tant de mal. Je vais prendre moi-même ma vie en main et en reprendre le contrôle.

Mais en y pensant bien, je crois, qu'au contraire, je venais d'en perdre le contrôle. Je ne maîtrisais pas ma vie, mais plutôt l'alcool et la drogue. Cette situation a occupé une trentaine d'années de ma vie. 1992 fut la pire de toutes. Au cours de cette année, je ne suis resté abstinant que pendant quelques jours. Durant cette année infernale, j'avais toujours une corde que je traînais dans mes poches. Parfois, on me demandait qu'est ce que je voulais faire avec cette corde ? Et je répondais :

— C'est pour attacher mon chien.

Mais je n'avais pas de chien. Le chien c'était moi ! Ce chien-là, je voulais le tuer. J'attendais juste qu'il soit bien saoul pour l'étrangler, pour le pendre ce maudit chien qui ne faisait que du mal à ses enfants et à sa conjointe. Il fallait qu'il meure, il ne méritait pas de vivre. Mais l'animal était trop ivre pour que je lui mette la corde au cou. Ce fut une période très difficile de ma vie, un temps où je voulais

vraiment mourir. Je me rappelle avoir pris ma dernière bière le 30 janvier 1993. C'était ce soir-là qu'en retournant à la maison, je vis un sac à poubelle sur le perron de ma résidence. Louisa, ma femme, avait décidé de me mettre définitivement à la porte. Dans ce sac, il y avait mon linge personnel et une lettre d'amour. La lettre disait ceci :

« Si tu ne changes pas de mode de vie, tu ne mettras plus les pieds dans la maison ».

Cette fois, j'avais compris que j'étais bel et bien à la porte. Pauvre de moi !



Cet évènement me saisit grandement et aura été un tournant décisif dans ma vie, une amorce qui me dirigea vers le début de mon relèvement. À partir de cet instant, je dus faire des choix importants. Ces derniers m'amènèrent à aller en thérapie pour une durée de vingt-huit jours. Je voulais me sortir du trou à tout prix. Ainsi, pendant cette période, on m'a parlé d'un Dieu d'amour, d'un Dieu qui pardonnait malgré ma propre déchéance. Le Dieu qui se venge, qui punit, Celui qu'on m'avait si bien enseigné à l'âge de sept ans, je devais maintenant le tasser, le sortir de ma vie pour le remplacer par un Dieu d'amour qui avait été mis sur mon chemin par des gens qui allaient m'aider à me refaire une vie meilleure. Les gens qui me soutenaient faisaient de véritables miracles pour des personnes qui, comme moi, étaient très souffrantes. On me donna des outils, douze outils, avec lesquels j'entrepris les premiers pas vers ma guérison.

Progressivement, j'appris comment travailler ma vie avec ces outils et, tout doucement, des jours meilleurs se

présentèrent à moi. Une nouvelle vie débutait. Dans ce cheminement vers ma résurrection, le Créateur mit d'autres personnes sur ma route qui à leur tour firent des miracles. Grâce aux enseignements laissés par nos ancêtres, j'ai appris et découvert un autre mode de vie qui ressemblait un peu au mode des AA (Alcooliques Anonymes). Graduellement, ma vie a complètement changé. J'ai commencé par accepter mon passé, à me pardonner les torts que je m'étais faits à moi-même et ceux que j'avais fait subir aux autres autour de moi. Dès ce jour, j'appris à vivre une journée à la fois...

Pendant cette période de ma vie où j'ai vécu la reconstruction de ma personne, j'ai été très dur envers moi, jugeant très sévèrement celui que j'avais été. Puis un jour, je vis mes enfants d'un nouvel œil, si bien que je demandais à ma conjointe si c'était vraiment à nous ces beaux enfants qui déambulaient devant moi alors que j'étais assis dans mon salon. Ma nouvelle vision faisait en sorte que je n'en revenais tout simplement pas de voir d'aussi beaux et grands enfants.

Cette prise de conscience fit que je m'enfermai dans ma chambre. Là, j'ai pleuré et pleuré en me disant : où étais-tu osti de bon à rien. Je m'en voulais tellement. Je me suis enterré sous un tas de bêtises. Je venais de terminer une thérapie de vingt-huit jours et je n'arriverais pas à comprendre ce qui m'arrivait. Comment durant tout ce temps avais-je pu ne pas prendre connaissance que j'avais de si beaux enfants ? C'était la première fois que je voyais vraiment mes enfants et que j'en prenais conscience à ce point. Cette journée-là, je ne pus que constater que je revenais d'un très long voyage, beaucoup plus long que celui que j'avais vécu au pensionnat. De retrouver mes enfants fut pour moi extrêmement intense, presque épouvantable. L'alcool et la drogue avaient fait de moi un homme

aveugle. Mes dépendances m'avaient rendu extrêmement négligent envers mes enfants. J'en prenais encore plus conscience. Je constatais combien j'étais souffrant et ignorant du mal que j'avais causé à toute ma famille. En sortant du pensionnat, j'ai emporté avec moi des comportements violents. Je fis également le triste constat que j'avais également perdu l'exemple des modèles parentaux.

Je m'étais marié avec une jeune femme, qui à ce moment, n'était qu'une adolescente. J'avais le préjugé de croire qu'élever un enfant était l'affaire de la femme et, que moi, l'homme, j'avais le rôle d'être le pourvoyeur des biens de ma famille. Au début, c'est effectivement ce que je faisais, mais plus je consommais, plus ma dépendance à l'alcool augmentait et moins je rapportais les biens essentiels à mes proches. En parallèle, ma consommation me poussait à devenir un homme violent avec ma propre famille. Pendant vingt ans, je les ai fait amèrement souffrir. Tout ce temps, ils ont dû endurer l'homme que j'étais devenu. Vingt ans à leur faire des promesses où je leur disais que j'arrêterais de boire alors que dans la réalité, j'étais incapable de ne tenir aucun de mes engagements.

Puis vient le tournant où, après tout ce temps, ma femme décida de me jeter hors du foyer. Le 30 janvier 1993, elle m'a carrément jeté à la porte de la maison. Elle avait rassemblé tout mon linge dans un sac et l'avait mis directement sur la galerie dehors avec la petite lettre, comme ultimatum. Parfois, quand je raconte mon vécu, mon histoire, ça me fait penser à un film que j'ai déjà regardé à la télévision. C'est l'histoire d'un chercheur scientifique qui avait inventé un médicament pour guérir une maladie quelconque, je ne me souviens pas exactement. Dans ce film, le scientifique était le cobaye. Chaque fois qu'il testait le remède, il se transformait en un monstre qui faisait des

dégâts partout où il passait. Sous l'effet de ce médicament, l'homme devenait habité d'une grande méchanceté.

Je me retrouvais beaucoup dans ce film et dans ce portrait du scientifique. Lorsque je buvais de l'alcool, je me transformais moi aussi en cette créature monstrueuse. Au moment de ma consommation, je voulais tellement avoir du fun. Je recherchais une forme de plaisir, alors que c'était tout à fait le contraire qui se produisait. Aujourd'hui, je comprends pourquoi ma femme m'avait mis à la porte. Elle ne pouvait tout simplement plus vivre avec ce monstre que je devenais. Ainsi, comme elle ne voulait plus de moi dans sa vie, elle a pris les moyens pour que le monstre disparaisse. Maintenant, je la félicite du courage qu'elle a eu pour poser ce geste, car c'est grâce à elle que j'ai pu faire ces changements dans ma vie. Cette violence que je traînais avec moi et en moi s'était retournée contre moi. Idées et tentative de suicide, voilà l'aventure où ma consommation d'alcool m'a amenée. J'ai voulu cacher ces vieilles blessures du pensionnat, ces abus sexuels, cette violence.

À présent, je constate comment tous ces interdits m'ont fait croire à une fausse liberté. On m'empêchait d'être moi-même ! On m'interdisait de changer, de suivre la mode, d'avoir les cheveux longs, d'exprimer mes émotions, telles que la colère, la tristesse et même exprimer mon amour. Il était défendu d'aimer les autres, de s'aimer soi-même, de s'affirmer, allant même jusqu'à nous défendre de faire nos propres apprentissages. Toutes ces interdictions me laissaient croire que je me sentirais tellement libre au moment où je sortirais enfin du pensionnat.

J'estimais être un homme quand j'ai arrêté d'aller à l'école. Je me considérais comme intelligent parce que j'avais obtenu un certificat de secondaire III... Wow ! Là, j'ai vraiment cru que je pouvais maintenant faire ce que je

voulais. J'ai bu parce que je croyais à cette fausse liberté, j'ai bu parce que je supposais être un homme et j'ai également bu parce que je ne voulais pas paraître niaiseux. J'ai consommé tant d'alcool pour mille et une raisons. J'ai bu et encore bu parce que je voulais oublier, mais quelle erreur je commettais, car mes souvenirs revenaient toujours et de plus en plus intensément. Quand je ne buvais pas, j'étais attentionné envers mes enfants et ma conjointe. Je prenais soin d'eux. Mais aussitôt que je me remettais à consommer, le monstre en moi refaisait surface, prenant le contrôle de ma personne. Quand j'étais ivre, j'avais des écarts de conduite importants et pouvais devenir très violent. Tantôt, je pouvais être joyeux et en l'espace d'un instant, je pouvais devenir très brutal. Après chaque beuverie, j'éprouvais de la honte. Les remords, les regrets et les peurs me hantaient littéralement. Je fermais les rideaux aux fenêtres, je barrais les portes, j'osais à peine sortir de la maison et quand je mettais le nez dehors, c'était la tête entre les deux jambes. J'avais tellement honte, tellement peur, peur qu'on me dise :

— Te souviens-tu de ce que tu as fait ? Rappelle-toi que tu me dois de l'argent.

Et quoi encore ? Je me sentais prisonnier de mes comportements. Selon certains psychologues, lorsque j'étais sous l'influence de l'alcool, je devenais quelqu'un d'autre et je perdais ma personnalité exemplaire, si bien que je chavirais, je me transformais dans l'ombre de mon alcoolisme. C'était comme si j'avais un dédoublement de ma personne. Ainsi, autant je pouvais être gentil, autant je devenais fou et méchant lorsque j'étais ivre. Je n'étais rien de moins que prisonnier de ma dépendance et je tournais dans un cercle vicieux. Mais étrangement, je me sentais bien dans ma souffrance. D'une certaine façon, j'aimais bien me plaindre,

m'apitoyer et me victimiser. Oui, j'aimais quelque part qu'on me prenne en pitié. J'étais cependant conscient qu'à un moment ou à un autre, il faudrait bien que mon attitude change et qu'un jour, je mette fin à tout cela.

Je constate aujourd'hui comment ma victimisation m'aura aidé à survivre dans mes boires et déboires. L'enfant blessé en moi avait refoulé tellement profondément sa colère, sous prétexte que ce n'était pas correct de se fâcher. Lorsque j'étais jeune (6 à 12 ans), on me disait que je faisais de la peine au petit Jésus. Je fus un enfant blessé dans son innocence. De ma sexualité, on m'avait appris à avoir honte de mon propre sexe. On me disait :

— Ce sera notre secret et tu ne dois pas en parler à personne, sinon, tu pourrais faire de la peine au petit Jésus.

Même si je n'aimais pas ça, je devais finir par aimer cela. L'enfant que j'étais a vécu de la honte et de la culpabilité, si bien que ces deux sentiments ont longtemps été mes compagnons et sont devenus le cancer de mon âme. Je me suis tellement détesté, me suis tellement haï, et ce, pendant au moins quarante ans. Longtemps, je me suis demandé ce que je ferais de ces abus, si j'avais vraiment pardonné à mes agresseurs et à ne pas tenir rigueur à l'alcool de m'avoir saoulé afin que je puisse oublier toutes ces années d'excès. À la première question, je répondrais que je ne peux pas et ne dois pas rester dans la victimisation. Une telle attitude de ma part serait incorrecte. Je pense qu'il serait trop facile de toujours blâmer mes agresseurs. Ainsi, je crois que pour octroyer le pardon à l'autre, nous devons nécessairement passer par l'absolution de soi. Se pardonner, c'est se libérer de sa douleur. Se pardonner implique de renaître dans une nouvelle vie. On ne peut rien si nous ne nous accordons pas le pardon à nous-mêmes, ce qui est le fondement du tournant dans lequel nous nous engageons, d'où toute

l'importance de cette prise de conscience personnelle. Vint le jour où, après avoir longuement médité sur mon existence, je me suis dit que je devais me défaire de mon rôle d'éternelle victime. La peur que l'on sache que j'avais été abusé faisait de moi une personne honteuse. J'ai compris que je me suis enivré de cette honte et de cette culpabilité. Dans les faits, je me mentais à moi-même en ne prenant pas conscience de cette humiliation.

Je croyais que j'avais pardonné à mes agresseurs, alors qu'ils m'avaient imprégné d'un sentiment de honte enfoui profondément en moi. J'ai constaté, avec le temps, comment il pouvait m'être difficile de découvrir le sentiment de la honte. J'ai bien essayé d'oublier, de ne plus le ressentir, mais malgré un tas de pirouettes, rien n'y faisait. La volonté de pardonner, aussi grande soit-elle, aussi généreuse soit-elle, ne fut qu'un paravent servant à camoufler un besoin intérieur qui était celui de me protéger contre ce sentiment qui me rongait, faisant de moi une bien petite personne. J'ai été porteur de tant de marques et de tant de cicatrices qui furent les témoins de cette honte que j'avais peine à les regarder en face. Ainsi, dans cette victimisation que je nourrissais, j'avais appris à tirer parti de cette humiliation en attirant la pitié des autres autour de moi. Lors de ma thérapie, j'ai compris que je ne pouvais pas pardonner à tous ceux qui m'ont offensé, la liste étant tellement longue. Il me faudrait du temps... beaucoup de temps. D'abord, je devais apprendre à vivre chaque jour, chaque heure, chaque minute autrement. J'ai constaté que je ne cherchais qu'à humilier mes offenseurs et qu'une telle attitude ne m'apporterait jamais un réel pardon et une paix intérieure authentique. De leur remettre la monnaie de leur pièce ne serait qu'une marque, qu'une façon de me venger qui deviendrait une sorte de costume pour me déguiser en

victime. Je devais comprendre que pardonner deviendrait un sentiment de libération.

Libre de ma honte, libérer de cet éternel sentiment de vengeance, débarrasser de tout sentiment de culpabilité, je devais me responsabiliser pour accéder à cette délivrance. Croire en moi, croire en mon Créateur, croire que je pouvais accorder le pardon, le vrai pardon sans avoir aucune pensée de vengeance était mon objectif à atteindre. Je devais également apprendre à accepter mon impuissance face aux sévices sexuels dont j'avais été victime. J'avais tant de choses à comprendre, à apprendre, comme de réaliser qu'aux moments de ces abus je n'étais qu'un enfant qui ne comprenait pas ce qui se passait et ce qui lui arrivait. Mais aujourd'hui, je comprends et je sais que je peux pardonner. De faire cette rémission ne veut pas dire oublier les offenses, mais bien se libérer de ces dernières. À l'inverse, je n'ai aucun pardon à me donner pour ma consommation d'alcool puisqu'il aura été mon réconfort dans les moments les plus difficiles de ma vie. L'alcool aura été aussi mon ami, mon confident. J'en ai été dépendant pour en avoir abusé. Il a pris tant de place dans ma vie que j'en ai oublié mes enfants et ma conjointe. J'ai aimé boire, c'était une passion que de m'enivrer à en perdre la tête. Mais avec la consommation, la honte m'envahissait lorsque je revenais à la réalité. Cette dernière ne venait pas seule. Il y avait aussi l'apitoiement et la victimisation qui l'accompagnaient.

D'après certains psychologues, la première personne à qui tu dois demander pardon, c'est à toi-même, car si je ne réussis pas à te pardonner ce que tu as vécu, ce que tu as fait subir, comment peux-tu pardonner aux autres ? Dans ma réalité, un désir de me venger m'habitait, mais je devais arriver à ne plus nourrir cette envie de vengeance. Si je n'arrivais pas à me pardonner, c'était comme si je nageais à

contre-courant et je savais que cela m'amènerait vers le large. Là, je finirais par me noyer dans mes ressentiments et dans ma haine. J'ai souvent entendu dire que « la vengeance est douce au cœur de l'Indien ». En fait, la vengeance a un goût amer et je me suis souvent demandé si ce n'était pas pour cela qu'on nous a appelés « amer Indien ». Se pardonner, c'est prendre conscience de la haine qu'on a envers soi-même.

Cela m'aura pris beaucoup de temps à comprendre, à conscientiser toute cette haine que j'avais envers moi. Les jugements que je me portais étaient très sévères. Pourquoi ai-je été comme cela ? Je m'attribuais des qualificatifs vraiment durs. Je me traitais de soupon, de malade, de fou, de bon à rien. Toutes ces désignations étaient négatives, car pour moi elles me représentaient. C'était moi le coupable, le fautif. Je me disais souvent :

— Tu ne mérites même pas de vivre, tu ne mérites même pas d'être aimé.

En fait, il fut un temps où j'en étais venu à tellement me détester et me haïr que je n'avais qu'une seule envie, celle de mourir, disparaître pour ne plus faire de mal à personne.



Et puis un jour, j'ai pris la décision d'arrêter de souffrir. Je ne croyais pas que cela pouvait être aussi simple et en même temps aussi difficile. Je décidai de faire le ménage dans ma petite valise du pensionnat. Peu à peu, je me suis relevé. Je me mis d'abord à genoux en demandant de l'aide à mon Créateur, en lui disant humblement, en lui demandant de m'aider. Avec humilité, je lui ai demandé de

m'enlever cette soif, cette soif de l'alcool qui me détruisait, moi et ma famille. Je lui ai demandé de revenir dans ma vie. J'avais cru en ce Dieu vengeur, à ce Dieu punisseur pendant toutes ces années de misère. Mais maintenant, je voulais croire en une autre Puissance, en un Dieu d'amour qui ne juge pas. Aujourd'hui, je crois en ce Dieu qui m'aime, qui m'accepte tel que je suis. Je sais que ce Dieu m'accompagne partout, dans mes loisirs, dans mon travail, oui, surtout dans mon travail. Lorsque je rencontre quelqu'un qui souffre, je dis à mon Dieu :

— Viens faire ton travail.

Je suis bien conscient que je ne suis que son intermédiaire. Je lui demande d'être l'instrument de paix, d'être la lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres, d'être leur agent de guérison.

En tant qu'être humain, je sais que je suis faible, et que depuis qu'il fait partie de ma vie, je me sens fort, que je ne suis plus ce que j'étais ! J'ai confiance en Lui et je ne veux plus jamais m'en séparer.

Ma vie, je veux la vivre dans l'harmonie, dans la paix avec tous ceux qui m'entourent. Cette paix, je veux la transmettre à chaque être humain que je rencontre. La haine que j'ai connue, celle qui m'a habité, je refuse de la porter, car elle est trop lourde pour mes frêles épaules. Dans le temps de vie qui me reste, je veux porter cette paix divine partout où j'irai, transmettre ce message d'amour est désormais une mission pour moi. J'accepte d'être ce que je suis, j'accepte mes forces et mes faiblesses. Je reconnais être un être faillible et limité. Je suis sûr qu'il y aura sur mon parcours de vie des gens pour me le dire et des gens pour m'éduquer. La plus grande découverte que j'ai faite fut de comprendre que j'étais la cause de ce qui m'arrivait, la cause de mes actions. J'ai compris que j'avais choisi d'être violent

avec ma famille, mes parents, mes enfants et ma conjointe. J'ai également compris que c'était moi qui avais choisi d'être un alcoolique et que ma consommation d'alcool m'a presque tué. Les épreuves que j'ai traversées auront été un guide vers une vie meilleure. J'ai survécu à toutes ces épreuves bien qu'elles furent difficiles et même, traumatisantes.

Maintenant, je suis rendu à une autre étape de ma vie, celle où je dois faire amende honorable auprès de ma conjointe, de mes enfants, de ma famille, de mes sœurs et enfin de ma communauté. Je sais aussi que cela ne sera pas nécessairement facile, mais que je dois le faire. À soixante ans et plus, je n'ai plus de temps à perdre. Combien de temps, combien de jours me reste-t-il ? Je ne le sais évidemment pas. Mais le temps qu'il me reste, je veux en profiter avec ma famille.

Lorsque je suis revenu des pensionnats, je croyais bien que c'était fini alors, qu'au contraire, commençait pour moi un autre mode de vie où les souffrances et douleurs se transformèrent en rage et révolte, tentant de cacher ma honte et ma culpabilité dans l'alcool et la drogue. Ce voyage aux enfers aura été plus long que celui du pensionnat. Bien que je ne subissais plus ce que j'avais enduré en ce lieu, maintenant, c'était moi qui faisais souffrir ma famille. Je me rappelle encore de cette violence que j'avais ramenée avec moi des pensionnats. Dans ce tourbillon de comportements violents que j'avais en moi, les enfants et les femmes en ont été les principales victimes. La perte d'identité qu'on m'aura imposée a été ressentie par mes enfants et mes petits-enfants.

Comme une gangrène, elle s'est propagée dans nos communautés, détruisant de jeunes vies et de jeunes couples. Mais la faute ne revenait pas juste aux pensionnats, car si on fouillait dans notre histoire, dans celle qu'on appelait

l'histoire du Canada, on y trouverait sûrement les raisons et les causes des comportements destructeurs qui, aujourd'hui encore, survivent dans nos communautés. Ces réserves, comme on les appelle, sont autant de prisons. Personnellement, j'habite à La Tuque depuis maintenant dix ans. Je peux dire que je m'y sens en sécurité, car là au moins, il y a des lois, des règlements et surtout des logements, même si souvent, il peut-être difficile d'en faire la location, considérant notre identité, soit le fait que nous soyons des Indiens. Un jour j'écoutais à la télé un film typiquement cowboy, un des acteurs lança cette phrase qui me saisit :

— Le seul Indien bon est un Indien mort.

J'ai déjà mentionné auparavant dans un écrit que lorsque nous jouions au cowboy, personne ne voulait être un Indien. Je constate comment l'estime de soi, notre propre estime était basse. Ce souvenir me fait rappeler combien je pouvais me détester, en fait, j'avais honte de ma propre race, honte d'être un Indien. Je suis aujourd'hui témoin du désespoir qui règne dans nos communautés. Maintenant, je connais l'origine, les racines mêmes de mes malheurs, ou devrais-je plutôt écrire, de nos malheurs. Et pourtant, malgré toutes ces dénonciations, rien de concret n'a été fait. Je suis parfaitement que c'est un cri dans le désert que je lance. Quelqu'un un jour va-t-il m'entendre, mieux, quelqu'un un jour va-t-il m'écouter ? Mais maintenant que j'ai pris mon envol vers ma guérison, suivez-moi, vous ma famille, vous mes amis, vous mon peuple qu'on a essayé d'assimiler, qu'on a essayé de détruire. Debout, nous sommes plus forts et plus vivants que jamais !



Lorsque l'âme du dernier pensionnaire aura rejoint son Créateur, un sage autochtone tournera cette page de notre histoire pour clore cette génération d'enfants arrachés et enlevés de leur foyer.



Ainsi disparaîtront leur douleur et leur souffrance. Il faut savoir que beaucoup n'auront pas eu la chance de se pardonner, d'avoir porté cette honte et cette culpabilité. Nous ne serons peut-être jamais décorés pour acte de bravoure, mais nous aurons au moins eu le mérite d'avoir survécu à cette assimilation et à ce génocide. C'est nous qui aurons été les plus forts.

Intrus dans mon propre pays, intrus dans ma propre forêt, je me demande ce que l'avenir réservera à mes enfants. Quels seront leurs droits ? Je me demande même s'ils auront encore des droits et s'ils en ont, les respecteront-ils ?

Nos droits sont en voie d'extinction, tout comme nous, Autochtones, tout comme le cri de l'aigle que nous entendons de moins en moins. Un jour, les tambours se

tairont à leur tour. Il viendra un temps où il n'y aura plus de sauvages, ces hommes et femmes qui vivaient en harmonie avec la nature, l'environnement. Bientôt, la technologie achèvera son œuvre. Ce jour-là, il n'y aura plus de ces hommes que vous appeliez des sauvages.

La première difficulté d'un Indien, c'est de naître Indien. Les racines croissent en grandissant. Racisme, réserves, dépendance à l'alcool et aux drogues. Et s'il y avait une solution, ce serait de redevenir sauvage. J'ai fait la guerre pendant trop longtemps avec les pensionnats, les congrégations religieuses et le gouvernement. Mais la pire guerre aura été avec moi-même, car c'est par elle que j'ai failli perdre ma vie. Cela aura été terrible de me battre contre moi-même ! J'ai eu comme allié l'alcool qui avec le temps fit équipe avec moi. Puis vint ensuite une autre complice et amie, la drogue.

*Qui de nous, qui de toi ou de moi partira le premier ?
Qui de nous deux fera un dernier sourire avant de partir,
Lorsqu'un de nous deux dira à l'autre, je t'attendrai ?
Qui de nous deux fermera les yeux de l'autre à jamais ?
Qui de nous deux donnera un dernier baiser à l'autre ?
Qui prononcera un dernier « Je t'aime » ?
Et qui de nous deux attendra l'autre dans l'au-delà pour
Y vivre un amour éternel ?
Mon amour... je t'aime...
Marcel*

Il faut adopter l'*indian time* parce que l'heure des blancs nous donne des ulcères et nous fait stresser...

2

Le soleil va bientôt se coucher sur l'avènement des pensionnats et se lèvera la génération des enfants de ceux qui ont été victimes de ces institutions. Qu'aurons-nous laissé comme héritage au sang de notre sang, nos enfants, ceux-là mêmes qui ont été indirectement des victimes des comportements qui nous ont été enseignés dans ces pensionnats, des agissements qui nous ont été appris contre notre volonté ou qu'on nous a imposés. Le chemin de la réconciliation familiale aura été et sera encore long et ardu. Jamais, jamais nous ne pourrons oublier cette triste étape de notre vie. Nous devons faire des efforts pour ramener la paix dans nos familles, dans les communautés autochtones et, plus près de moi, dans ma propre nation atikamekw. Ainsi, chacun d'entre nous doit se faire un devoir de raconter à son enfant et à ses petits-enfants ce qui s'est vraiment passé. Ils ont le droit de savoir la vérité si nous voulons qu'ils aient un meilleur avenir. Ce serait immoral de maintenir le silence, de les garder dans l'ignorance de ce temps qui fait incontestablement partie de notre histoire, de notre présent et même de notre futur.

Si nous voulons que nos enfants et leurs descendants soient fiers de leur présent, de ce qu'ils seront dans un futur prochain, nous devons refuser d'avoir honte de notre passé.

Moi, j'ai fui dans l'alcool et la drogue durant des années. Maintenant, je me tiens debout face aux épreuves que je rencontre parfois dans ma nouvelle vie. Plus jamais je ne m'abaisserai à haïr ou à détester ceux qui m'ont abusé, ceux qui m'ont fait du mal. D'avoir une telle attitude serait leur donner gain de cause. Je ne veux plus vivre dans l'apitoiement et rester dans la souffrance qu'amène la victimisation. J'ai trop longtemps porté leur honte et leur culpabilité. Je n'étais qu'un enfant quand ces abus ont été faits sur moi. La séparation que nous avons vécue aura été impitoyable, autant pour les enfants que pour les parents et, aujourd'hui, ce sont nos propres enfants qui récoltent les fruits empoisonnés que donnent la violence et la consommation abusive d'alcool et de drogues.

Malgré la disparition des pensionnats, nous continuons malheureusement à vivre ces souvenirs. Mais il faut savoir qu'ensemble nous pouvons nous en sortir. Nous ne devons cependant pas attendre. Il faut comprendre qu'aussi brutale fut la séparation, aussi difficile aura également été le retour dans nos foyers, dans nos maisons. Pourquoi ? La vérité, c'est parce que nous avons été formés à la brutalité. Nous avons été dépouillés de notre identité infantile et notre innocence a été à jamais bafouée.

Arbre, mon ami

Le vent m'a apporté la voix des enfants et des femmes
Dans tes branches.

Arbre, mon ami, tu me mets à l'abri dans ton ombrage
Des chauds rayons de grand-père soleil.

Ô vent, tu me fais entendre ta voix dans les branches
De l'arbre.

Vent, mon ami, tu me fais entendre le doux bruit du
Hochet de l'enfant,
Et par celle du sapin, ta douce caresse que je sens sur
Mon visage.



Rivière

Rivière qui coule dans le territoire de mes ancêtres,
Je te vois vivre.
Rivière qui coule dans mes veines.
Rivière qui me fait retrouver mon identité, celle d'être
Humain et celle d'autochtone.
Je te vois sagesse.
Rivière qui coule dans mes souvenirs,
Je te dois respect envers la Mère Terre.
Rivière qui coule ça et là sur la Mère Terre,
Je te dois l'amour de la femme, toi qui coules en elle
Pour donner vie.

Jamais je n'ai demandé pardon à mon corps pour lui avoir fait tant de mal. Dans ma soif de drogue et d'alcool, j'ai vendu mon être. Pour essayer d'oublier les blessures subies, je le saoulais avec l'alcool ou le gelais avec la drogue pour le punir d'avoir été abusé.

Mais il a été fort, très fort pour endurer les atrocités que je lui ai fait connaître. Aujourd'hui, je lui dis merci de m'avoir supporté dans toutes mes souffrances. Je ne te ferai plus de mal. Je vais te respecter davantage chaque jour. Merci d'être le gîte de mon âme. Tu es un être merveilleux.

Merci

Si j'étais resté passif envers mon passé, blâmant les congrégations religieuses et le gouvernement, je ne serais pas rendu où j'en suis aujourd'hui. Je sais que la victimisation m'aurait anéanti, lentement, mais sûrement. Je n'aurais pas eu de rêves, d'espoir pour moi en tant qu'individu, pas plus que de rêves et d'espoir pour ma famille, alors que maintenant, je veux voir ce que demain me réservera.

Un matin, je me suis levé avec un désir de vouloir, un désir d'arrêter de souffrir dans mon alcoolisme. Dès lors, j'ai gravi lentement la montagne sacrée de la vie avec la ferme intention de me rendre au sommet de la réussite. Je veux maintenant parvenir à braver les épreuves, arriver à traverser les tempêtes qui se mettront sur la route de ma vie. Je sais aussi que j'irai plus loin que le sommet de cette montagne. Aujourd'hui, je n'ai plus honte d'être un autochtone, finie la honte d'être un Attikamek. À ce jour, je suis fier de ce que je suis devenu, fier de ce que je suis en tant qu'homme. Je sais que mes souffrances n'ont pas été vaines, qu'elles m'ont donné la volonté de me relever et d'affronter mes pires cauchemars. À mon agresseur à qui on poserait la question :

— Que diriez-vous si une de vos victimes se présentait, là, devant vous ?

À ce personnage, j'aimerais dire que, oui, j'en ai rêvé. Et si c'était moi qui un jour me présentais devant lui, je lui dirais :

— Oui, j'ai rêvé de me présenter devant toi. Aujourd'hui, je te ramène tous tes cauchemars. Je te les rapporte, car je les ai portés moi-même trop longtemps, beaucoup trop longtemps et je rajouterais, c'est la chienne qui te ramène tes cauchemars.

Mon cheminement vers la liberté a été long. Il a été parsemé de pièges (alcool, drogue, idée suicidaire, tentative de suicide), mais je m'en suis sorti. J'ai vu la lumière à la sortie de ce long tunnel qui me semblait n'être qu'un chemin sans fin dans les ténèbres de la peur.

Autrefois... ATIKAMECKW IRINIM se plaisait à vivre en forêt. Il vénérât son environnement, les animaux, les plantes ainsi que toute espèce vivante. Il les respectait. Par ce respect, tout lui était rendu. Il se considérait lui-même comme faisant partie de ce monde visible et invisible.

C'était son mode de vie. Le soleil et la lune étaient son grand-père et sa grand-mère. La neige et la pluie étaient bienfaitrices pour lui, pour eux tous. Il honorait et respectait la vie, quelle que soit la forme qu'elle possédait. Pour lui, tous avaient le même droit que lui.

Et nous, dans le temps présent, honorons-nous ces vies comme jadis nos ancêtres le faisaient ? Pour l'homme que je suis, rien n'est plus beau, rien n'est plus vivifiant que de me retrouver en pleine forêt. Je me retrouve par le cercle sacré de la vie dans NOTCIMIK (là d'où je viens).

Dans sa grande bonté et dans sa grande beauté, ma Mère, la Terre, me donne tout ce dont j'ai besoin pour vivre.

Dans sa bonté, elle me nourrit et me soigne.

Dans sa beauté, elle me permet d'admirer une fleur qui émerge du sol.

Ai-je vraiment besoin d'autant de biens matériels pour vivre ? Pour obtenir de l'argent, pour que l'économie roule, l'homme peut tout détruire. Restera-t-il encore quelque chose de beau, quelque chose de bien et de bon pour les prochaines générations ? L'homme viole et va jusqu'à tuer la Mère Terre pour avoir du pétrole, des diamants, de l'or et des tas d'autres minerais pour fabriquer des bombes, pour détruire d'autres êtres humains et s'approprier leurs terres. De ses actes découlent la faim, la misère et même la mort. L'homme ne donne rien en retour de ce qu'il prend. Les riches écrasent les pauvres. Que deviendront les enfants de la prochaine génération ?

La richesse

Ma richesse, c'est ma santé et cette dernière est très importante. La santé nous permet d'apprécier notre existence. Il faut aimer la vie parce qu'elle est sacrée. Aucun bien matériel, aucune possession ne peuvent remplacer le cadeau de la santé. Il faut savoir prendre un recul sur nos biens matériels afin de remettre en perspective ce qui est vraiment important pour nous.

Nous devons savoir que nos peurs ne viennent pas de l'extérieur. Elles viennent plutôt des choix que nous faisons. Je sais également qu'on peut éliminer certaines peurs en faisant les bons choix.

Un jour, ma femme Louisa m'a raconté une histoire sur la richesse. C'était un garçon qui enviait son petit voisin qui lui était riche. Le père de l'enfant envieux travaillait pour la famille voisine qui était riche. Un beau jour, son père invita son fils à l'accompagner sur la propriété de son patron qui était grande et clôturée sur toutes ses faces. Sur ce domaine, il y avait une belle piscine et des chiens de

garde qui protégeaient les biens du propriétaire contre d'éventuels voleurs. Dans la maison, il y avait des oiseaux en cage qui chantaient leur tristesse et de beaux poissons qui dans leur aquarium semblaient être tout aussi malheureux. À la fin de la journée, le petit garçon s'en retourna à sa maison avec son père. En marchant au côté de l'homme, il pleurait à la pensée de la journée qu'il venait de vivre. Inquiet de voir ainsi pleurer son fils, le père lui demanda :

— Qu'est ce qu'il y a mon fils, quelque chose te tracasse ?
Pourquoi pleures-tu ?

Le petit garçon répondit à son père :

— Papa, de ma journée, je retiens que je crois que nous sommes plus riches que ces gens. Notre terre n'est pas clôturée, les animaux vont et viennent où bon leur semble, les hommes et les enfants peuvent se baigner dans les lacs, les oiseaux chantent leur liberté, alors que les poissons nagent dans de grands lacs et ils sont sûrement heureux eux aussi. Chez nous, les arbres poussent librement là où les graines tombent poussées par le vent. À vrai dire, continua le garçon, nous sommes plus heureux qu'eux. Nous n'avons pas besoin de chien de garde pour protéger toutes ces belles choses. Eux, ils sont envahis par la peur de se faire voler le peu qu'ils ont sur leur terrain privé. Nous, nous vivons en paix sans avoir besoin de nous procurer des assurances pour protéger ce que nous possédons. Eux, pour dormir en paix, ils ont besoin d'un système de protection assurant leur sécurité qui, s'il se déclenche, les envahira de peur et ils crieront : « Au secours, on nous vole », alors que nous, nous nous endormons au dernier chant d'un oiseau et nous nous réveillons à ses premières notes. Voilà, dit l'enfant, à quoi je pensais et pourquoi j'étais triste pour ces gens.

La morale de cette histoire est que nous sommes beaucoup plus riches que nous le pensons, mais aussi qu'il faut savoir partager notre richesse.

Possession

La possession matérielle ne peut combler notre vide
Intérieur.

Posséder devient dépendance,

Posséder devient insatisfaction,

Posséder devient compétition,

Posséder devient vol,

Posséder devient jalousie,

Posséder devient déconnexion de la réalité,

Posséder devient le vide intérieur de soi,

Posséder devient le vide de soi,

Posséder n'est qu'illusion.

Tout n'est que possession temporaire. Nous ne possédons qu'un court instant, réalisant au réveil que tout est inutile. Pendant un bref moment, nous prenons conscience de ce que nous avons, alors que l'instant suivant, nous devons nous en défaire. Les parents, les familles, les amis, les biens matériels, rien ne nous appartient même pas notre vie. Tout nous est prêté.

Se concentrer sur ce que nous pouvons réussir et non sur ce qui est impossible.

Vous êtes tout.

Vous n'allez pas tout obtenir.

Vous êtes déjà tout.

Même dans une prison, par nos pensées, il est possible de préserver un coin de liberté. Jamais personne ne peut nous les enlever ! Si l'on ne voit que la pénurie partout où nous posons notre regard, cette pénurie ne fera que s'accroître. Si au contraire nous voyons l'abondance, celle-ci croîtra.

Amour pur

L'amour à l'état pur s'exprime dans le sourire d'un
Enfant,
L'amour à l'état pur s'exprime dans le regard d'un
Enfant,
L'amour à l'état pur c'est une larme de joie d'un
Enfant,
L'amour à l'état pur c'est le câlin d'un enfant,
Alors, pourquoi ne pas être un enfant ?

Le fait le plus profitable pour résoudre un conflit est évidemment l'esprit de réconciliation, y compris pour soi-même. La compassion implique le respect des droits et des opinions d'autrui, base même de la réconciliation. Amour et compassion sont deux sentiments humains fondamentaux. L'âme n'atteindra pas la paix, ne goûtera pas la joie et le bien-être, pas plus qu'elle ne parviendra pas au sommeil et à l'équilibre tant que sera fiché dans le cœur le dard de la haine. C'est dans la douleur que vient le désir de se libérer de nos souffrances et de nos blessures.

Prière à mon Créateur

Chaque jour, j'entreprends le voyage vers ma guérison. À chaque pas, je laisse derrière moi une partie de mes blessures. Avec l'aide de mon Créateur divin, je trouve une solution divine. Je m'abandonne entre ses mains divines et il me guidera vers la guérison. Avec lui, je suis en sécurité. Avec lui, je ne manque de rien. Il est ma force, il est la solution à tous mes soi-disant problèmes. Toi, mon Créateur, je m'en remets à toi, je remets ma vie entre tes mains. Que je sois ton instrument de paix, que je sois ton instrument de travail.

Nos angoisses se transforment en maladies.

La culpabilité, la honte, les remords, la critique, les préjugés et enfin nos peurs sont les principaux problèmes de notre vie. Rester dans la victimisation est une voie facile qui ne permet pas l'élévation. L'acceptation de soi et celle du passé permettent de vivre une vie meilleure.

Il n'est pas nécessaire de souffrir pour évoluer, mais nous avons peine à le comprendre.

La base de l'amour, c'est de s'aimer soi-même dans un premier temps. Se prendre en douceur, se faire des petits cadeaux, se regarder dans un miroir et se dire : « Je t'aime ». Il faut apprendre à s'apprivoiser lorsqu'on revient de loin. On nous a appris à nous détester et même à nous haïr. Maintenant, il faut réapprendre à nous aimer. C'est le plus beau cadeau que nous puissions nous faire. S'aimer, accepter notre différence, apprivoiser le petit enfant blessé que l'on est. Nous devons être capables de nous dire : « C'est fini, à l'avenir je devrai prendre soin de moi ». Il ne faut plus attendre de faire de bonnes choses pour que nous puissions nous dire de bonnes paroles. Une telle attitude est la base de l'amour.

Aimer... c'est s'aimer soi-même avant tout.

Être aimé

Il aurait suffi d'un peu d'amour, juste d'un peu d'amour pour que je vive, pour que je survive. Je n'en demandais pas beaucoup. J'ai tant espéré de toi. J'ai toujours envie de t'aimer. Je ne voulais pas nécessairement tout ton amour, juste un peu m'aurait suffi. Je ne voulais pas de ta pitié... pas de ta pitié. Quand je voulais t'aimer, tu me fuyais. Être aimé de toi, c'est tout. Être aimé seulement de toi. Si j'avais su comment être aimé de toi. Mais j'étais ignorant de tout.

Avant, je ne savais pas que je devais m'aimer, alors que je me détestais.

Fidélité

La fidélité est un lourd fardeau. Ce n'est pas toujours facile de rester fidèle aux promesses qu'on a faites en se mariant. Je n'ai jamais été fidèle envers elle. Mes premières maîtresses étaient brunes ou blondes (couleur de l'alcool). Étrangement, elles ont toujours été fidèles envers moi, toujours prêtes à soulager mes blessures et jamais jalouses l'une de l'autre.

Cependant, je n'ai jamais été infidèle à mes blessures et à mes souffrances. Toutes les occasions étaient bonnes pour m'apitoyer et me victimiser.

Ivresse

De bouteilles en bouteilles je me suis saoulé à la vie, croyant que le plaisir était dans la bouteille. J'ai cru que le bonheur serait dans cette évasion. Mais je n'ai jamais trouvé ce supposé bonheur. En fait, le seul plaisir que j'ai pu y trouver fut de très courte durée. Elles étaient brunes ou blondes et elles étaient toutes éphémères ces porteuses de bonheur.

Comme les étincelles d'un feu de bois, ces éclats de joie duraient peu de temps, puisque non loin, suivaient des éclats de colère, des éclats de violence et des éclats de remords. Ensuite venait l'envie de mourir... Puis, par moment, revenaient des regains d'espoir et de vie.



T'aimer

T'aimer sans te posséder,
T'aimer sans te désirer,
T'aimer sans te jurer fidélité,
T'aimer sans te vouloir à moi,
T'aimer sans te sentir pour moi,
T'aimer sans te mentir,
T'aimer cent fois,
T'aimer une fois,
Voilà ce que je ressens pour toi.
Se balader dans la forêt sans violence envers elle.

L'homme est devenu tellement dépendant des ressources naturelles qu'il n'hésite pas à défigurer sa Mère la Terre. Ils en abusent pendant que ces ressources sont épuisables.

La forêt est ma maison puisque j'y suis né. La forêt est mon garde-manger, la forêt est ma pharmacie. Elle est mon père et ma mère et ne me donne pas le droit de lui prendre quelque chose (animal, plante médicinale) sans lui donner en échange. Ainsi, si je l'utilise, je fais une prière et je la remercie. Mais malheureusement, il y a très peu de personnes qui le font, qui ont ce respect. De ce fait, la forêt en souffre, faisant que certaines ressources sont en voie de disparition. Nos ancêtres disaient qu'ils ne prenaient rien de la Mère Terre sans penser aux générations qui suivraient. Aujourd'hui, nous ne pensons qu'à l'économie, qu'à l'immédiat. À ce rythme, cette économie s'écroulera. Pour moi, l'argent ne me manque jamais, il ne sert qu'à acheter. Dans l'ère où nous sommes, nous vivons une forme de psychose et la peur de manquer d'argent nous hante, peur de manquer de biens matériels, peur de manquer de nourriture et peur chronique de manquer de tout. Je me

demande souvent jusqu'où va nous mener cette psychose ? Allons-nous finir par nous arrêter et négocier vraiment, avec honnêteté, sincérité et respect mutuel. Si nous ne faisons pas ces démarches, nous ne réglerons pas vraiment nos différends. Ne voulons-nous pas tous vivre en paix avec ceux qui nous entourent et avec notre environnement.

Nous

Nous qui avons été déracinés de nos foyers, en sommes-nous tous revenus ? Il est évident que beaucoup d'entre nous sont restés dans leurs souvenirs d'enfants arrachés à leur famille. Beaucoup trop de nous sont revenus avec des blessures émotionnelles. Trop sont revenus déchirés de leur spiritualité.

Liberté

Longtemps, j'ai trainé la chaîne qui me retenait aux abus des pensionnats. Parmi tous les maillons de cette chaîne, il y avait celui du blâme. J'ai reproché à tant de personnes à commencer par mes parents qui m'ont laissé partir pour les pensionnats. J'ai aussi condamné les religieux, les religieuses et les prêtres. La liste est longue. J'ai blâmé les gouvernements, les résidents des pensionnats qui, eux aussi, étaient quelque part victimes de ce système, de cette tentative d'assimilation. Je me suis même jugé personnellement. Je me disais que c'était aussi de ma faute. Puis il y eut un autre maillon de ma chaîne que j'appellerai, la victimisation. Ce fut un des très lourds maillons de cette chaîne qui m'a retenu prisonnier si longtemps. Il fut, je l'avoue, le plus pesant de tous. Ainsi, non seulement je me suis critiqué durement, mais je me suis beaucoup apitoyé

sur ma propre personne. La victimisation et l'apitoiement sont les deux principales attitudes que j'ai utilisées pour survivre aux affres des pensionnats. Il y en a eu beaucoup d'autres. Je pense ici à l'alcool, la drogue, la dépendance affective, le travail et quoi encore.

Dans ma vie, j'ai eu deux maîtresses. L'une me berçait quand j'avais mal. Elle me faisait oublier mes blessures. Elle revenait sans cesse et était la seule à savoir combien je souffrais. Elle s'appelait Ivresse. Puis un jour, on s'est quittés en douceur, malgré qu'elle m'ait été de bonne compagnie. Ma deuxième maîtresse était souvent présente malgré qu'Ivresse soit là et prenne soin de moi, même que parfois, elles faisaient équipe toutes les deux pour me consoler. Après le départ d'Ivresse, ma deuxième maîtresse me fit comprendre, me fit réaliser que je pouvais m'en sortir. Elle est encore présente et semble ne pas vouloir me quitter et me rester fidèle. Elle sera fort probablement ma toute dernière maîtresse, ma dernière compagne, et ce, jusqu'à ce que je quitte ce monde trop matérialiste. Je ne vous ai pas encore dit le nom de cette deuxième maîtresse. Voilà, son nom est Solitude. Cette entité est si bonne, si douce pour moi. Avec le temps, elle a pris tellement de place dans ma vie, qu'aujourd'hui et pour toujours, je ne pourrai m'en séparer. J'aime cette solitude. J'aime Solitude qui me prend avec tellement de douceur. Elle me comprend et me guide dans mes pensées. Souvent, je me réfère à elle, j'ai besoin d'elle quand je veux m'éloigner de ce monde assourdissant et beaucoup trop tumultueux.

Il fut un temps où l'alcool a été un réconfortant pour moi. Je fuyais dans ses vapeurs, y trouvant de faux bonheurs et de fausses joies. En ce temps, pour moi tout n'était que souffrance. J'étais malade et mon ami l'alcool me maintenait dans cette existence qui ne tenait parfois qu'à un fil.

Longtemps, je me suis senti prisonnier dans cette fausse liberté. Mes remords, mes angoisses et mes folies me faisaient subir rechute après rechute. Sans comprendre quoi que ce soit et sans but, je dérivais, souhaitant que la mort m'emporte. Cette mort, je la voyais comme un salut à ma souffrance. Mais aujourd'hui, c'est la vie qui représente mon salut.

Dans ma prison

Ma prison, je l'avais construite moi-même.
C'était une prison pleine de peur,
Peur de rester seul, peur de vivre seul.
Dans ma prison, il y avait de l'angoisse et de l'amertume,
Dans ma prison, il y avait aussi la haine et la violence,
Dans ma prison, il n'y avait pas d'amour,
Dedans c'était la nuit, c'était le désespoir.

Je sais aujourd'hui que je me suis condamné moi-même à habiter cette prison. Dans ma cellule, j'avais comme amis l'alcool et la drogue. Ces amis n'étaient pas à proprement parler de vrais amis, vous vous en doutez bien. De mon propre choix j'ai été juge et partie. Je me suis condamné à la victimisation. J'ai blâmé sans vergogne les autres de ma souffrance. Je me sentais rejeter, alors qu'en réalité, c'est moi qui me rejetais, ne voulant pas sortir de ce trou que j'avais moi-même créé, creusé, me complaisant à tourner en rond dans ma propre merde. J'ai lancé une corde à mes enfants dans le but de me rapprocher d'eux, pour rétablir la communication et pour qu'ils entendent.



Je t'aime ma fille,
Je t'aime mon fils,
J'ai lancé une corde à mes enfants pour faire la paix
Avec eux,
Pour ne plus me sentir seul sur mon île.
Je me suis égaré, ne sachant plus où j'étais.
Je me suis égaré.
Où étaient les miens ?
Partis. Que s'est-il passé ?
Je suis seul, j'ai peur,
Peur de moi, peur de tout.
Je me suis égaré.
Je suis perdu.

La gratitude est une leçon difficile à apprendre pour ceux qui regardent mal le monde.

La gratitude ne peut être sincère que si elle est jointe à l'amour.

Le passé est une riche ressource dans laquelle nous pouvons puiser pour prendre des décisions concernant l'avenir, mais il ne dicte pas nos choix. Nous devons nous retourner sur notre passé, prendre ce qu'il y a de bon et laisser le mauvais de côté.

Extrait de Nelson Mandela — 25 février 1990

Nous pouvons et même devons utiliser notre passé pour avancer dans notre cheminement vers une guérison. Mon passé me fortifie. Il me permet d'être moi-même dans mon présent et m'accorde un espoir grandissant de ma guérison pour le futur. Il y a eu des aspects négatifs dans l'expérience des pensionnats, c'est un fait, mais quand on arrive à sortir de la victimisation, on peut y découvrir quand même des choses positives. Pour moi, ce fut une source d'apprentissage pour mémoriser une autre langue, le français, avec laquelle je peux écrire aujourd'hui et exprimer mes souvenirs qu'ils soient bons ou mauvais.

Je suis une âme avec un corps et non pas un corps avec une âme. Laisser le corps à la porte permet à l'âme de rentrer dans son invisibilité.

Ce temps

Ce temps qui prend tout mon temps.

Je n'ai plus le temps de faire les choses.

Ce temps qui n'arrête jamais,

Ce temps qui me glisse entre les doigts,

Ce foutu temps, celui qui est passé si vite et que je n'ai

Pas eu le temps de voir.
Le temps a pris son temps, alors que moi j'ai perdu
Mon temps.
De temps en temps je me suis arrêté,
Mais le temps me poussait dans le temps.
J'ai perdu du temps à vouloir avoir du temps,
J'ai perdu du temps à vouloir être présent dans ce
Temps-là.
Le temps présent était déjà pour moi un temps passé.
Jamais ce temps ne reviendra.
J'ai cependant espoir au temps futur,
Mais pour l'instant, j'ai l'instant présent.
Le temps, le temps ne m'appartient pas.

L'Indien prodigue

Un jour, un jeune autochtone fut enlevé de son foyer par des individus qu'il ne connaissait pas. Ils l'amenèrent loin de sa forêt natale. On lui enseigna alors, comment être civilisé, car ils le voyaient comme un sauvage. L'Indien apprit ainsi une autre langue. Il l'apprit si bien qu'il en oublia presque la sienne. On lui interdisait de parler cette langue de païen, cette langue qui était sale. Il fallait qu'il parle la langue de Dieu. C'est à coup de courroie de cuir, à coup de catéchisme sur la tête qu'on lui incrusta cette nouvelle langue de force. Mais pour l'Indien, sa langue sauvage restait cachée dans un coin de son cœur. Quand il retournait chez lui, dans sa forêt, l'esprit des grands lieux ne le reconnaissait plus. Ils ne savaient plus qui était ce nouvel homme, ce nouvel Indien. L'esprit des grands lieux croyait que de mauvais esprits avaient envahi l'Indien. Alcool et drogue le dominaient. Violence, ressentiment, colère, rage et haine habitaient en lui. L'esprit des grands

lieux ne savait plus qui il était, parce qu'il avait été élevé dans la civilisation de celui qui l'avait enlevé. Longtemps, il a marché dans la noirceur sans savoir où il allait. Puis un jour, il vit la lumière au bout du tunnel et ce jour-là, il se retrouva. Ce moment fut béni, car il renoua avec les bons esprits qu'il avait connus jadis. Encore aujourd'hui, il continue à marcher dans le chemin de ses ancêtres donnant les enseignements de son Créateur : amour, respect, vérité, sagesse, humilité, compassion et honnêteté. L'Indien a ainsi retrouvé les traditions, les cérémonies que ses ancêtres lui avaient enseignées et laissées en héritage. Il a suivi ces gens qui les pratiquaient et qui avaient repris le chemin de leurs ancêtres. Lentement, mais sûrement, il marchait vers sa guérison comme l'enfant prodigue de l'évangile qui retournait vers son père. Il savait qu'il était sur la bonne voie. Son père a toujours fait preuve de patience et de miséricorde à son endroit, et ce, même dans les moments les plus difficiles de sa vie. Jamais il ne l'a abandonné. Même s'il a senti ou cru avoir été abandonné par lui ou par les autres, il l'attendait, faisant preuve de compassion et toujours empreint de bonté. On nous a donné un grand pouvoir à nous les êtres humains. Ce grand pouvoir est celui d'être capable de choisir, comme d'opter pour le mal ou le bien. Je pense qu'il faut prendre conscience du mal que nous avons pu faire aux gens autour de nous, proches ou moins proches, mais aussi le mal qu'on a pu se faire personnellement. Ainsi avons-nous le choix, cette capacité de pouvoir réparer les torts faits à ces gens.

Délivrance

... délivrez-nous de nos péchés...

Combien de fois ai-je récité cette prière ? Aujourd'hui,

je suis délivré de l'alcool. Je m'accorde une autre journée d'abstinence et je remercie le Créateur. Je jette un regard furtif vers mon passé, où je pensais découvrir la délivrance. Cette dernière, je la trouvais dans la bouteille et dans la fumée de la drogue (marijuana). Ce semblant de délivrance ne durait que le temps d'une brosse. Ce moment d'oubli, d'évasion était éphémère et amer. « Amer-Indien ». Voilà comment était ma vie, comment je vivais. Oui, cette délivrance je la trouvais dans la bouteille. Je l'ai souvent entrevue dans mes délires éthyliques causés par l'alcool. Subtilement, je me dirigeais vers une mort certaine, mais le Créateur a mis sur mon chemin des gens capables de me délivrer des malheurs que j'avais moi-même créés, peine par peine. Toutes les rivières se jettent dans l'océan parce que celui-ci se trouve plus bas que chacune d'elles. Voici un bel exemple de l'humilité. Personne n'a aussi bien résumé l'humilité que Lao-Tren...

Si on pouvait atteindre une aussi grande humilité que l'océan, il n'y aurait pas de convoitise, il n'y aurait pas de riches, il n'y aurait pas de pauvres.

Wayne Dyer

Il faut apprendre à apprécier les mystères de la vie.

Pourquoi ne pas apprécier le moment présent au lieu de nous culpabiliser sur le passé et craindre l'avenir à ne pas accepter où nous sommes rendus dans notre vie ou à vouloir être ailleurs en pensant que cela pourrait être mieux. Nous passons à côté de ce que nous devrions apprécier avant tout, soit le simple temps présent. La vie est simple, si simple ! Vivons-la dans l'appréciation au lieu de la vivre dans la dépréciation. Par mes lectures, dernièrement j'ai fait une découverte. J'ai trouvé la vertu de guérison du pardon qui

guérit la haine, le ressentiment et la rancune. Par le pardon, on découvre notre liberté, notre tranquillité d'esprit et notre quiétude. Le pardon est un antidote à l'offense. Si on veut grandir, il ne faut jamais oublier ses racines. Un de mes grands rêves est de pouvoir marcher dans une ville quelconque sans me faire dévisager de haut en bas. J'aimerais ne plus me faire dire :

— T'es pas chez toi ici.

— Retourne dans ta réserve, sauvage.

Quand je vais en forêt, j'aimerais ne plus me faire pointer par une arme à feu et entendre dire :

— Va-t'en chez vous, dans ta réserve.

Pour moi, le mot réserve signifie prison. Ma maison c'est la forêt et non une réserve.

Un autre de mes grands rêves, c'est de vivre en paix et en harmonie avec tous ceux qui m'entourent, les humains, les animaux, la nature, le vent et tout ce que le Créateur m'a prêté pour que je puisse vivre sainement. Souvent, je pense que l'homme a perdu le sens de la vue. Il ne regarde plus, il ne sait plus voir ce qui l'entoure, les fleurs, les oiseaux, la nature. Il ne voit que la couleur de l'argent : vert, mauve, rouge ou brun. Il a perdu la capacité d'écouter. Il n'entend plus le chant des oiseaux ou du vent entre les branches et les feuilles. Il n'entend que le bruit du froissement de l'argent qui glisse entre ses mains. Je pense également que l'homme a perdu le sens de l'odorat, le parfum d'une fleur, l'odeur des résineux. Il ne sent que celle de l'argent. Et justement, quelle odeur a l'argent ? Je ne sais pas. L'homme serait-il en train de perdre un sens, un précieux sens, celui de l'odorat ?

Et le toucher ? Voilà un autre sens qu'il ne faut pas négliger. L'homme serait-il aussi en train de le perdre ? Il ne sent plus les caresses de ceux qui l'aiment et de ceux qu'il

chérit. Sans ces sens, je crois qu'on ne peut plus se définir comme un humain. J'ai également souvent pensé que l'acquisition de biens matériels nous déshumanisait. L'argent nous contrôle, c'est un fait. Les riches désirent toujours plus d'argent. Même si les pauvres voulaient améliorer leur sort en ayant plus d'argent, ils se feraient dominer, écraser la plupart du temps par lesdites multinationales.

C'est triste ! Je trouve désolant que nous soyons en train de perdre le contrôle de nos sens humains. Je parle au sens figuré de l'ouïe, de l'odorat, de la vue, du toucher et du goût. Aujourd'hui, on n'a plus le goût de faire le bien, plus le goût de bien faire. Au contraire, on a davantage le goût de faire le mal, plus le goût de mal faire. Je m'interroge sur ce qu'il adviendra de l'homme qui perd graduellement ses sens. Cet appétit insatiable de toujours posséder plus, détruit l'homme tant dans son désir d'acquisition sans cesse croissant, que par son désir de vouloir tout contrôler. L'homme se tue doucement, il se détruit sûrement dans son vouloir incontrôlé de tout posséder. Et dans peu de temps, qu'advient-il de lui ? Ne sera-t-il qu'une machine à produire la désolation et la tristesse ?

Unité familiale

Il est difficile de réparer une famille qui a été séparée par la force, surtout si cette séparation a été causée par l'enlèvement des enfants sous le coup des menaces. Quand l'unité familiale est brisée ainsi, c'est comme si on démembrait un être humain et ce type de dislocation ne se recolle plus. Je suis d'avis qu'on ne devrait faire qu'un dans une famille, être une unité. On sait tous que lorsqu'un membre d'une famille est malade, tous autour en souffrent et lorsque nous accolons une étiquette d'alcoolisme, d'ivrogne ou de

drogué à quelqu'un, c'est toute la famille qui en souffre également. La force d'une famille, tout comme celle d'une nation est basée sur l'unité. Ainsi doit-elle être indivisible elle doit être « un ».

Par cette séparation que j'ai vécue, les pensionnats ont fait en sorte que j'oublie en quelque sorte les liens de parenté que j'avais avec la Mère Terre, que j'oublie que j'avais une responsabilité envers elle pour tout ce qu'elle me donne, comme la nourriture, la médecine et les outils. J'avais également oublié comment l'eau me rafraîchissait et me renouvelait en me lavant et en m'abreuvant. J'ai également constaté que j'avais perdu les enseignements qu'on m'avait donnés quand j'étais enfant, que j'avais oublié les légendes que nos aînés nous racontaient, que j'avais aussi perdu le souvenir de la sagesse de nos grands-pères qui sont là depuis le début de la création de la Mère Terre. À cette étape de ma vie, j'en avais même oublié le vent, oui, le vent qui m'amenait des messages des esprits.

Je me rappelle qu'un jour que j'étais à mon chalet et que je regardais mon environnement. Il me vint l'idée de vouloir abattre un arbre, un bouleau qui obstruait ma vue sur la rivière qui longeait mon terrain. Lorsque j'eus cette idée, j'étais en train de boire une tasse de thé. Lentement, je m'approchai de l'arbre pour m'asseoir sur une chaise tout près de lui. Pendant que je regardais la rivière qui coulait doucement dans son lit, j'entendis tout à coup le vent qui s'en venait vers moi. Au moment où il passa, il s'infiltra dans les branches du bouleau à mes côtés, celui-là même que je prévoyais abattre. À ce moment, j'entendis les rires des mères et d'enfants, le souffle du vent s'était transformé en rires. À deux reprises, par ces rires et ces voix, j'entendis le vent me parler. Ainsi, à partir de cet événement, je décidai de ne pas couper le bouleau.

J'ai souvent oublié mes connaissances sur la médecine des plantes et des arbres.

Un autre grand pouvoir que j'avais également oublié est celui d'écouter les animaux et de les remercier lorsqu'ils me donnent leur vie afin que je puisse me nourrir de leur chair.

Aujourd'hui, je comprends comment je m'étais coupé de cette parenté, et ici je ne fais pas allusion à la parenté humaine, mais aussi à la parenté animale, végétale et minérale. Ce fut pour moi tout un défi que de réacquérir ces liens de parenté avec ceux qui m'entouraient et avec mon environnement. J'ai appris que je dois respect et gratitude envers ma famille et mon milieu de vie.

Quand j'étais encore dans le ventre de ma mère et peut-être même avant, j'avais un lien direct avec Celui qu'on appelle le Créateur ou Dieu, si vous préférez. Du temps où j'ai été dans les pensionnats, j'ai vécu une coupure avec cette énergie divine ce qui m'a amené à ne plus être celui que j'étais auparavant, à commencer par mon lien avec le Créateur. Ainsi, très tôt, mon égo a fait son apparition et, partant de là, je me suis éloigné de mon moi, de l'homme authentique que j'étais. Dans le ventre de ma mère, j'étais une créature parfaite puisque je m'abandonnais à l'énergie divine. Je ne manquais de rien. En venant au monde, il y a eu une coupure avec cette énergie céleste.

Dès la naissance, j'ai appris à me battre pour vivre, pour survivre. Oui, j'ai eu de bons parents qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir. Ce sont eux qui m'ont appris à vivre et à faire face au grand défi de la survivance. Dans le sein de ma mère, dans le liquide amniotique, je vivais en harmonie. Puis un jour, j'ai été expulsé de ce qui fut ma toute première demeure, une demeure d'amour.

— Dehors, va prendre l'air, dit-on aux enfants, et cela, peu importe la température.

C'est ainsi que ma vie a commencé et que j'ai éprouvé mon premier déchirement. Très tôt, j'ai appris et retenu que si tu es né pauvre, tu le seras pour tout le reste de ta vie, même si cette vérité est discutable. Pourtant nous avions tout, la forêt, les lacs, les rivières, les animaux qui habitaient le même environnement que nous. Dès l'aurore, les oiseaux nous réveillaient et la lumière du soleil nous éclairait, même sous les nuages. Très tôt, j'ai appris à apprécier ce monde, cet environnement qui m'enseignait tout ce que je devais savoir, ce qui était bon et mauvais. Aujourd'hui, je constate que je me suis moi-même appauvri de ces trésors.

À ma naissance, nous vivions dans une tente. Cet abri de toile était un véritable palais royal. Nous ne manquions de rien. Nous avions la lumière, l'eau et la nourriture. Tout était à portée de main, c'était pour moi le paradis, c'était pour nous un temps merveilleux. Mais vint un temps où il fallut quitter notre royaume pour aller vivre enfermé dans des maisons prétendument bien bâties, bien éclairées, maisons dites modernes. Mais il y avait un prix à payer et pour avoir accès à cette modernité, il fallait avoir de l'argent, sinon on t'enlevait ton gîte. Je comprends à présent que nous étions plus riches avant la venue des richesses et, bien que cela soit triste à dire, je réalise que dans le mode de vie où nous vivons aujourd'hui, plus nous accumulons de biens, plus on se fait du souci et moins le bonheur nous habite, ce qui forme une sorte de cercle vicieux. Il est affligeant de constater que certains croient que s'ils ne possèdent pas ce que les autres ont, eh bien, ils pensent qu'ils ont raté quelque chose, voire qu'ils ont raté leur vie.

Il faut aussi savoir que l'égo est un maître très exigeant. Son mantra est toujours plus, plus, plus et cela ne finit

jamais, si bien que nous en venons à nous emprisonner dans le matérialiste. Subtilement, notre identité se crée selon ce qu'on a acquis comme biens matériels. Ainsi, notre égo en vient à nous faire croire que si nous voulons être véritablement quelqu'un dans la vie, il faut toujours posséder plus que les autres autour de nous. L'égo ne connaît pas l'humilité ni la compassion, par contre il connaît la pitié dont l'objectif reste d'avoir toujours plus que les autres.

3

Enfance de 0 à 6 ans

Je suis né dans une tente, le 13 janvier 1952. Ce fut deux sages femmes qui ont aidé ma mère quand elle a accouché de moi. Nul doute que mes premiers cris se sont fait entendre en pleine forêt. Selon les dires de mes parents, j'ai vu les premières lueurs entre 6 et 7 heures du matin. Je suis né en plein territoire de chasse familial. Je me rappelle qu'on m'ait dit que lorsque je vis le jour, il faisait un très grand froid. Mon père, voulant aider ma mère, avait rempli le poêle à bois pour qu'elle n'ait pas froid durant le travail.

Dès que je sortis du ventre de ma mère, les Kokoms, qui étaient sur place pour aider ma mère à accoucher, lui auraient dit :

— Tcikabec takocin, ce qui voulait dire : le petit-fils de la grand-mère la lune arrive.

Après avoir été lavé, j'ai été emmailloté dans un tikinakan (porte-bébé). J'ai grandi dans la forêt, qui était en quelque sorte, ma deuxième mère. Ma mère m'a nourri au sein. J'étais très attaché à elle. Mais il y eut une autre femme à laquelle je me suis particulièrement attaché, c'était ma grande sœur Agathe. Comme ma mère fréquentait souvent

l'hôpital, entre l'âge de mes deux et de mes quatre ans, ma grande sœur m'a pour ainsi dire élevé.

Mon père, lui aussi, était fréquemment absent. Il partait pour aller travailler à l'extérieur, faisant que souvent, mes grands frères subvenaient à nos besoins alimentaires. Ces derniers allaient à la chasse au petit gibier, comme les perdrix et les lièvres, sans compter qu'ils allaient également à la pêche. Cependant, nous étions une famille unie. Malgré l'absence de mes parents, mes frères et mes sœurs ne faisaient qu'un. Lorsque mon père et ma mère étaient présents, c'était en quelque sorte la fête. Je peux dire que j'ai grandi dans une belle famille, malgré toutes les difficultés que nous avons pu rencontrer.

Ainsi, nos parents nous ont appris à être des enfants solidaires. Ils nous ont également donné les sept enseignements de nos grands-pères respectifs, ces valeurs étant l'amour, le respect, la sagesse, l'honnêteté, la vérité, le courage et l'humilité. Ils nous ont également enseigné le sens du partage ainsi que la compassion envers ceux qui sont démunis. Nous avons été élevés en pleine forêt sur le territoire de chasse et de pêche de mon propre père et, durant l'hiver, il fallait que le poêle à bois ronronne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Le plus vieux de mes frères aidait mon père à la tâche du bois. Je le dis aujourd'hui, c'était vraiment une très belle vie. Il était très rare qu'en famille il y ait une consommation d'alcool.

Pendant l'été, selon l'endroit où mon père travaillait, qu'il soit bûcheron ou guide, nous partions avec lui et le suivions là où il s'affairait. À cette occasion, notre toit, notre gîte se limitait aux tentes de type prospecteur. On entassait toute la famille dans une de ces tentes où nous étions tout de même très confortables. À l'été, durant la saison chaude, nous n'avions pas besoin de réveille-matin, car les oiseaux

nous réveillaient chaque matin. Ainsi la petite famille se levait de très bonne heure. Je me rappelle que ma mère s'affairait à préparer le déjeuner, alors que souvent mon père était déjà parti avant même notre réveil. Par conséquent, tout le monde avait quelque chose à faire. Je vous assure que nous n'avions pas le temps de niaiser et personne ne s'ennuyait. Nos journées étaient toujours bien remplies. Mais c'était trop beau pour durer...



En 1955 vient l'avènement des pensionnats pour les Atikamekw. Je me rappelle qu'un matin, je me suis réveillé en prenant conscience que ma sœur Carmen et mes frères André et Dominique n'étaient plus dans la tente. Inquiet, j'ai demandé à ma mère où étaient ma sœur et mes frères et, en guise de réponse, je n'ai eu que des larmes qui coulaient sur les joues de ma mère. Je ne comprenais pas. Ce fut finalement ma sœur Agathe qui répondit à ma question :

— Ils sont partis très loin.

— Mais pourquoi ? lui demandais-je.

— Ils ont dit qu'ils devaient aller à l'école.

Je demandai à ma mère :

— Qui a décidé de les envoyer si loin alors que nous avons une petite école sur notre communauté ?

Je ne comprenais pas tellement. Puis, elle continua, me disant :

— Toi aussi tu devras partir un jour. Toi aussi tu devras partir pour aller apprendre à écrire, à lire et à compter.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi un jour je devrais partir pour apprendre toutes ces choses.

Ainsi les années passèrent, puis comme prévu, ce fut mon tour. Mais avant que je parte, le curé de la communauté nous fit venir à l'église pour nous dispenser les enseignements afin de faire notre première communion. Je me souviens que dans l'église, il y avait un gros œil de dessiné au plafond. Selon notre curé, c'était l'œil de Dieu et il nous disait aussi que l'œil de Dieu voyait tout, tout ce que nous faisons et qu'Il entendait également tout ce que nous disions et même qu'Il devinait nos pensées. J'avais tellement peur de ce Dieu. Étrangement, ma mère ne m'avait jamais parlé de ce Dieu qui, supposément, voyait tout, entendait tout et devinait tout. Mais pourquoi donc ne m'en avait-elle jamais parlé ? J'avais également peur de ses punitions. Il était vraiment épouvantable, ce Dieu, que je me disais.

Après ma première communion, nous sommes tous partis dans le bois où mon père travaillait. Nous demeurions près d'un camp de bûcherons, puisque mon père était lui-même un bûcheron. L'été passa, il passa très vite. Ainsi, je remarquais bien que mes parents m'achetaient du linge propre. Ce geste n'était pas commun, pas ordinaire. Je ne pouvais m'empêcher de me demander à quoi servirait ce linge ? J'en parlais bien à ma mère et elle me répondait que bientôt je partirais à l'école comme ma sœur et mes frères. À cela, je lui répondais que je ne voulais pas y aller. Je voulais qu'elle et mon père viennent aussi avec moi, tout comme on faisait quand nous allions installer les pièges à castor ou pour tout autre animal à fourrures. Je leur disais que je ne voulais pas partir sans eux et que pour moi, ce n'était pas normal de m'éloigner d'eux.

Et plus le temps passait, plus je me doutais que le jour du départ approchait. Dans ma tête d'enfant, je me demandais : comment je pourrais bien arrêter l'écoulement des

jours, oui, l'arrêter pour que la journée fatidique du départ n'arrive jamais. Mais bien malgré moi, le temps s'écoulait et le jour arriva. Aujourd'hui, je réalise que, chaque seconde, chaque minute, chaque heure et chaque jour qui me séparaient de ce foutu départ approchaient sournoisement de moi.

Je me surprénais même à demander à ce Dieu, qui voyait tout et entendait tout, de m'épargner ce départ. Mais rien n'y fit. Ce fut une déception totale quand ce jour arriva.

Ce matin-là, nous traversâmes la rivière Saint-Maurice en faisant bien attention de ne pas nous salir. Comme c'était étrange pour moi ! Arrivé à la gare de Sanmaur, il y avait beaucoup de personnes, des adultes et des enfants. Là, je vis quelques amis qui faisaient eux aussi partie du voyage. On ne savait rien de ce déracinement, de cet enlèvement, ni pourquoi nous partions ni où nous allions. Dans ma tête, tout était embrouillé. Je ne savais pas quoi penser ou quoi dire. Les plus vieux d'entre nous disaient :

— On s'en va à Amos.

Cette réponse n'en était pas vraiment une pour moi, car je ne savais même pas où était Amos, pas plus que je ne savais pour combien de temps j'allais partir. Je demandais des tas de choses, je posais des tas de questions.

— Mais qu'est ce qu'on va faire là-bas ? Papa et maman viennent-ils avec nous ?

— Non, ils ne peuvent pas venir avec nous, me répondait-on.

— Mais, il faut qu'ils viennent avec nous.

Je ne voulais vraiment pas partir, mais il fallait que j'y aille. Je devais apprendre à compter, mais je devais surtout apprendre à parler une langue étrangère, celle que mes frères et ma sœur savaient déjà.

Puis le train arriva. Ça devint rapidement une sorte de pagaille. Il y avait beaucoup de cris et de pleurs à l'intérieur de la gare. J'entendais :

— Ne pleure pas, ne pleure pas !

Mais les mamans ne pouvaient, elles, s'empêcher de pleurer, serrant dans leurs bras leur jeune enfant. Je me souviens des papas qui essuyaient maladroitement les larmes sur leurs joues. En fin de compte, nous embarquâmes dans le train. Je suivais le plus vieux de mes frères, souhaitant que quelque chose arrive qui nous empêcherait de partir. Je ne voulais tellement pas quitter papa et maman, je ne voulais tellement pas quitter ma forêt. On ne cessait de me dire que je serais bien là-bas, que je serais bien traité. Puis tout à coup, j'entendis le sifflement du train signifiant le départ. Lentement, les voitures se mirent à avancer. Je regardais par la fenêtre. Je vis papa et maman qui se serraient dans leurs bras. Maman versait des larmes, alors que papa faisait de son mieux pour la consoler. Tristesse, amertume, colère, autant de sentiments qui m'envahissaient. Il y avait tellement de questions qui se posaient en moi, tant de questions sans réponses. J'ai longtemps pleuré durant le trajet. Le train roulait, roulait sans jamais s'arrêter, toujours plus loin, m'emmenant si loin des miens, si loin de ma forêt. Par la fenêtre, le paysage défilait sous mes yeux. Plus nous roulions, moins je reconnaissais les lieux où nous passions. Le train m'emportait si loin que je me sentais abandonné par tous ceux qui m'avaient vu grandir. J'étais envahi par des pensées de tristesse et d'abandon qui restèrent en moi tout au long de ce voyage vers l'inconnu. Puis le train s'arrêta finalement. À l'arrivée, on nous fit débarquer. À ce moment, je me sentais totalement perdu, n'ayant plus aucun point de repère ou de référence. Complètement destabilisé, je ne reconnaissais personne, je ne connaissais aucun visage. Où

étais-je ? Qui étaient tous ces gens autour de moi ? Mais comme à toutes mes questions précédentes, je n'eus aucune réponse. Puis arriva un autre moyen de transport dans lequel on nous a fait prendre place. Ainsi nous sommes à nouveau partis vers une destination toujours inconnue. Je me rappelle que nous n'avons pas roulé longtemps. Peu de temps après, on nous a fait descendre près d'un gros bâtiment. C'est alors qu'un de mes frères me dit :

— C'est ici que nous allons rester maintenant et ce sera pour longtemps.

— Pour combien de temps ? lui demandais-je.

— Pour dix mois.

Dix mois ! Comme je ne savais pas encore compter et que je ne pouvais évaluer le temps sur une aussi longue période, dix mois ne signifiaient rien pour moi. Et comment expliquer le mot mois. Ce mot, je ne le connaissais pas. Mon frère parlait une langue que je ne maîtrisais pas. Après, je le vis s'entretenir avec un étranger habillé d'un grand vêtement noir. Puis mon frère se retourna vers moi pour me dire dans notre langue :

— Enko naha kenanakiti isk (ce sera lui ton surveillant).

Enfin, on me fit rentrer dans cette énorme bâtisse. À l'intérieur, je me sentais complètement apeuré, je me sentais tellement étranger à cet environnement. Je ne voulais qu'une chose, rentrer chez moi ! Dans ce grand bâtiment, il n'y avait pas de poêle à bois, duquel émanait le doux ronronnement auquel j'étais habitué, comme il n'y avait pas cette odeur calmante du sapin à laquelle j'étais habitué. Pas de son et d'odeur de chez moi... Je m'ennuyais horriblement de mes parents. Le surveillant m'amena dans un endroit où se trouvaient plusieurs lits. Il m'indiqua le mien et me donna du linge. À l'aide d'un interprète, il me dit d'aller dans les douches pour me laver. L'interprète

traduisait : je sentais mauvais, alors que la veille, ma mère avait pris soin de me laver. Je me sentais honteux de me mettre nu devant un tas d'autres enfants, alors que je devinais que le surveillant semblait prendre un certain plaisir à nous regarder lorsque nous étions nus. J'avais peur de la douche, j'avais peur du surveillant et surtout de la façon qu'il nous regardait.

Apprendre une autre langue fut pour moi très difficile. Parler une langue étrangère me semblait impossible. De prononcer des mots dont je ne connaissais même pas la signification était extrêmement bizarre pour l'enfant que j'étais, sans compter que si nous nous faisions surprendre à parler notre langue, on nous battait littéralement, on nous donnait des claques derrière la tête quand ce n'était pas carrément des coups de pied dans le derrière. Tant bien que mal, ces châtements m'obligèrent à apprendre leur langue. À ce jour, même si je peux très bien la parler, je ne peux cependant avoir la prétention de la maîtriser, car elle est très difficile à apprendre. Aujourd'hui, je peux dire qu'il y a eu des événements particulièrement marquants que j'ai vécus dans ce pensionnat.

Je me rappelle bien quand nous allions nous baigner. Il y avait un surveillant qui nous attrapaient par les pieds et nous plongeait tête première sous l'eau. Je ne me rappelle cependant pas combien de temps pouvait durer ce jeu, car pour lui, c'était un jeu, oui un jeu. J'ai été victime de ces gestes et de cet amusement. De ces techniques d'apprentissage à nager, j'ai gardé une grande peur de l'eau pendant longtemps, trop longtemps. Ainsi je n'ai finalement appris à nager qu'à l'âge de quatorze ans, conservant en moi cette peur prenante que quelqu'un d'autre me fasse le même jeu.

Je me rappelle également avoir probablement souffert d'une intolérance au lactose, car il m'arrivait occasion-

nellement de m'échapper dans mes culottes. Quelques semaines avant que je ne retourne à la maison, nous étions allés nous baigner dans un lac qui se trouvait à peu de distance du pensionnat. Cet après-midi-là, alors que j'avais encore une diarrhée, je m'étais échappé en arrivant au lac. Le surveillant me retourna au pensionnat pour que j'aille me laver et me changer de vêtement. Pour faire le trajet, il y avait un résident plus vieux que moi qui m'accompagnait. Je ne connaissais pas ce résident. Arrivé au pensionnat, il m'ordonna d'aller prendre une douche, ce que je me préparai à faire pendant qu'il allait me chercher du linge propre. Alors que j'étais à me laver, le résident en question entra dans la douche avec moi. Subtilement, il commença à me signifier des choses avec son corps, mais surtout avec son pénis. Vient subitement le moment où il me prit et me tourna dos à lui et, m'obligeant à me pencher vers l'avant, il introduisit son sexe dans mon anus. Ce geste me fit très mal physiquement. Je ne pus jamais dire si cette agression dura longtemps et combien de temps elle dura. Durant ce viol, il mettait sa main sur ma bouche pour qu'on ne puisse m'entendre crier. J'entendais sa respiration, je ne pouvais pas me défendre, car j'étais trop petit.

Quand il eut fini, il me dit :

— T'en parles à personne sinon je te bats.

Et comme il m'avait menacé, je n'ai jamais parlé à personne de ce geste inhumain dont j'avais été victime. J'ai toujours porté ce lourd secret en moi. J'avais honte, pensant sans cesse à ce Dieu qu'on m'avait enseigné et, rongé par la peur d'être puni par ce dernier, car je savais qu'Il avait vu ce qui s'était passé. Pour moi, ce sentiment de honte était devenu si grand que, dans ma petite tête d'enfant, j'en arrivais à croire que j'étais coupable de ce qui m'était arrivé. Je ne cessais de me dire : « C'est de ta faute,

si tu n'avais pas chié dans tes culottes, ça ne serait pas arrivé. C'est de ta faute, tu es sale. Le Bon Dieu ne t'aimera plus, tu es condamné à brûler en enfer ». Dès lors, toutes sortes d'idées trottaient dans ma tête. À sept ans, je me jugeais déjà sévèrement. À ce moment-là, je ne savais pas que je n'étais pas coupable de ce qui m'était arrivé, pas coupable de ce que j'avais subi. J'ai traîné ce boulet, cette honte en me culpabilisant, très longtemps.

Le retour à la maison arriva enfin. J'avais vraiment hâte de revoir mes parents, hâte d'être enfin chez moi, mon vrai chez moi. En dedans de moi, je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas réveiller ce lourd secret. Dans ma tête, ça me disait : « Est-ce que quelqu'un va te croire ? Tu vas te faire dire que tu mens. Ne dis pas n'importe quoi, tu sais que ce n'est pas vrai ce que tu racontes ».

Mais malheureusement, les vacances passèrent trop vite et arriva un autre départ qui, cette fois, était pour une autre destination. Ainsi je partis pour Pointe-Bleue au Lac-Saint-Jean. Je ne connaissais pas cette place, pas plus que je ne savais où se trouvait ce pensionnat. Le Lac-Saint-Jean étant inconnu pour moi à cette époque. Je trouvais bizarres ces gens qui nous envoyaient dans ces écoles, sans jamais nous donner des explications. Ils disaient seulement aux parents :

— Vous devez..., vous devez, sinon...

Voilà ce que j'ai appris de mes parents. Oui, j'ai appris cela alors que j'avais quarante et un ans. J'ai appris ces choses le jour où j'ai arrêté de consommer de l'alcool et de la drogue. La découverte de Pointe-Bleue fut impressionnante pour moi. De voir cet immense lac fut comme si je découvrais un grand trou noir. Lorsque nous sommes arrivés, c'était presque le soir. La façon de procéder était la même à Pointe-Bleue qu'à Amos. Le même ennui m'envahissait, surtout le soir dans le dortoir. Tout le monde pleurait.

Les surveillants nous ordonnaient de cesser de pleurer, si bien qu'ils pouvaient même nous frapper à coup de *strap* pour nous arrêter de brailler. Je me rappelle comment la peau chauffait quand cette courroie de cuir d'un demi-pouce d'épaisseur par deux pouces de largeur nous frappait.

Les premiers jours de notre arrivée n'étaient pas roses pour les jeunes autochtones de la réserve des Montagnais de Pointe-Bleue. C'était presque la guerre. On était presque tout le temps en train de se battre entre nous et ça faisait dur. Bâton, tire-roches, on prenait tout ce qui nous tombait sous la main. Atikamekw contre Montagnais... on ne s'entendait pas du tout entre nous. Pour eux, ils nous voyaient comme des envahisseurs qui voulaient prendre leur territoire. Puis, avec le temps, ça s'est calmé. Oh ! Il y avait bien de temps en temps de petits accrochages, mais nous finissions toujours par régler les conflits pour, finalement, après un certain temps, faire la paix entre nous.

4

3 Janvier 1993

A lors que je flottais dans ma merde, que je puais l'odeur de cette merde, je me suis réveillé dans une maison où il n'y avait personne. C'était un soir, il faisait froid dans cette demeure. Il n'y avait pas de lumière. J'avais froid ! Complètement désorienté, je ne savais pas où j'étais, pas plus d'ailleurs que je ne savais depuis quand j'étais là. Je fouillai dans les poches de mon manteau et j'y trouvai une bière. Je l'ai débouchée et l'ai aussitôt bue, goulûment, à grandes gorgées. Ce que je ne savais pas encore, à ce moment-là, c'est que je buvais la dernière bière de ma vie. Quelques heures auparavant, je me rappelais que j'étais entré dans une maison où plusieurs personnes consommaient. Oh, je n'y suis pas resté bien longtemps, car ce ne fut pas très long qu'on me montrât la porte parce que j'empestais l'odeur de la merde et de la pisse. Je devais être suffisamment ivre pour déféquer et uriner dans mon pantalon, sans que je ne m'en rende vraiment compte. Cela devait faire au moins six à huit semaines que je buvais, que j'étais parti sur la brosse et comptez autant de temps que je ne m'étais pas lavé.

Ce même soir, j'ai voulu rentrer chez moi. Une autre chose que je ne savais pas, c'était que ma conjointe avait

pris une grave décision qui n'était rien de moins que de me mettre à la porte. Complètement saoul, je frappai à la porte de ma maison. Ma femme ouvrit finalement et prit conscience de mon état lamentable. Déterminée, elle me montra un sac de poubelles sur la galerie. Dedans, il y avait mon linge et une lettre. Je la lus. Dans cette lettre, elle avait écrit : « Si tu ne changes pas de mode de vie, tu ne mettras plus les pieds dans la maison. »

Complètement hébété, je pris mon sac et je partis me réfugier chez mes parents. Oh ! Je me rappelle de n'y être pas resté longtemps, en fait, juste le temps de me réchauffer. Puis dès que je commençai à ressentir un peu de chaleur, une odeur prenante m'envahit. C'était ma propre puanteur. À ce moment, je sortis dehors pour aller marcher. J'ai ainsi erré dans les rues de ma communauté, Wemotaci, pendant un bon bout de temps. Je me souviens que de temps à autre j'entendais de la musique dans les maisons où il y avait des partys. Bien que j'aurais voulu aller m'y réfugier, je savais d'ores et déjà qu'on me mettrait instantanément à la porte. Je ne peux pas vous dire combien de temps j'ai pu marcher dans les rues de la communauté, sans but, pensant à toutes mes gaffes, mes erreurs, mes choix. Des larmes coulaient de mes yeux. Je me sentais tellement seul dans cette nuit glaciale, mais au moins cette froidure m'empêchait de sentir la merde. Je ressassais toute la misère, toutes les peines que j'avais répandues autour de moi durant toutes ces années de consommation, toutes ces années d'ivresse. Ce soir-là, j'ai vraiment cru que la fin était venue pour moi. Toutes sortes de pensées et d'idées aussi noires que cette nuit glaciale me traversaient l'esprit, tout comme le froid le faisait avec mes vêtements.

Pendant que j'errai ainsi, je me mis à penser à un ami à qui j'avais déjà raconté un rêve que je faisais souvent. Je

lui avais confié que pendant peut-être les cinq dernières années de ma consommation, je rêvais souvent à un de mes frères qui s'était noyé dans une rivière. Dans mon rêve, je le voyais parfois défiguré, son linge déchiré, les yeux hagards dans son visage triste. J'essayais de lui parler, mais il ne me répondait jamais et je me réveillais en pleurant. Après avoir raconté ce rêve à mon ami, il me dit :

— Je comprends ton rêve et un jour, tu le comprendras toi aussi.

Ce soir-là, j'ai saisi que j'avais atteint le point de non-retour. Je me disais alors :

— Si tu continues ainsi, c'est la mort. Tu dois maintenant choisir entre la vie ou la mort.

J'étais déjà en train de mourir à petit feu...

Ce soir-là, je décidai de laisser mourir cet homme qui sentait la merde et la pisse. Je décidai aussi de faire revivre l'enfant en moi, celui qui voulait vivre une nouvelle vie. Ce choix, cette décision, je dois le dire, ne fut pas facile à prendre. J'aimais beaucoup boire. Prendre de l'alcool était pour moi devenu une priorité. Cette consommation m'avait servi à oublier tant d'événements difficiles du temps passé dans les pensionnats. J'avais longtemps fui dans l'alcool, ayant peur d'affronter ma réalité d'enfant abusé. Ma consommation d'alcool devint vite une accoutumance dont je vins à ne plus pouvoir me passer. Je remplissais mon vide intérieur par de la boisson. De plus, je vous avouerais que j'avais également un complexe d'infériorité par rapport à ceux qui m'entouraient et le seul moyen que je connaissais pour me sentir égal ou supérieur aux autres, c'était de boire sans limites. Consommer me permettait de me sentir moins gêné, autrement dit cela me donnait un semblant de courage pour affronter ma vie empreinte de tant de cicatrices physiques, mais aussi, et surtout, de cicatrices psychologiques.

En février de la même année, je pris la décision d'aller suivre une thérapie pour ma dépendance à l'alcool. J'ai été vingt-huit jours enfermé, me demandant ce que j'allais faire, ce que je deviendrais. Au départ, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être cette thérapie ou de ce que j'allais vivre. Durant cette première période de désintoxication et de réhabilitation, je n'osais pas vraiment parler des choses que j'avais vécues du temps des pensionnats. Je faisais en quelque sorte un dépoussiérage de ce qu'avait été ma vie jusqu'à ce jour. N'étant pas prêt, je ne voulais pas aborder le sujet des abus sexuels dont j'avais été victime. L'ayant promis à certains de mes agresseurs, ces abus étaient encore pour moi des secrets que je ne pouvais et ne voulais pas encore dévoiler. Aussi incroyable que cela puisse sembler, je me sentais incapable de briser ces promesses que je leur avais faites.

— Des engagements faits à des religieux, ça ne se divulgue pas, m'avaient-ils dit.

La peur d'en parler m'a hanté longtemps, très longtemps. Souvent, je me suis demandé qui je trahirais si j'en parlais. Trahir ma parole ? J'avais encore peur de ce Dieu vengeur, de ce Dieu punisseur. J'avais encore peur de commettre un péché, peur de faire de la peine au petit Jésus. Toutes ces pensées brassaient en moi. Finalement, j'avais choisi de garder ces secrets. Je vous avoue que j'ai eu mal à vivre avec ce choix et combien ces conceptions pouvaient me troubler.

Dans mon travail en tant qu'intervenant, je me sentais tellement mal sur ma chaise, quand un patient, surtout une patiente, me parlait d'abus sexuels. C'était très difficile d'être à l'écoute. Je me suis longtemps posé la question : pourquoi ce malaise ? La réponse était pourtant simple. C'était parce que je n'avais jamais réglé cette question. Ces

abus faisaient partie de ma petite valise du pensionnat et ces souvenirs étaient les plus lourds que j'avais jamais eu à conserver ! Ce fut en milieu naturel que je réussis finalement à parler, à partager ces secrets qui me faisaient si mal, et ce, depuis tant d'années. Je dirai que l'écriture me fut également d'une grande aide pour arriver à faire ces partages.

Au début de cette deuxième thérapie, je parlais, je partageais bien timidement. Mais plus la thérapie avançait, plus elle évoluait et mieux je m'expliquais ce qui s'était passé, là-bas, mais également en dedans de moi. Il y eut des moments très difficiles, mais enfin, je comprenais pourquoi j'avais des comportements violents. Durant cette période de réflexion, j'ouvris mes yeux et mon cœur sur toutes ces années où j'avais reproché à mes parents, toutes ces années où je les avais tenus responsables de ce qui m'était arrivé. Tout cela me revenait en plein visage. Du temps où je m'identifiais à mes souffrances, je blâmais sans cesse les autres, mes parents, ma conjointe, mes amis. En fait, je ne cheminais absolument pas. Ainsi, à partir du moment où j'ai arrêté de croire que les autres étaient responsables de ce que j'avais vécu, j'ai commencé à voir que j'étais une autre personne, que j'étais quelqu'un de bien et je compris que je pouvais faire de bonnes choses.

L'image que j'avais de moi en tant que victime des pensionnats m'avait beaucoup affaibli, tant physiquement que psychologiquement. Je réalisai que je me plaignais sans cesse de tous les maux, mal de tête ou de dos, en fait, tout était prétexte pour me lamenter. J'étais devenu un être égoïste, un crétin, un rancunier. J'en voulais à tout le monde, à tous ceux qui m'entouraient pour ce qui m'était arrivé, alors que j'étais, en quelque sorte, en partie responsable de mon malheur. Je reconnaissais que j'avais fait des choix qui étaient très destructeurs pour moi. Ma

violence, mon alcoolisme, ma dépendance affective, tout cela était mes choix et ils m'avaient mené à être un homme qu'on n'aimait pas. Pourtant, je voulais être aimé, mais je ne prenais pas les bons moyens pour y arriver. J'avais tellement plongé profondément dans cette merde que maintenant, j'étouffais.

Aujourd'hui, j'ai une autre image de moi, celle de quelqu'un de bien, de bon, de beau et je veux garder cette image. Je ne veux plus jamais avoir cette haine envers ceux qui m'ont fait beaucoup de mal. Je ne veux plus avoir cette rage en moi, ne veux plus avoir cette violence contre la société dans laquelle je vis. Je ne crois pas que nous venions au monde avec des défauts. Non, au contraire, nous prenons place dans ce monde avec les trois « B » en nous, soit le Bien, le Bon et le Beau. Malheureusement, il y a des gens autour de nous qui nous corrompent de multiples façons, des gens qui ne sont pas bien, qui sont malheureux et seuls dans leur souffrance. Alors, ils nous polluent de leur merde et de leurs propres maux. Ainsi, consciemment ou inconsciemment, on en vient à faire comme eux et à transmettre à nos propres enfants cette contamination. Tout cela est dégueulasse !

Mais on dit qu'une rose pousse mieux et qu'elle devient plus belle si elle pousse dans une terre noire. C'est un peu comme un diamant bien taillé et hyper brillant. Il faut se rappeler que toute sa beauté émerge en fait d'un simple morceau de carbone qui était enfoui et oublié dans les entrailles de la Terre. Ce diamant que nous admirons tant aura pris des siècles, sinon des millénaires pour se transformer en l'un des plus beaux minéraux du monde. Pour ma part, cela fait vingt et un ans que ma vie a trouvé un autre sens, me rendant ainsi heureux. De cette vie, je suis fier. Je suis tellement heureux de simplement me lever le matin

sans cette gueule de bois. Oui, chaque matin que la vie me donne, je lui dis merci de m'accorder une autre journée d'abstinence. Depuis que j'ai fait une place à ce Dieu de pardon et sans jugement, ma vie va tellement mieux, et ce, jour après jour.

5

Depuis le 30 janvier 1993, j'ai entrepris un long et grand virage dans ma vie. Ainsi j'ai entamé un arrêt complet de toute consommation d'alcool en faisant une thérapie de 28 jours au centre de désintoxication Wapan. Trois ans après cette thérapie, j'ai commencé un travail en relation d'aide. Ces outils que je me suis donnés m'ont aidé à vivre ce long, très long cheminement qui m'a mené vers un retour à une vie plus saine et plus équilibrée. Cet interminable voyage se fit avant tout à l'intérieur de moi, à l'intérieur de l'homme que j'étais. Il fut, je l'avoue, ardu et laborieux, mais grâce à toutes ces démarches, j'ai retrouvé le chemin de ma culture et de mes sources. Alors que je croyais avoir tout perdu de mes origines au cours de mon passage dans le monde trouble de la consommation, aujourd'hui, je me sens rassuré de savoir et de comprendre que cette étape lugubre de ma vie m'aura servi à reprendre cette voie qui m'aura aidé à grandir et à découvrir le chemin menant à l'être divin qui est en moi.

Aujourd'hui, je m'abandonne à mon Créateur. J'ai appris à lâcher prise, appris qu'à tout vouloir contrôler dans ma vie, cela m'avait mené à la perte de cette même vie. Par ces changements d'attitude, un processus s'est enclenché

en moi, m'aidant ainsi à faire des transformations importantes. Je crois maintenant qu'aussi profondément j'ai été dans ma consommation et ma déchéance, aussi haut j'irai dans le relèvement de mon être. À présent, je me laisse aller dans cette voie qui était déjà toute tracée pour moi. Tous les jours, Il était là, Il m'accompagnait. Je n'ai plus peur de quoi que ce soit. Je lui ai donné « la manette de contrôle » de ma vie. Avec Lui en moi, je n'ai plus aucune inquiétude. Avant, il y avait une sorte de petit personnage qui contrôlait mon existence. Je le nommerais Égo. Maintenant, quand je m'adresse à ce moi intérieur, je lui dis de se tasser de ma vie. Aujourd'hui, je sais comment il prenait trop de place en moi et je confie le contrôle de ma vie à quelqu'un de beaucoup plus puissant. Moi, je l'appelle le Créateur, d'autres personnes l'appellent Dieu, mais en fin de compte, qu'importe, c'est le même personnage. Lui, Il connaît mes besoins fondamentaux. Mon Créateur est loin de l'image loufoque, du monsieur avec une grande barbe blanche assis sur un nuage. Non, mon Créateur à moi ne juge pas, Il est seulement l'observateur de ma vie. Il ne me dit jamais si ce que je fais est bon ou mauvais. Il est simplement justice, liberté et guérison. Maintenant, je ne m'inquiète plus de rien. Lorsqu'on s'abandonne à Lui, tout semble aller pour le mieux.

Parfois, il m'arrive encore de vouloir contrôler ma destinée. Lors de cette prise de conscience, je me dis : Redonne-lui les guides de ta vie, il va s'en occuper. Ainsi au cours des années, j'ai trouvé dans mes lectures des questionnements qui m'ont beaucoup inspiré et souvent, ils m'ont été d'un grand réconfort. Le souvenir de Dieu ne vient que lorsque l'esprit est tranquille. Il ne peut venir là où il y a conflit, car un esprit en guerre contre lui-même ne se souvient pas de l'éternelle douceur. Ce dont tu te rappelles fait partie de toi,

car tu dois être tel que Dieu t'a créé. Laisse toute cette folie en toi être défaite et tourne-toi en paix vers le souvenir de Dieu qui brille encore dans ton regard tranquille.

En relisant cela, je comprends la véritable source de mon être, d'où je viens et où je vais. Du néant je viens et vers le néant, je retournerai. Au cours de ma vie, je me suis demandé tant de fois d'où je venais. Je l'ai même demandé à ma mère et elle me répondait :

— Tu vois cette montagne, c'est de là que tu viens. Tu as sauté de sa falaise et des Kokoms (grand-mères) t'ont attrapé pour t'amener vers moi.

Cette réponse n'était pas en réalité celle que je cherchais, je voulais savoir plus. Cette même question, je l'ai posée à bien d'autres personnes au cours de ma vie, sans jamais avoir été satisfait des réponses qu'on me donnait. Et pourtant, la réponse, aujourd'hui je le sais, était si simple. Je viens de nulle part, du néant. À partir de cette constatation, j'ai arrêté de me casser la tête avec cette question. Je vis ici et maintenant. Cet ici et ce maintenant me maintiennent bien vivant dans cette vie quotidienne qui se passe entre le passé et le futur. Pour avancer, je reste dans le moment présent.

Souvent, je me demande qui sera le dernier à quitter cet enfer qu'aura été la période des pensionnats. Lorsque le dernier pensionnaire mourra, notre gouvernement pourra dire :

— Voilà, le dossier est clos !

Cette génération sera enfin oubliée, éteinte. Mais ce que nous savons tous par contre, c'est que les enfants et les petits-enfants de ces derniers oubliés auront subi les contre-coups de ce que leurs parents et grands-parents auront vécu dans ces endroits maudits. Au fond, c'est triste. Malgré tout l'argent qui aura été donné à ces enfants déracinés de leur

famille et de leur culture, rien n'aura été réglé. On n'a qu'à regarder la réalité de nos communautés : abus sexuels, d'alcool, de drogue, de violence conjugale, est-ce l'héritage que nous leur laisserons ? En tant qu'intervenant en santé mentale, c'est vraiment triste de constater tous ces dégâts sociaux qui résultent de ces pensionnats et que nous devons reconstruire un à un.

La Commission de vérité et de réconciliation a été présentée au grand public. Et maintenant, qu'allons-nous en retirer ? Qu'allons-nous pouvoir construire avec tous ces mots ? Sommes-nous tous voués, ex-pensionnaires, à nous lamenter sur les torts et les abus que nous avons vécus ? Où allons-nous en tant que peuple après toutes ces histoires si horribles qui nous ont été racontées ? Tant de questions sans réponses...

Quels que soient les montants d'argent qui nous seront octroyés, je n'entrevois guère de réconciliation avec de l'argent. Le mal ayant déjà été fait, c'est empreint d'une sorte de rage au cœur qu'aujourd'hui, je fais mes interventions auprès de mes semblables. Rien, non, rien n'a été réglé. En regardant vivre les miens, cette même communauté autochtone d'où je viens et où j'ai grandi, c'est avec une grande tristesse que je fais maintenant ce constat d'échec.

Je suis souvent témoin de conflits familiaux qui semblent sans fin, témoin de la violence conjugale présente au sein des couples et des foyers, témoin des tentatives de suicide. Tout cela m'amène à me questionner, à savoir si un jour nous nous en sortirons.

Je me demande pourquoi les revendeurs de drogues sont tolérés dans nos rues. Évidemment, ce ne sont pas eux qui ramassent les dégâts causés chez leurs victimes par la consommation de leur merde. Au contraire, ils en sont

quelque part responsables. Savent-ils qu'ils sont souvent la cause, pour certains d'entre nous, de schizophrénie, de paranoïa et de tas d'autres maladies mentales ? Quelle tristesse !

Quelle belle chanson cela pourrait être !

Dis papa, dis maman,
Nous reverrons nous un jour ?
Vous qui êtes partis, veillez-vous sur nous ?
Et quand j'irai rejoindre mes frères, ma sœur et ma
fille Jessica, seront-ils là pour m'accueillir ?
Parfois, je m'ennuie ici,
Mais je regarde mes enfants.
Six beaux enfants et ma conjointe.
Je me dis que je ne peux pas les quitter sans les
préparer.
Quand je pense aux endroits où nous avons vécu sur
notre territoire,
Il me semble vous entendre dire :
« Prends ton temps Marcel. »
J'aime mes enfants et mes petits-enfants.
Ils sont si beaux, elles sont si belles.
Dis maman, prends-moi dans tes bras,
Je veux sentir tes mains caresser mes cheveux et
pouvoir te dire :
« Aime-moi comme je suis. »

Ce fut la dernière fois que je te vis en ce matin du
13 avril 1995. Ce fut aussi les dernières paroles que tu
m'avais dites ce matin-là. AIME-MOI comme je suis,
ACCEPTE-MOI tel que je suis.

Matcaci Nikosis (au revoir, mon fils)

Et toi, papa,
J'entends tes pas dans la forêt,
Quand nous partions tendre nos pièges à castor.
J'entends tes silences qui en disaient si long.
Je vous aime tous, papa, maman,
Jean-Paul, André, Dominique, Céline, Marius,
Et toi, ma belle Jessica.
Jamais je ne t'oublierai, jamais.
Pardonne-moi si je n'ai pas été un bon papa.
Pour toi et pour tes frères et sœurs,
Je vous aime tous.
Attendez-moi.
Et toi papa tu m'avais dit :
« Ce sera le dernier voyage. Là où je vais, tu ne pourras
pas m'accompagner. Salut fils. »
Nin (moi) : Marcel

Les joies et les peines que nous avons partagées seront
un jour honorées dans l'au-delà. Quand je regarde vers le
ciel, je vois que tôt ou tard nous allons nous revoir. Et vous,
papa et maman, vous a-t-on récompensés ? Vous qui avez
tout donné pour vos enfants, même s'ils vous ont été
enlevés. Le peu de temps que nous avons partagé ensemble
aura été merveilleux. Merci !

Ce train qui vient de nulle part. Je suis un enfant dans
une gare. Lentement, un train s'arrête longeant la station
perdue. Je me sens bousculé, quelqu'un m'agrippe par le
bras et m'embarque dans le train. Papa, maman, où êtes-
vous ? Ils ne sont pas du voyage.

Tantôt, un jeune garçon qui ne sait pas où il va. Chagrin,
tristesse et larmes sont du voyage, ils sont mes compagnons.
Le train démarre. Il roule sur les rails vers je ne sais où.

Je me réveille adolescent. Où est l'enfant que j'ai été ?

D'une gare à l'autre, le train s'est arrêté, mais toujours des visages inconnus. Qui suis-je ? Où en suis-je ? Des comment et des pourquoi trottent dans ma tête. Révolte, violence, colère, alcool et drogue font maintenant partie de ma vie. La rage fait rage en moi, autant, j'éprouve le ressentiment. Je ne me reconnais plus. Parents et enfants vivent dans la peur. Ce train d'enfer roule vers le désespoir, va-t-il enfin s'arrêter ? Le train sort du tunnel de la noirceur du mal de vivre. Enfin, je revis. Au sortir du tunnel, une lumière blanche et intense m'envahit. C'est la lumière de la liberté.

Matière à réflexion

Un jour, quand j'étais enfant durant les années du pensionnat, au moment où j'écoutais un film de cow-boy, j'entendis un des personnages dire :

— Un bon Indien n'existe pas ! Le seul bon Indien est un Indien mort.

Dans un film de Richard Desjardins, un curé affirme :

— Les autochtones sont des nuisances... Quand nous jouions au cow-boy, personne ne voulait être indien. Parce que l'indien c'était toujours le perdant.

Câlin magique

Câlin magique, c'est celui d'un petit enfant pur,
Innocent et spontané.

Câlin magique, c'est le bambin qui nous prend dans
Ses petits bras pour nous dire : « Je t'aime papa, je
T'aime maman ».

Câlin magique, c'est celui de deux amoureux qui
S'aiment d'un amour inconditionnel, d'un amour libre
L'un de l'autre.

Câlin magique, c'est celui qui nous fait fondre en
Larmes en regardant une fleur qui vient d'éclore aux
Chauds rayons de soleil. Câlin magique, c'est le premier
Battement d'aile d'un papillon.
Câlin magique, c'est donner sans attendre que l'autre
Nous donne en retour.
Câlin magique, c'est le pardon qu'on accorde à ceux
Qui nous ont causé du tort.
Câlin magique, c'est se pardonner à soi-même.
Femme, j'ai voulu te posséder,
Je ne savais pas que tu étais tienne.
Femme, je me suis égaré dans cet amour conditionnel,
J'ai cru te posséder dans cet amour conditionnel.
Femme, tu es libre de moi,
J'ai enfin compris que je t'ai aimé d'un amour possessif.
Femme, tu es à toi,
J'ai compris que l'amour ne donne que de lui-même
Et ne prend que de lui-même.
Femme, tu m'as fait comprendre que l'amour ne possède
Pas et ne veut pas être possédé, car l'amour suffit à
L'amour.
Femme, tu n'es pas ma possession, tu es libre comme
Le vent qui fait virevolter les feuilles d'automne en
Tombant des arbres.
Femme, tu es belle comme une rose, car si je te prends
Brusquement, je me blesserai sur tes épines.
Femme, tu es forte, car tu portes en toi la vie.
Femme, nous fûmes créés égaux, mais l'homme en a
Pensé autrement en croyant qu'il était supérieur.

Fausse liberté

Tout frais sorti du pensionnat, je me suis senti libre.
Libre des règlements de l'école, libre d'agir comme je le

voulais. Je n'ai pas vu que je m'enchaînais à l'alcool et à la drogue. D'une bouteille à l'autre, d'un joint à l'autre, je ne me suis pas aperçu que je m'emprisonnais dans cette fausse liberté qui était en réalité un piège. Je me suis perdu dans un véritable labyrinthe pour m'en sortir. À chaque tournant, je rencontrais les mêmes problèmes. Je ne savais plus quelle sortie prendre. Cela devenait incompréhensible pour celui que j'étais.

Adolescence *fukée*

Mon adolescence n'aura pas été facile. Ce fut le début de ma consommation de drogue. Je fumais surtout du pot. Il faut dire que dans ma jeunesse, cette drogue n'était pas aussi puissante qu'aujourd'hui. La nouvelle génération de marijuana fait qu'avec une seule pof on est déjà un *high*, tandis que dans mon temps, il fallait fumer dix joints pour avoir un bon *buzz*.

Souvent, pour faire un bon *trip*, je devais faire des mélanges. Ainsi, je mêlais l'alcool et le pot. Il m'arrivait de me laisser tripoter le cul par les bootleggers pour avoir ma consommation. Je me rappelle que je me disais que mon cul ne valait pas plus cher qu'une caisse de bière ou une bouteille de vin Saint-Georges. J'étais bien loin d'avoir la moindre estime de ma personne pour faire de telles choses. À cause des abus sexuels que j'ai acceptés à maintes reprises, j'en étais venu à me dire : Tu ne vaux pas grand-chose de toute façon. Aujourd'hui, avec un recul, je constate comment j'avais une orientation sexuelle complètement *fukée* et que je ne savais plus du tout où j'en étais.

Durant cette période de ma vie, nous demeurions à Sanmaur. Nous avions alors un camp aux « trois milles ». Il devait y avoir une dizaine de familles qui habitaient là. Quand

venait le temps de faire l'épicerie, nous devions marcher trois milles à pied pour nous rendre et encore trois milles pour y revenir, car nous n'avions pas de voiture.

Nos maisons étaient construites de vieilles planches récupérées des anciens bâtiments de la compagnie Brown Corporation située à Sanmaur. Là, il y avait un local qu'on appelait la salle. C'était un lieu communautaire, où nous les ados du temps, nous nous donnions rendez-vous. À l'intérieur de cette salle, nous passions des films comme *Easy Rider*. À cette occasion, nous fumions du pot et souvent on y prenait des brosse. Il s'en est passé des choses dans cette salle-là, croyez-moi ! L'alcool et la drogue circulaient en grande quantité. C'était le seul endroit d'ailleurs où nous pouvions écouter de la musique comme celle de Jimmy Hendrix, Led Zeppelin et tant d'autres. Oui, on tripait au bout sur ces musiques psychédéliques. Souvent, on partait du « trois milles » pour venir foirer dans ce local, hiver comme été. Rien ne nous arrêta. Comme c'était bon d'avoir cette liberté, de pouvoir faire ce que nous voulions, sans foi ni loi comme on dit ! À ce moment-là, je ne voyais pas les comportements que j'avais rapportés du pensionnat, je me croyais libre ! J'ai eu une adolescence pleine de rebondissements violents, non pas avec mes amis, mais plutôt avec mes parents. Les responsables des pensionnats voulaient faire des gens civilisés avec nous. Quel échec ! En réalité, ce fut tout le contraire qui s'était passé. Un jour, j'entendis un aîné dire :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont fait avec nos enfants, ils sont devenus tellement violents ?

Ivrogne, drogué, incapable de contenir mes émotions de violence, je crois bien que je terrorisais ma famille. Et pourtant, je le répète, ne voulaient-ils pas faire de nous des hommes et des femmes civilisés ? J'étais toujours à la

recherche de mauvaises actions à faire. Je ne m'intéressais plus du tout à la chasse et à la pêche. J'y allais une fois de temps en temps et c'était tout. Je ne comprenais pas ce que je venais faire sur terre. Quel était mon rôle dans cette vie ? En fait, je n'avais plus aucun intérêt pour quoi que ce soit. Bref, je me contentais de regarder le temps passer, trouvant la vie plate et ennuyeuse. Dans ce temps-là, je voulais tout le temps boire ou me droguer. Sans ces moyens pour oublier, la vie était plate à mort. Que pouvais-je faire dans mon petit village perdu au fond des bois ? Il n'y avait pas de *job*, sinon faire des mauvais coups avec l'objectif de se désennuyer.

J'avais abandonné mes études. Pourquoi ? Pour ne rien faire. J'avais vraiment foutu mon adolescence dans une belle merde. Je transportais avec moi la honte et la culpabilité des pensionnats. Je reproduisais la violence apprise et adoptée. C'était vraiment l'enfer sur terre. J'étais incapable de nommer cette colère, cette honte, cette culpabilité et de mettre des mots sur ces émotions enfouies en moi.

Violence, toujours la violence

L'alcool et la drogue ont fait de mon adolescence une période de vie invivable et incompréhensible. Je ne voulais parler à personne de ce que je vivais, pensant que j'étais le seul à avoir vécu ces enculages. Comment pouvais-je avoir une adolescence normale après une telle histoire ? Pour moi, la société, la religion et la famille n'était que de la merde. J'étais révolté et enragé envers toutes structures sociales, ce qui faisait de moi un adolescent complètement *fucké*.

Pendant des années j'ai vécu, non, j'ai survécu dans ma communauté, essayant de traverser cette folie, cette crise

identitaire. Je n'avais plus aucun but, plus aucun repaire. Je m'arrangeais tout simplement pour survivre d'une brosse à l'autre. Ma vie s'écoulait entre Sanmaur et le pensionnat. Je ne voyais mes parents que deux mois par année et j'étais écoeuré de ce cycle où je ne reconnaissais même plus mes parents. Ils me parlaient en atikamekw et je ne comprenais plus ce qu'ils me disaient. Souvent, je demandais à mes frères :

— Qu'est-ce que le père dit en atikamekw ?

Ça me choquait vraiment que je ne puisse les comprendre. Mon identité, en tant qu'autochtone, était grandement altérée. Où était cet enfant de la forêt qui aimait et respectait les siens ? Qu'avait-on fait de lui ? Je ne voulais plus me regarder dans le miroir, sachant d'avance que j'y verrais un monstre, celui-là même qui m'habitait. Je ne voulais plus me regarder de peur d'y voir refléter les actes destructeurs que j'avais commis. Qu'est-ce qui me maintenait en vie ? Peut-être était-ce ma consommation qui me donnait un semblant de vie, vie d'amertume et de souffrance.

À l'adolescence, les déceptions amoureuses sont souvent incomprises. Les trahisons et les infidélités de certaines petites amies m'avaient déçu, si bien que j'en étais à ne plus vouloir d'amies de mon âge. À cette étape de ma vie, j'en étais à ne plus savoir ce qu'était le sens du mot aimer... Puis, le hasard aidant, j'ai rencontré une jeune fille qui n'était pas autochtone. En fait, cette différence n'eut aucun impact sur notre relation. Peu à peu, je me suis mis à l'aimer et elle se mit à m'aimer. Nous avons connu l'amour parfait, le grand amour, quoi ! Mais la puissance de ce sentiment ne put empêcher les démons des pensionnats de revenir en moi.

Je me rappelle qu'à quelques jours de Noël, tout heureuse, elle me donna un cadeau minutieusement enveloppé

avec tout son amour et sa tendresse. J'ouvris délicatement le présent. Mais l'évènement magique prit rapidement une mauvaise tournure. Ainsi, qu'elle ne fut pas sa surprise quand elle me vit jeter le cadeau au sol dans un geste violent. Complètement déconcertée, pleine d'incompréhension et, les larmes aux yeux, elle me demanda ce qui se passait, ce qui me prenait. En crise de colère, je lui répondis :

— Qui t'a raconté ce qui s'est passé ?

Embarrassée, mon amie me demanda :

— Mais qu'est-ce qui se passe, je ne comprends pas ?

La seule réponse que j'arrivais à lui donner fut de la bousculer, tant et si bien, que ce fut un autre ami qui était avec nous qui m'arrêta dans le but de me ressaisir. Mais il était trop tard, mon geste, ma colère avaient tout gâché. Aussitôt, mon amie s'enfuit et je ne la revis jamais. Le cadeau qu'elle m'avait offert était de l'*after-shave*, et cette odeur me rappela ma dernière agression sexuelle. Ainsi cet amour de jeunesse avait complètement été détruit par le souvenir d'abus sexuels.

Il se passa beaucoup de temps avant que je n'aie d'autres amies de mon âge, bien que j'eus quelques aventures, passages d'une nuit, mais toujours sans lendemain. Pendant plus de vingt ans, je n'ai pu retourner au Lac-Saint-Jean. Trop de souvenirs et trop de cauchemars me hantaient dans cette région. Pour oublier toutes ces souffrances, je fuyais avec ma bouteille et mon joint de pot qui ne faisaient, en fait, qu'accentuer mes mauvaises expériences.

Combien faut-il de larmes pour noyer un chagrin d'amour ? dit une certaine chanson.

Dans mon cas personnel, il faudrait plutôt que je dise : combien de bouteilles de bière et de joints de pot pour oublier ce chagrin d'amour ? La peur d'avoir un autre échec amoureux me hantait toujours, ce qui me rendait très

méfiant envers les filles de mon âge. Pour avoir une certaine assurance avec les femmes, ça me prenait deux ou trois bières qui n'étaient en réalité que le prélude à une consommation toujours excessive. En fait, je n'étais pas capable d'aimer, pas plus que je n'étais capable de me laisser aimer. À jeun, j'avais beaucoup de difficultés à pouvoir entrer en contact avec les filles. Mais lorsque je buvais, je me retrouvais dans mon monde bien à moi. Avec de l'alcool dans le sang, je pouvais faire et dire des choses sans aucune gêne. Puis, après une bonne brosse, le cycle infernal revenait. Je me refermais sur moi-même, refoulant toutes mes blessures au plus profond de moi. Quand tu es constamment traité de bon à rien, on finit par y croire et on descend au plus profond de son estime. Combien de fois m'a-t-on dit que je n'étais qu'un fainéant, un nonchalant ? Je n'avais jamais des mots d'encouragements, de soutien. Étant incapable de m'aimer moi-même, je ne pouvais concevoir que les gens qui m'entouraient puissent m'aimer et m'apprécier. Tant de peurs ont fait partie de ma vie, alors que mon courage, je le trouvais dans l'alcool.

Un autre aspect de moi qui avait été détruit et ravagé était ma sexualité. Cette facette de ma personnalité avait été empoisonnée et, par contre coup, contaminait celle de bien d'autres personnes. Quelle que soit ma réalité, je ne faisais que la fuir par l'absorption de l'alcool.

Mais lorsque cette dernière circulait dans mes veines, je me sentais moins figé par mes inhibitions et cela me donnait une impression de puissance et de pouvoir sur les autres. En consommant ainsi, je n'avais plus peur de rien.

Ensuite, je revenais à mon isolement, ma culpabilité, mes angoisses. Peu à peu, je m'emprisonnais lentement, mais sûrement dans ce cycle vicieux. L'alcool était devenu pour moi une véritable béquille dont je ne pouvais plus me

passer. Il était mon ami, il était mon seul support. Très vite au cours de mon adolescence, j'ai développé cette dépendance à l'alcool qui, par-dessus tout, me permettait d'oublier mes blessures. Ça aura été ça mon adolescence. Il aura été peuplé de toutes sortes de problèmes, dont l'alcool, la violence et les drogues à l'occasion. J'aurai été victime de viol et, surtout, victime de mes comportements violents. J'ai vécu dans la survivance de mes déboires pendant plus de trente ans.

C'est à l'âge de quarante et un ans que j'ai amorcé une transformation de ma vie. Ce fut à cet âge que j'ai, en quelque sorte, sorti de mon adolescence pour enfin devenir un adulte responsable, et ce mot n'aura jamais été aussi vrai.

Responsable de moi,
Responsable de mon redressement,
Responsable de me prendre en main,
Responsable de mes actes,
Responsable de mon passé d'alcoolique,
Responsable de sortir de ma victimisation,
Responsable de ma famille,
Responsable de ma communauté,
Responsable de l'avenir de mes petits-enfants,
Responsable de l'héritage que je veux laisser à mes descendants.

Et pour assumer toutes ces responsabilités, je m'en suis remis à une puissance supérieure, je m'en suis remis à mon Créateur. Bien qu'aujourd'hui je reconnaisse que j'ai fait beaucoup de chemin vers mon rétablissement, je suis conscient que le chemin vers la guérison est long et ardu.



De 1993 à aujourd'hui, lentement, mais sûrement je me suis repris en main. J'ai commencé par une thérapie au centre de désintoxication Wapan où, assis devant un foyer, j'ai brûlé une partie de ma vie en partageant des événements de mon passé. Maintenant, je peux dire que cette analyse de ma vie s'était résumée à ma période de consommation. Donc, tout ce que je partageais tournait autour de mes années de beuverie. Je n'étais pas encore capable d'aborder les années des pensionnats où j'avais subi tous ces abus sexuels. Ce n'est qu'en 2006, après les audiences sur les indemnisations, que j'ai commencé à être capable d'en parler. Lorsque j'ai été rencontré en audience, j'ai été capable de m'ouvrir et de parler avec détails de ce qui s'était vraiment passé dans ces pensionnats. Ainsi, devant mon adjudicateur, mon avocat, mon accompagnatrice, mon psychologue, un représentant du gouvernement et un avocat des congrégations religieuses, j'ai donc pu parler de mon vécu. J'avoue que de raconter mon histoire a été très difficile, stressant et même menaçant. Malgré qu'on me disait de me sentir à l'aise face à tous ces gens que je ne connaissais pas, j'ai vécu cette journée avec angoisse, me retrouvant face à une situation qui m'était totalement inconnue. On me disait que c'était ma journée ce qui ne m'empêchait toutefois pas de revivre de grandes émotions, semblables à celles vécues dans une thérapie.

Paix et liberté

Aujourd'hui, le mot paix est difficile à imaginer, à visualiser. Les nouvelles télévisées parlent souvent de terrorisme, de conflits dans le monde, d'attentats. Même

les enfants s'amuse à se faire la guerre avec leurs jouets. La violence est partout dans le monde, si bien qu'une paix viable est difficile à envisager dans un proche avenir.

La liberté est difficilement accessible dans notre monde moderne. Les gens sont emprisonnés, rivés à leur écran de télévision ou à celui de leur ordinateur. Nous sommes enchaînés par la technologie. L'homme serait-il en train de s'autodétruire ? Je me demande si les générations à venir connaîtront les mots paix et liberté qui, selon moi, sont des mots qui disparaîtront peut-être de notre langue.

3 mars 2015

Il est quinze heures. Le téléphone sonne, c'est Louisa, ma conjointe. Elle m'apprend qu'un de mes fils vient d'être arrêté par la police pour violence conjugale. L'annonce me frappe en plein visage, mon fils est le reflet de ma violence, celle que je lui ai enseignée, celle qui est en lui. Cette même violence que mon père et mon grand-père m'ont transmise. Nos enfants sont aujourd'hui les héritiers de cette violence non exprimée depuis cinq cents ans.

Aujourd'hui, ce sont nos proches descendants qui en paient le prix, parce qu'à leur tour, ils l'expriment sur leur conjointe. Je me demande aussi jusqu'où ira cette violence et que dire du gouvernement qui reste sourd et aveugle à l'aide que nous lui demandons. Je constate que lorsque cette brutalité contenue est dirigée envers les conjointes des gens violents, elle finit souvent par se retourner contre eux. Cette fureur s'exprime souvent par le geste du suicide de tant de jeunes hommes, de jeunes femmes et même d'enfants. L'emprisonnement n'aide pas les jeunes, car ils reviennent encore plus révoltés et plus violents. Étant déjà prisonniers de leur propre colère, ils l'expriment souvent

par la rage envers la société, la police, leurs parents et même leur propre communauté. Nos jeunes sont souvent porteurs de cette violence et ne voient rien de bon dans leur proche avenir. Trop souvent, ils sombrent dans la consommation de drogues et d'alcool à la recherche de paradis artificiels ou d'une sorte de bien-être qui les maintient tout juste la tête hors de l'eau. Mais il y a déjà trop de ces jeunes qui se sont noyés. Je pense qu'il faut faire quelque chose pour les aider. Trop souvent, les intervenants, dont je suis, ne peuvent que ramasser les pots cassés, incapables de faire plus. Lorsque nous demandons de l'aide auprès de nos dirigeants, la réponse est toujours la même : nous n'avons pas d'argent. Et pourtant, ils en ont de l'argent pour envoyer des soldats à la guerre, pour aller tuer et même se faire tuer. Que deviendront nos jeunes dans un proche futur ? N'oublions pas que ce phénomène se répète dans tellement de communautés. Malgré les apparences qui puissent laisser croire que nos jeunes puissent être forts, c'est tout le contraire qui se vit, croyez-moi. L'alcool et les drogues fait des ravages et il y a si peu d'aide pour les personnes en difficultés.

Mon fils est venu nous voir à la maison et nous l'avons accueilli. Nous l'avons fait dormir chez nous, lui avons donné à manger et offert notre aide. Malgré toutes nos bonnes intentions, sa réponse fut :

— C'est correct, je suis capable de m'en sortir.

Ainsi nous nous sommes inclinés. Il faut savoir qu'un père et une mère n'ont pas besoin d'être des intervenants qualifiés pour comprendre que son enfant ne va pas bien. Pour avoir déjà vécu une telle situation, j'ai retenu que nous pouvons nous sortir de ce cercle infernal de violence, et j'en suis la preuve vivante. Mais pour briser ce dernier, il faut y mettre beaucoup, beaucoup d'efforts, je peux vous l'assurer. En ce qui me concerne, ce fut un long travail et, pour tout

dire, j'ai travaillé jour après jour sur ma personne et ce fut difficile. Et là, incapable de faire quoi que ce soit, je voyais mon garçon vivre les mêmes difficultés que moi. J'étais très inquiet. J'espérais ne pas avoir à le décrocher ou à le ramasser. Son refus d'accepter de l'aide m'a fait mal et encore plus à sa mère qui l'avait eu en elle durant neuf mois, elle qui l'avait senti grandir dans son propre ventre.

Mon impuissance face à sa situation m'a fait voir que je n'avais pas été un bon père avec lui. Par un tel constat, je n'essaie pas de fuir mes responsabilités et je lui donne même raison de me laisser croire que tel était le cas. J'avais été un père absent, un père négligent, je savais tout cela. Je n'aurai jamais assez d'une vie pour payer cette dette que j'ai envers mes enfants. Par contre, je n'avais pas à payer pour ses erreurs, pas plus que ma conjointe n'avait à subir sa violence envers elle. Il faut se rappeler que, tôt ou tard, ce que nous faisons aux autres nous revient toujours. Ça, je le sais. Mais aujourd'hui en tant que père, j'ai le devoir de tout faire pour arrêter cette violence, car quelque part, j'ai une part de responsabilité. Pour ce faire, je dois commencer à régler mes propres problèmes. Moi aussi j'ai blâmé tout le monde de ce qui m'était arrivé. La violence est un comportement qui m'a été appris, un comportement que j'ai subi et, malheureusement, un comportement que j'ai reproduit avec les autres. Je devais me sortir de ma victimisation et comprendre que c'est moi et, juste moi, qui ai fait le choix de la reproduire. De faire sentir à ses proches qu'ils sont responsables de nos malheurs est une forme de violence incontestable. Aujourd'hui, je ressens l'effet boomerang de mes actes que j'ai moi-même eu envers mes parents.

6

Pensées

Parfois, je me demande si Dieu fait des visites à domicile. Si oui, ça serait bien qu'Il passe chez mon fils Pascal. J'aimerais qu'Il lui rende visite ce soir ou le plus tôt possible. Je souhaiterais qu'Il vienne me voir aussi, parce que j'ai également besoin de Lui. Ce serait bien si nous pouvions nous parler. J'aurais tant de choses à Lui demander. Mais pour l'instant, je lui dis :

— Merci pour cette belle journée. À plus tard, Dieu !

À toi qui souffres en ce moment, je te dédie cette pensée réconfortante.

Il ne faut pas lâcher. La vie est faite de haut et de bas, c'est ainsi.

Parfois, dans les hauts, nous ne sommes pas à l'abri des bourrasques du vent.

Parfois, dans les bas, nous pouvons aller chercher des forces pour mieux affronter les épreuves.

Il faut juste savoir trouver un équilibre entre les hauts et les bas.

La génération des pensionnats a été blessée très profondément. Elle l'a été si fortement que ce sont leurs enfants et leurs petits-enfants qui en portent les cicatrices. Pourrions-

nous vraiment nous réconcilier avec eux ? Il faudrait pourtant qu'on le fasse si on veut que nos descendants ne soient pas porteurs de ces blessures.

J'ai essayé d'être un blanc, parce que j'avais honte de la couleur de ma peau.

J'ai essayé d'être un blanc, parce qu'on me disait que ma langue était sale et que toi, tu ne la comprenais pas.

J'ai essayé d'être un blanc, parce qu'on prétendait que ma culture était païenne.

J'ai essayé d'être un blanc, parce qu'on me disait que je n'étais pas civilisé.

Je suis redevenu Indien et je suis redevenu humain.

Ce grand lac

Ce grand lac, je le détestais quand j'arrivais au pensionnat. Cette grande nappe d'eau était un immense trou noir et j'en avais peur. Parfois, je regardais ses vagues qui venaient se fracasser sur la rive en ayant la hantise qu'elles m'entraînent au large et m'engloutissent dans les profondeurs de ses entrailles. Il fut un temps où je ne voulais plus le voir, pensant dans ma petite tête d'enfant qu'il y avait des monstres dedans. À l'adolescence, je m'étais promis de ne plus jamais y remettre les pieds. En juin 1993, j'ai eu hâte de le revoir ce beau lac. C'est ce matin du 2 juin 1993 que je revis, pour la première fois, la beauté de ce grand lac bleu.

Pardon

À peine vient-elle de naître, que la nouvelle génération est déjà écœurée de la vie. Que se passe-t-il avec nos jeunes ? J'ai beaucoup de questions et peu de réponses. Que pouvons-nous faire, nous, la génération des pensionnats ? Le blâme, la honte et la culpabilité sont les cancers de l'âme.

Où trouverons-nous les solutions ? Que puis-je faire, moi, pour cette génération ? Suis-je coupable ou responsable de ce qui leur arrive ? J'ai moi-même fui dans la drogue et l'alcool. Communication, responsabilisation ! Mais quand, avant d'en ramasser un autre, puis un autre, puis un autre ?

Enfant

Selon un poète, l'enfant représente en général la plénitude qui se manifeste dans sa capacité à vivre en paix, à aimer, à ne pas juger. Sa spontanéité n'est pas un jugement. Pour l'adulte, c'est souvent l'inverse. L'anxiété, l'agressivité et les préjugés témoignent du vide de l'adulte. Comme le petit bonhomme, il faut être capable d'acceptation et d'amour divin. L'adulte corrompt l'enfant par ses préjugés. L'adulte serait plus vrai s'il retrouvait son âme de tout petit. Ainsi pourrait-il accéder à ce que certains appellent le royaume des cieux. Mais justement, où est-il ce fameux royaume ? En réalité, il est en chacun de nous. La preuve se trouve dans le regard que vous prenez à observer les tout-petits.

Louisa

Lien d'amitié que j'ai pour toi, la mère de mes beaux enfants.
Où que tu sois, tu es dans mes pensées et dans ma vie.
Unique tu es, tu es ma meilleure amie, tu es ma confidente.
Intense, est ce que je ressens pour toi.
Sois toujours toi-même, sensuelle et sympathique,
Amoureuse, aimante pour tes enfants et ton amant.
Voilà Louisa !

Nomades

Nos ancêtres atikamekw étaient des nomades. Ils suivaient les saisons et les animaux. Ils erraient ici et là en suivant tout simplement le courant des rivières. Ils n'étaient pas matérialistes et pouvaient quitter un Mitakan pour un autre. Oui, nomades ils étaient ! Oui, heureux ils étaient sur leur territoire, leur Mère Terre ! Rien ne les inquiétait. Nomades, ils étaient heureux. Aujourd'hui, les descendants de ces mêmes nomades sont dépendants de la télévision, des ordinateurs, des iPod et des MP3. Les Atikamekw d'aujourd'hui sont devenus sédentaires, vivant dans leur salon et dans leur bureau. Ainsi ils sont malheureux. Que vont devenir ceux qui sont accros à la technologie, tout comme ils sont dépendants de tant d'autres choses : l'alcool, la drogue et le sexe. Comment vont-ils s'en sortir ? Là est la question. Vont-ils enfin voir ce que leurs ancêtres et leur Mère Terre leur ont laissé ? Vont-ils sortir de leur victimisation ? Verront-ils encore une fleur éclore, une fine rosée tombée sur le sol et dans le ruisseau ? Sauront-ils encore entendre un enfant s'amuser de bon cœur ? Finiront-ils par se réveiller de leur trop long sommeil hypnotique ? C'est ça, on leur a jeté un sort avec toutes ces dépendances... Pourtant, la médecine est dans la forêt. Leurs grand-père et grand-mère leur ont laissé cette grande médecine qu'est la vie. Nomades, nous devrions l'être encore aujourd'hui. Nomades, nous guérissions nos blessures. Nomades, la forêt nous donnait tout. Notre médecine Notcimik, elle est là. Sortons de cette prison qu'est la réserve où nous résidons. Nous ne sommes pas destinés à y mourir. Nomades, nous étions, et nomades, nous pouvons toujours le rester, nous, Atikamekw, enfants et petits-enfants.

Nimocom Soleil

Merci Nimocom de me donner la lumière qui éclaire
Ma journée.
Merci Nimocom de faire briller la neige comme des
Millions de diamants.
Merci Nimocom de me réchauffer.
Merci Nimocom de venir renforcer ma lumière intérieure.
Croire vient de l'extérieur,
Savoir vient de l'intérieur.
Vivre sans jugements, sans préjugés.

Changer de regard face aux personnes que je croise.
Honorer ces gens qui croisent mon regard. Laisser tomber
ces armes très destructrices que sont les jugements et les
préjugés. Vivre en harmonie avec ceux que je rencontre,
voilà mon souhait le plus sincère. L'acceptation d'une
personne, d'un être humain, peu importe ce qu'il fait, est
ce qu'on appelle l'amour inconditionnel. Je ne veux pas
porter ces armes que sont la haine et la vengeance. Être
l'instrument de paix du Créateur, voilà ce que je veux.

Femme

Femme, je m'excuse d'avoir brisé la tendresse, je m'ex-
cuse d'avoir pris tes caresses pour une invitation au lit.
Femme, excuse-moi de t'avoir prise de force, d'avoir
Pris ton non pour un oui.
Femme, excuse-moi si je me suis senti plus fort et plus
Haut que toi alors que nous avons été créés égaux.
Femme, excuse-moi pour mes maladresses
sentimentales.
Femme, excuse-moi d'être un homme maladroit.

Pleurs et regrets ne pourront rien changer.
Femme, je t'aime.
Matin de tendresse.
Le soleil se pointe derrière la montagne et je pense à
Toi, femme.
Femme que j'aime, toi, si belle que je ne cesserai d'aimer.
Femme, toi qui m'honores de ta présence dans mes
Rêves.
Femme, je te veux comme amie.
Femme, tu fus ma mère un jour, puis ma maîtresse,
Puis ma confidente et enfin mon amie.
Femme, tu es sans cesse dans mes pensées.
Femme, tu es libre de moi.
Femme, je pense à toi et je t'aime.
Femme, tu es don de vie.
Femme, femme, femme.
Tu es une bénédiction de Dieu.
Merci femme.

11 Juin 2012

Combien de matins comme celui-ci ai-je manqués ? À mon avis aucun, parce qu'en réalité chaque matin est différent. La véritable question est, combien de matins me reste-t-il à regarder ? Mais cela importe peu et la réponse est sans importance. Ce qui compte, c'est ce matin, aujourd'hui. J'écoute les oiseaux chanter. Ils glorifient leur Créateur, ils le remercient pour cette belle journée. Merci de m'accorder à moi aussi cette nouvelle journée. C'est beau d'être l'observateur de cette matinée. Lentement, le soleil se lève et nous éclaire. Il prend son temps. Il est en accord avec la nature. Si on faisait la même chose, tout irait pour le mieux.

13 Juillet 2012

Créateur, que deviendrait la terre s'il n'y avait pas d'arbres ? Les oiseaux n'auraient plus de branches pour y faire leurs nids. Ils ne pourraient également plus se percher sur la cime des arbres pour nous prédire le temps à venir, comme la pluie ou le soleil du lendemain.

Créateur, que deviendrait la terre s'il n'y avait pas d'arbres ? Il n'y aurait plus d'abris pour les hommes, plus de papier pour écrire et même plus de papier de toilette ?

Créateur, que deviendrait la terre s'il n'y avait pas d'arbres ? Pauvres hommes que nous sommes, notre dépendance à tes créations est si grande. Et qu'arriverait-il si nous continuions à abuser de ce que tu nous as prêté, oui, je dis bien prêté ?

La septième génération n'aura plus rien si nous, les hommes, poursuivons de la sorte, parce que nous aurons détruit ce qui nous aura été accordé par le Créateur.

Conversation avec le Créateur

Créateur :

— Dis-moi, que ferais-tu si je t'enlevais les oiseaux que tu aimes tant écouter aux matins naissants ?

Moi :

— J'écouterais le silence. C'est ce qui resterait.

Créateur :

— Et dis-moi, que ferais-tu si je t'enlevais le silence ?

Moi :

— Alors je n'aurais plus rien à écouter, car ce serait un profond vide auditif. Sans oiseaux et sans silence, je m'ennuierais à mourir, je perdais un de mes sens, l'ouïe.

Créateur :

— Ainsi, écoute bien ce que je te donne, parce que

c'est un cadeau que je te fais. Écoute la vie, ce qui t'entoure. Si je t'ai fait ce don de l'écoute, c'est pour que tu puisses grandir avec ma création. Écoute bien les messages que je t'envoie pour t'aider à devenir l'homme que tu dois être, pour devenir un humain. Et dis-moi, la vue, que penses-tu de la vue ?

Moi :

— La vue est pour moi un sens qui est tout aussi important que l'ouïe. Je suis si heureux de ne pas être aveugle. Par la vue, je peux apprécier ce que je vois, comme le sourire d'un petit enfant. Je découvre tellement de belles choses avec mes yeux. Sans la vue, je serais dépendant, je ne pourrais pas voir ce que tu m'offres, tout ce que tu as créé pour moi.

Créateur :

— Bien. Et dis-moi, que penses-tu du toucher ?

Moi :

— Ce sens est essentiel pour moi. Sans ce dernier, je ne pourrais parfaire mon développement, je ne connaîtrais pas la douceur de la peau de la femme. Sans le toucher, j'ignorerais la sensation de pouvoir caresser la main de celle que j'aime, ressentir l'émotion de la fleur que j'ai cueillie. C'est si merveilleux le sens du toucher ! Par lui, je peux ressentir dans mon être les mots, je t'aime.

Créateur :

— Bien. Et maintenant, dis-moi, que penses-tu du sens de l'odorat ?

Moi :

— Sentir, quel sens divin ! Sentir l'odeur d'une rose, l'odeur de la forêt, tous ces parfums qui donnent des couleurs, qui rendent belle et bonne la vie. L'odorat me permet de sentir la vie !

Créateur :

— Bien. Et enfin, dis-moi ce que tu penses du sens du goût ?

Moi :

— Sans le goûter, je ne pourrais pas apprécier toutes ces bonnes choses que tu mets sur ma table. Le goût est important. Non seulement donne-t-il un sens à ce que nous consommons, mais nous permet-il également de goûter le baiser de celle qu'on aime ? Le goût sélectionne ce qui me maintient en vie. Le goût me fait apprécier ce que j'ingère, ce qui est bon pour ma santé. Il y a aussi goûter à la vie, goûter à l'amour de l'être aimé. N'est-ce pas cela la vie ?

Créateur :

— Bien. Maintenant, dis-moi, ne t'ai-je pas comblé en faisant de toi un être possédant ces cinq sens ?

Moi :

Je te remercie, Créateur, de ces dons qui me font réaliser que je suis vivant, que je suis un être humain comblé dans tous ces besoins. Oui, merci Créateur.

Musique

Musique, tu viens attendrir mes pensées à celles pour
Qui je pleure.

Musique, tu es si douce, semblable aux mains de celle
Que j'aime.

Musique, tu me fais vivre des moments de tendresse en
Pensant à celle que j'aime.

Musique, tu formes les notes qui égayent mes pensées
Pour celle que j'aime.

Musique, tu es la vie qui m'unit à celle que j'aime.

Musique, tu es belle comme celle que j'aime.

Je t'aime Louisa.

Devenir comme des petits enfants

Le petit enfant est un grand maître de la sagesse. Simple et innocent, sans préjugés ni jugements, il est l'amour inconditionnel. L'enfant aime tout simplement. Ce dernier est le symbole de la perfection. Si nous pouvions être comme lui, nous entrerions sûrement au paradis. Il n'y a rien à juger, rien à haïr. Personne ne doit être jugé ou haï. En réalité, un petit bonhomme vit au dedans de chacun de nous. Cet enfant intérieur vit en paix avec chacun des autres, ceux-là mêmes qui nous entourent. C'est lui qui nous permet d'être. Il est insensible à l'étiquette ou la compartimentation. Il est lui et les autres sont entiers. Si nous pouvions faire ressortir l'enfant en nous, si nous pouvions être comme lui, le monde s'en porterait tellement mieux.

Que veut dire vivre à deux

Vivre à deux, c'est ne faire qu'un avec l'autre, sans pour autant lui enlever sa liberté, ce qui fait d'elle ou de lui l'être unique que nous aimons.

Vivre à deux, c'est de ne pas s'approprier l'autre.

Vivre à deux, c'est nous permettre mutuellement de vivre chacun ses besoins, sans que l'autre soit conditionnellement avec soi.

Vivre à deux, c'est de vivre dans un amour suiveur, dans un amour absolu.

Vivre à deux, c'est être entièrement soi, alors que l'autre est entièrement lui.

Vivre à deux, c'est ne faire qu'un sans s'étouffer mutuellement.

Vivre à deux, c'est vivre heureux dans un seul bonheur.

Sur les traces de nos ancêtres

Enfant, j'ai marché dans leurs traces, accompagnant mon père et ma mère quand ils partaient pour la chasse ou la trappe. Puis un jour, je suis parti pour apprendre à lire, à écrire et à parler une autre langue. De retour auprès des miens, j'ai emprunté un chemin très tortueux, passant à travers de nombreuses souffrances et violences. Puis enfin, j'ai retrouvé et repris la voie tracée par mes ancêtres. Sur cette dernière, j'ai trouvé tout ce dont j'avais besoin pour évoluer dans la vie.

Si j'avais pu

Si j'avais pu, j'aurais hurlé la souffrance que l'alcool m'empêchait d'exprimer.

Si j'avais pu, j'aurais écrit mes douleurs et mes malaises que l'alcool m'empêchait d'écrire.

Si j'avais pu, j'aurais aimé les miens que l'alcool m'empêchait d'aimer parce qu'il voulait que je l'aime plus qu'eux.

Si j'avais pu, j'aurais su, mais j'ai bu.

Tant de si qui ne m'ont rien donné.

Où est ce temps où l'Indien vivait en harmonie avec son environnement ? Quand reviendra ce temps de partage qui était une valeur importante et primordiale ? Les enseignements de nos grands-pères et de nos grands-mères ont fui entre nos doigts comme du sable sec. Aujourd'hui, il en reste si peu de choses. Quand reviendront ces grandes valeurs d'humilité, de compassion, de partage et tant d'autres ? Nous ne réalisons pas que nous sommes en guerre contre nous-mêmes. Qui est le plus fort ou le plus riche ? Qui finira par écraser l'autre sera gagnant ou perdant ? Tous, autant que nous soyons, nous sommes perdants avec ces comportements.

Être ce qu'on n'est pas.
Nous arrivons tous dans ce monde avec trois B,
Beau, bien et bon.
Nous arrivons tous dans ce monde avec deux P,
Pure et parfait.
Avec le temps, nous devenons ce que nous ne sommes pas,
Trois M viennent nous hanter,
Malade, méchant et manipulateur.
Pour redevenir à ce que nous étions à notre arrivé dans
Ce monde, soyons des enfants, purs, parfaits, beaux,
Bien et bons.

Être deux

Je crois qu'on ne sait plus ce que c'est qu'être deux.
Être deux, pour moi, c'est marcher l'un à côté de l'autre
Et non de marcher un devant l'autre, pas plus que de
Marcher sur l'autre ou de se laisser porter par l'autre.
Être deux, c'est être égal avec l'autre, être l'égal de l'autre.
Être deux, c'est aimer l'autre sans l'envahir pour autant.
Être deux, c'est vivre et laisser vivre.
Être deux, c'est donner à l'autre sa propre liberté.
Être deux, c'est de s'aimer d'un amour inconditionnel.
Être deux, c'est de vivre une union commune.

Imagine

J'aime particulièrement cette chanson : *Imagine*.
J' imagine un monde sans guerre, un monde où les
hommes se dépossèderaient de leurs armes. Je me questionne
souvent à savoir si un jour nous aurons un monde sans
guerre et sans violence. Pouvons-nous seulement espérer
un tel monde ? Comme ce serait beau ! J'essaie d'imaginer

ce monde, ce monde qui commencerait par moi-même, ma famille, ma communauté, les villes et tous les pays du monde. J'aimerais tant vivre dans un monde sans violence. Ce serait merveilleux, mais au fond de moi, je sais que cela ne peut être qu'un rêve.

Mais j'aime croire en mon rêve et pourquoi ne pourrait-il pas se réaliser en commençant justement par moi, ma famille et ma propre communauté ? C'est permis de rêver pour les prochaines générations. Alors, réalisons-le pour qu'eux le vivent dans leur réalité.

D'où je viens ?

Où étais-je avant même ma conception ? À cette question, j'ai imaginé une réponse. Je devais être une énergie invisible. Cette force a dû se mettre à circuler, me permettant ainsi de développer la capacité de bouger et de penser. J'aurais donc été, selon moi, une sorte d'énergie divine. Je crois ainsi que j'ai été cet état et qu'un jour, je retournerai à cette condition, là d'où je viens.

J'ai parlé au Créateur

J'ai parlé au Créateur et je lui ai exprimé mon désarroi face à ma manière de vivre. Je lui ai dit que survivre d'une beuverie à l'autre n'était pas une manière de vivre. Je me suis donc interrogé sur la place qu'Il devait occuper aujourd'hui, considérant que je L'avais déjà mis hors de ma vie, conséquence des choix malsains que j'avais faits. Mais la souffrance faisant, je L'ai invité à nouveau à venir m'habiter. Par cette invitation, Il a repris sa place. Lentement, Il m'a guidé dans ma nouvelle vie. Il a mis sur ma route des gens qui m'ont aidé à cheminer sur ce nouveau sentier que je

venais de choisir. Depuis, Il ne m'a jamais quitté, faisant de moi un homme heureux. Merci à la vie, merci à cette force divine.

La plupart de mes souffrances je me les suis imposées moi-même. J'ai été responsable de mes souffrances, qui, peu à peu, devenaient un médicament amer que j'avalais pour apaiser mes douleurs et mon égo blessé. Aujourd'hui, je reconnais les aspects édifiants et éducatifs de telles épreuves. L'action élimine l'apitoiement sur moi-même. Je veux être l'artisan de ma propre paix intérieure.

Rencontre avec le silence

Faire taire le verbiage incessant de son égo,
Faire taire tous ses jugements et préjugés, c'est aussi
Faire la paix avec soi et les autres.
Cesser de blâmer les autres pour ce qui nous arrive,
Prendre conscience de notre divinité,
C'est dans le silence que je le fais.

À tous ceux (ex-pensionnaires) qui n'ont pas eu la chance que j'ai eue de faire la paix avec les pensionnats, toutes mes pensées vont vers vous. Quelque part en ces lieux, nos chemins se sont croisés. Je partage des souvenirs parfois douloureux ou joyeux. C'est vers vous que vont mes prières. Trop nombreuses sont les personnes qui n'ont pas réussi à partager leur histoire. À mes frères, André, Domini-que et Marius, mais aussi à mes parents qui eux aussi ont souffert de ces enlèvements, à ceux qui ont survécu, remercions le Créateur pour la force de notre résilience, car c'est dans l'unicité que nous deviendrons forts.

Détachement

Apprendre à se détacher de son passé, peu importe ce qui est arrivé. Se détacher de ses souffrances, se détacher de ses secrets trop lourds, trop douloureux.

Le détachement est une libération de la victimisation.

Le détachement c'est se libérer des ressentiments que l'on a envers nos agresseurs et envers ceux qui nous ont trahis. Cette haine et cette rancune qui nous empêchent d'avoir une meilleure vie et qui nous empoisonnent l'âme.

Par le détachement à mon passé, je réapprends à vivre et à aimer l'être divin que je suis.

J'apprends ainsi à aimer mon prochain, peu importe qui il est ou d'où il vient.

Par le détachement, j'ai aussi appris à libérer l'être aimé, à couper le cordon de l'amour conditionnel qui me relie à cette personne merveilleuse qu'est ma conjointe Louisa.

Vivre et laisser vivre ! J'aime cette phrase, cette philosophie.

Mon détachement, je le vis une journée à la fois. Depuis le 30 janvier 1993, je vis cet abandon, ce renoncement et c'est bien ainsi.

Le détachement m'a appris à pardonner à mon passé si lourd de conséquences.

Le détachement, c'est déraciner toutes les mauvaises expériences.

Le détachement, c'est s'affranchir de l'esclavage de notre passé. J'ai été un esclave de mon passé de pensionnaire, je le sais. Cet attachement à ma victimisation m'empêchait d'avancer vers mon mieux-être. En me libérant de ces chaînes, qui me maintenaient prisonnier de mes souffrances, j'ai découvert une vie merveilleuse.

Vivre le pardon de son passé, c'est remettre sa vie entre les mains de son Créateur ou de son Dieu.

La culpabilité

La culpabilité est une perte d'énergie mentale. Il fut un temps de ma vie où j'avais besoin de cette culpabilité. Dans ma victimisation, j'ai eu à me culpabiliser pour pouvoir évoluer dans mon redressement, ma reconstruction. Aujourd'hui, je n'ai plus besoin de cette béquille puisque je sais que je suis responsable de ma transformation personnelle. Maintenant, je veux être en paix avec les autres, je veux devenir ce que je pense être, ce que je veux être, quelqu'un d'authentique, de bon et bien dans sa peau, tout comme l'est un petit enfant. Je veux être au-delà de la forme et de l'apparence. Effacer le passé est une chose impossible. J'imagine aussi que je devais vivre ce que j'ai vécu pour en venir à découvrir qui je suis vraiment. Je crois en moi, je crois être une personne qui peut se transformer en quelqu'un de bien. Je crois en ma capacité de trouver ma liberté à l'égard de mon passé, ma liberté sur mon alcoolisme, ma liberté sur mes dépendances et surtout, surtout... la liberté de mon moi.

Je me suis empêché de vivre ma vie telle qu'elle devait être. En fait, tout ce qui arrive est bon et parfait. J'ai tous les outils pour m'en sortir. Tout est dans l'ordre divin. Vivre le moment présent, son moment présent. Il n'y a plus de passé, mais seulement un présent où on prend conscience de qui on est. Je ne crois pas en la supériorité de personne autour de moi. Nous sommes tous des êtres égaux.

L'homme a été créé pour les joies et les malheurs et lorsque ceci aura été compris, nous irons de par le monde sans peur.

William Blake

La liberté ce n'est pas faire ce que l'on veut, mais de faire ce que nous pouvons avec ce que nous avons. Je me

suis cru libre en faisant ce que je voulais, mais avec un recul, je me suis aperçu que je m'emprisonnais toujours plus. C'est ce que j'appellerais forcer la liberté. Ainsi, à vouloir être autonome, nous nous emprisonnons dans nos dépendances. Le geôlier des chaînes de mes dépendances me retenait dans cette prison. Je ne pouvais pas m'affranchir puisque je ne savais pas le nom de ce dernier et que c'était lui qui détenait les clés de ma cellule. Comme je voulais à tout prix m'en sortir, je devais nécessairement en venir à savoir son nom. Je finis par le connaître et s'en suivit ma libération. Une fois délivré, j'ai peu à peu pris connaissance du mal que j'avais fait autour de moi, tout en prenant conscience du mal que je m'étais fait à moi-même. Vous savez quel était le nom de mon geôlier ? Simple ! Son nom était Ignorance. Après l'avoir connu, j'ai mis fin à mes souffrances.

À mon père

Dis-moi, papa, quand te reverrais-je ? Dis-moi, papa, comment c'est là haut ? Dis-moi aussi combien de temps il me reste ? Je m'ennuie de toi, tu sais. Est-ce que les forêts sont plus belles, y a-t-il beaucoup de gibier ?

Dis-moi, papa, comment c'était autrefois dans notre territoire ? Dis-moi si mon frère et ma sœur sont avec toi ? Aujourd'hui, je te fais mes excuses pour n'avoir pas toujours été correct avec toi. Ces absences et cette séparation imposée m'ont fait beaucoup de tort, tu le sais. Oh, je suis au courant que pour toi aussi ce ne fut pas facile.

Dis, papa, finalement, je sais quand on se reverra pour marcher ensemble sur nos sentiers de trappe.

Ton fils

À ma mère

À toi qui es partie avant lui, dis-moi s'il te manque cet homme que tu as tant aimé. Dis-moi, maman, est-ce que tu m'attendras jusqu'à ce que j'aie te rejoindre ? Me tendras-tu la main ?

Je sais, je n'ai pas toujours été facile pour toi avec toutes ces gaffes, ces erreurs qui m'ont finalement rendu plus fort.

Dis-moi, maman, veilles-tu autant sur nous qui sommes restés sur la Mère Terre ? À l'occasion, je me demande qui tu viendras chercher le premier pour te rejoindre, la vie ici est souvent si difficile. Je m'ennuie tant de vous tous.

Dis-moi, maman, est-ce que ma fille Jessica est avec toi et, si tel était le cas, voudrais-tu lui dire comment je l'aime et que je ne l'ai jamais oublié. Je t'aime maman.

Ton fils

7

Retour aux sources

D'aussi loin que je me rappelle, mon père me disait souvent, surtout quand je buvais : Waskamaticiaci, ce qu'il voulait dire : revenir dans le cercle familial.

En fait, quand je partais sur la brosse, cela pouvait durer des jours, des semaines et parfois même des mois. Je ne comprenais pas ce que me disait mon père ou plutôt, je saisisais mal ce qu'il voulait me dire. J'interprétais qu'il me traitait de fou, de capoté. En réalité, il avait en quelque sorte raison. Oui, je devais sûrement être dérangé pour prendre un verre de la sorte. Cela faisait plus de dix ans que j'essayais de stopper ma consommation et l'échec était toujours au rendez-vous. Oh, j'arrêtais bien cinq ou six mois, mais finalement, je rechutais et replongeais dans mon ivrognerie après si peu de temps. Je n'en savais pas le pourquoi, pourtant je croyais être sincère lorsque je disais à ma conjointe et à mes enfants que j'étais pour arrêter, que cette fois serait la bonne, mais rien n'y faisait. Je continuais toujours à ne pas comprendre la raison qui me poussait à boire.

Ce ne fut qu'après ma première thérapie que j'ai commencé à saisir ce qui n'allait pas avec moi. Premièrement, élément fondamental, je devais arrêter pour moi avant tout.

Deuxièmement, je devais voir mon futur qu'un jour à la fois. Troisièmement, je devais croire, mettre quelqu'un de plus fort que moi dans ma vie et cette vision n'était pas du tout, mais pas du tout en moi.

Cette personne plus forte que moi, je l'avais justement mis à la porte de ma vie lorsque j'étais au pensionnat. Je me rappelle de lui avoir déjà dit quelque chose comme ça.

— Toi, tu prends la porte, je n'ai plus besoin de toi pis de ta gang de malades : prêtres, frères, sœurs. Je ne veux plus jamais te voir dans ma vie.

Je ne voulais plus rien savoir de l'Église catholique. Pour moi, je retirais cette référence de mes valeurs. En fait, c'est que j'en voulais beaucoup à cette gang-là. À cette époque, je me disais :

— Ma vie, je vais la contrôler comme je veux, à ma façon. Ils ne viendront plus me tripoter cette maudite gang de malades là.

Mais en sortant des pensionnats, à partir du moment où je croyais prendre le contrôle de ma vie, c'était tout le contraire que je vivais. Subtilement, c'est la consommation d'alcool et de drogue qui prit la maîtrise de ma vie. Cette fausse évasion, cette perte de contrôle de mon être durèrent une trentaine d'années. J'étais comme dans le conte du Petit Prince, le buveur qui boit pour oublier. Mais au fait, qu'est-ce que je voulais oublier ? À cette époque, je ne savais même pas quoi répondre à cette question. Je buvais pour ne pas me souvenir... pour soudainement m'apercevoir que je n'oublierais jamais qui m'avait fait mal.

Oui, par l'entremise de l'alcool, j'essayais d'oublier les abus que j'avais vécus. Mais ces derniers revenaient et revenaient encore plus forts, me faisant encore plus mal. L'alcool était pour moi environ quinze pour cent de mes problèmes, alors que mes comportements eux occupaient quatre-vingt-cinq pour cent de tous mes soucis. Les

événements tragiques que nous avons pu vivre dans nos vies passées, ceux qui nous ont marqués profondément, font de nous ce que nous sommes aujourd'hui et, dans mon cas personnel, cela faisait de moi un alcoolique, un toxicomane et un homme violent.

Maintenant, à ce jour, je vis avec le pardon que j'accorde à ceux qui m'ont abusé, mais surtout avec l'absolution que je m'accorde, alors que j'ai tant cru que j'étais un nonchalant, un bon à rien, un homme violent. Aujourd'hui, je sais que je suis tout à fait le contraire de cet homme. La vengeance serait pour moi une perte de temps. J'aurais également pu poursuivre ces gens en justice, ce qui m'aurait permis de croire qu'ils auraient payé pour ce qu'ils m'avaient fait endurer et m'avaient fait vivre. Mais après réflexion, je crois que je me serais fait encore plus de mal. Par ces actions, je serais resté dans ma petite bulle de victime et je n'aurais pas connu la réhabilitation, créant ainsi une sorte de prison dans laquelle j'aurais été condamné à ne jamais me pardonner. Cela aurait fait de ma vie un véritable enfer.

Les événements que j'ai vécus dans les pensionnats font maintenant partie de mon passé, de ma vie antérieure. J'ai ainsi appris à découvrir ce qu'il y avait de positif dans mon histoire, laissant le négatif à quelqu'un de beaucoup plus fort que moi. J'ai également retenu que mon passé est riche d'expériences positives. Il serait donc dommage d'alourdir ma vie présente d'un fardeau négatif qu'aujourd'hui, je n'ai plus à porter.

Maintenant, je suis ouvert à partager ce qui s'est passé dans ces endroits que l'on appelle les pensionnats afin que mes petits-enfants ne vivent jamais ce que j'ai vécu. Plusieurs critiquent et portent des jugements lorsque des gens comme moi racontent leur vécu par rapport à ces institutions, sans

compter que certains de ces agresseurs nient littéralement leurs actes et gestes alors que d'autres vont se contenter de les minimiser. Pour plusieurs d'entre eux, la vérité leur fait peur, alors que pour moi, elle est au contraire guérisseuse. Il faut que la population sache que nos droits, en tant qu'autochtones et enfants, ont été bafoués.

Aujourd'hui, je comprends que mon passé m'inspire dans mon cheminement de chaque jour. Je suis issu d'une époque où les enfants ont été déracinés de leurs foyers, de leur culture et également de leurs traditions. On ne peut nier le passé de ces enfants enlevés, soumis à des abus sexuels et confrontés à tant d'injustice. Ces jeunes autochtones ont apporté, avec eux et dans leurs communautés respectives, la violence et les abus sexuels qu'ils ont vécus.

Cependant, il faut éviter de rester négatif face à ce passé. Personnellement, j'ai parcouru un long chemin afin de me libérer des abus sexuels. Aujourd'hui, la vérité commence à sortir et c'est elle qui va me guérir.

En ce qui concerne les parents de ces enfants des pensionnats, il faut savoir qu'eux aussi ont été brisés et déchirés par cette séparation obligatoire. Les parents ont été manipulés et trahis par les gouvernements, autant que par les institutions et les congrégations religieuses.

Je me souviens que lorsqu'on arrivait à Sanmaur en autobus, nous étions tellement louangés par ceux qui nous accompagnaient.

— Ah, votre enfant a tellement été gentil ! Votre enfant est tellement intelligent !

Et quoi encore ! De ces louanges nous en étions gênés, choqués et même révoltés. Oui, nous étions les enfants les plus gentils et les plus fins, alors qu'au pensionnat, c'était tout le contraire de ce qu'ils disaient à nos parents ! Avec une subtile hypocrisie, ils portaient devant eux un masque

qui leur allait à merveille. Devant nos parents, ils laissaient croire qu'ils étaient les meilleurs surveillants, alors qu'au pensionnat, ils étaient des personnes vraiment dures envers les résidents. Je ne dis pas cela aujourd'hui pour les dénigrer, mais je déformerais la vérité en passant ces faits sous silence.

Nos parents aimaient leurs enfants qui, à leur tour, étaient choyés par chaque famille atikamekw. Rappelons-nous que nous avons été élevés dans ces pensionnats et que nous avons souffert de grandes carences affectives. C'est sûrement pour cette raison que je n'ai pas été capable de prendre mes enfants dans mes bras.

Quand nous croisons le chemin de la liberté, il faut s'attendre à rencontrer des obstacles sur cette route. Mais quand nous sommes déterminés à nous relever et à nous reprendre en main, rien ne peut nous arrêter, tout comme la fleur arrivée à maturité. Il faut avoir beaucoup de courage pour se sortir de la victimisation. Dans ce parcours, toutes sortes d'embûches peuvent se présenter. Ces dernières nous laissent croire que nous ne réussirons jamais et pourtant, malgré les défaites, les peurs et souvent le peu d'estime de soi-même, rien ne peut nous arrêter si nous sommes vraiment déterminés.

En janvier 1993, complètement écœuré du style de vie que je menais, j'ai fait le point et j'ai pris la décision ultime de m'en sortir. Sur le bord du précipice de mes choix, j'avais le vertige de la chute libre, la crainte de tomber dans un vide dont je ne voyais pas le fond. Oui, aujourd'hui je l'avoue, j'ai vécu une grande frayeur. J'avais une peur viscérale de descendre aux enfers, car je savais que c'est par là que je devais passer. Mais je savais aussi que je n'étais pas seul, que des gens autour de moi me soutiendraient, m'aideraient. Dans les premiers temps de mon relèvement, une femme m'a accueilli en disant :

— Ça fait longtemps que je t’attendais.

Cette phrase, ce partage furent pour moi comme un choc. Après qu’elle m’eut accueilli, je me suis mis à pleurer, laissant sortir le trop-plein en moi. De toute ma vie, je n’ai jamais pleuré autant que ce matin-là. Après l’entretien avec cette femme, j’éprouvais un énorme soulagement, une forme de bien-être qui me permettait de mieux respirer. Je ne cessais de me demander ce qui m’était arrivé. Puis vient l’étape de la thérapie qui fut un autre événement marquant dans la prise en main de mon avenir. J’ai été vingt-huit jours dans un centre de thérapie pour alcooliques. Là, j’ai raconté et partagé mon histoire avec un groupe tout aussi névrosé que moi.

Pendant ces vingt-huit jours, j’ai écouté les autres participants et je ne comprenais pas trop pourquoi ces gens pleuraient en racontant leur vécu. Quand vient mon tour de partager mes soucis et mon histoire, j’ai saisi toute la peine exprimée par les autres. Moi aussi je n’ai su retenir les larmes qui coulaient. Jamais, je n’aurais pu imaginer... Durant le temps où j’ai analysé mes soucis, j’ai beaucoup écrit, prenant conscience de tout le mal que j’avais fait aux gens autour de moi. Je voyais toutes ces années où j’avais bu comme un trou qui ne se remplissait jamais. Je visualisais comment je m’étais noyé dans l’alcool. Mais lentement, mes racines commencèrent à se reconstruire et à s’abreuver du mode de vie de mes ancêtres autochtones. Ce ressourcement m’a apporté tellement de connaissances nouvelles sur moi.

Ainsi, avec le temps, j’en vins à travailler dans le domaine de la santé communautaire pendant cinq années. Durant cette période, j’ai eu à côtoyer des aînés. J’allais les voir à leur domicile et je m’assurais de leurs besoins en soins médicaux. Souvent, j’accompagnais les infirmières qui leur

prodiguaient des soins. De côtoyer les aînés m'interpelait beaucoup, me remettait beaucoup en question. Parallèlement, je soutenais les gens de ma communauté qui, eux aussi, avaient des problèmes avec la consommation d'alcool et de drogue. Puis, peu à peu, après plusieurs formations, j'en vins à être un intervenant en toxicomanie, ce qui m'amena à être disponible sur appel. Cette période dura cinq ans.

Fort de mes expériences, je devins thérapeute pendant sept années dans un projet pour les anciens élèves des pensionnats. Soutenu par un aîné, je devins graduellement un guide spirituel pour ces derniers. Ainsi, avec beaucoup d'humilité, je suis devenu porteur de la pipe sacrée utilisée durant les cérémonies autochtones. Se rajoute à ce privilège, celui de porteur du Wampum, ceinture sacrée qui a été créée par quatre personnes de Québec dans le cadre d'un projet de réconciliation sur les pensionnats. L'expérience fut un franc succès. Nous étions deux couples, dont un innu et un autre atikamekw. Ensemble, nous avons visité dix villes au Québec dans le but de raconter ce qui s'était passé au temps des pensionnats. Dans nos bagages, il y avait des perles que nous utilisions pour parfaire le Wampum. Dans les villes que nous parcourions et où nous partagions notre vécu sur les pensionnats, les gens étaient extrêmement surpris quand nous leur disions que le véritable but recherché par le gouvernement était de tuer l'Indien qui était en chacun de nous et de faire mourir la culture ancestrale que nous portions en dedans de nous. Les gens étaient sidérés d'apprendre que les dirigeants avaient dit :

— D'ici cent ans, il n'y aura plus de problèmes avec les Indiens.

C'est tout le contraire qui s'est produit.

Ainsi après chaque conférence, nous demandions aux participants de venir choisir une, deux ou trois perles que

nous insérons à la ceinture du Wampum. Puis pendant qu'ils avaient dans leurs mains les perles choisies, nous leur demandions de faire une prière et d'insérer dans les perles des pensées positives. Par la suite, les perles étaient incorporées à la ceinture Wampum.

De ce geste symbolique et de ces partages s'est créé un grand rapprochement entre les peuples autochtone et non autochtone. Ainsi la création de la ceinture Wampum devint un bel exemple de ce qui pourrait se faire pour tant d'autres peuples. Nous avions un rêve, faire la paix et créer une harmonie entre nous tous. Aujourd'hui, je dis :

— Je n'aime pas la violence ni la haine parce qu'elle divise les humains, parce qu'elle nous divise.

Ce qui m'amène à croire que si chaque être humain mettait en lui un peu de bonne volonté, nous pourrions vivre en totale harmonie avec tous ceux qui nous entourent. Par l'entremise de ce Wampum, je veux proclamer un message de paix où nous pourrions tous vivre dans un environnement où les personnes pourraient s'épanouir sans distinction de race, de couleur, de croyance, de religion ou de sexe. Oui, vivre dans un environnement où tous, autant que nous sommes, seraient égaux. Voilà notre rêve !

Mais je ne suis pas dupe. Souvent, je me questionne à savoir si ce rêve est réalisable. Avec tout ce que nous voyons aujourd'hui, les guerres, le terrorisme, il est à se demander si la haine ne fait pas partie de l'être humain et même si elle ne le domine pas. Cette vision m'attriste grandement. Il semble que partout cela soit pareil. On détruit la terre pour aller chercher ses ressources, on coupe les arbres sur des surfaces incroyables, on fait des barrages toujours plus gros sans compter les rivières qui sont détournées. Il est difficile de ne pas voir comment la planète est en mauvais état.

Dans sa soif insatiable de pouvoir et d'argent, l'homme est en train de s'autodétruire. Que restera-t-il pour les

prochaines générations, s'il reste encore quelque chose ? Les enfants de nos enfants pourront-ils encore admirer un orignal dans son environnement, voir de beaux peuplements de résineux ou de feuillus ? Quand on comprend que les arbres sont les poumons de la terre et que la végétation au sol représente les reins qui filtrent l'eau que nous consommons et que la nature dans son ensemble purifie l'air et l'eau, si bien que bientôt elle ne suffira plus à nous dépolluer, alors là, que ferons-nous ?

La Mère Terre est agonisante. L'homme est tout simplement en train de la tuer. Et nous, peuples autochtones, nous qui sommes les gardiens de la Mère Terre, nous constatons que nous ne sommes pas écoutés. Que diront nos descendants dans cent ou deux cents ans quand ils verront sur des images ou des documentaires comment était la terre dans notre temps présent, dans notre temps à nous, maintenant... Qui sait, peut-être nous diront-ils :

— Grand-père, es-tu conscient que tu ne m'as rien laissé ? Es-tu conscient que tu as tué la Mère Terre ? Grand-père, es-tu conscient que tu n'as pensé qu'à toi et non à nous ?

Il faut réaliser maintenant que toutes les belles choses, ces paysages fantastiques, tous ces animaux qui vivent sur la même planète doivent être jalousement préservés pour que nos descendants puissent à leur tour profiter de ces richesses inestimables autrement que par des visites dans des musées. De telles destructions se passent ailleurs, sachons qu'elles peuvent aussi se passer ici. Le monde change, pour ne pas dire qu'il est en train de devenir fou ! La technologie d'aujourd'hui nous rend tellement dépendants. On observe que les gens sont de plus en plus malades : le diabète, le cholestérol, le cancer, l'obésité les guettent. Les gens ne bougent plus, seuls leurs doigts tapotent sur des claviers

d'ordinateurs ou de cellulaires. Nous vivons dans un monde où nous sommes extrêmement tributaires de l'argent. Si tu n'as pas d'argent, tu n'es rien ! L'absence d'argent isole, les gens autour de toi t'ignorent, le système fait peu de cas de toi. Tu n'es rien pour le gouvernement, sinon quelqu'un qui peut et doit payer des taxes et des impôts. Regardez comment les riches écrabouillent les pauvres, ils sont écrasés par les gros bonnets, et si les pauvres essaient de manifester pour leur bien-être ou leurs droits, ils n'auront aucune chance. Si bien que j'ai peur qu'un jour, un plus fou que tous les autres appuie sur une touche qu'il ne devrait pas. Je crains que la terre s'épuise, que les hommes finissent par la détruire. À cette étape, tout l'argent que les gros et les puissants auront amassé, ils ne pourront l'emporter avec eux, car avec la fin des ressources de notre planète, l'argent n'aura plus aucune valeur. Il faut toujours se rappeler que de l'autre bord, l'argent n'a plus aucune importance.

Dans l'autre dimension, tout est gratuit, pour tout le monde, voilà enfin une justice.

Je trouve sombre, malheureux que les gros de ce monde ne comprennent pas le vrai sens du mot partage. Dans les faits, il n'y a pas que les puissants qui perdent cette valeur fondamentale, l'humain dans son ensemble l'oublie lui aussi. Je trouve triste de le dire, mais je vois le monde d'aujourd'hui ainsi. Et que dire des religions, peu importe lesquelles ? Ces mouvements sont saturés de richesses, bourrées d'or et d'argent. Trop de guerres ! L'histoire le prouve. Combien de conflits ont éclaté sous prétexte qu'une religion voulait en dominer une autre, que la façon de prier de l'un était supérieure à l'autre. Quelle amertume que de constater que l'argent remplace Dieu ! Lentement mais sûrement, on retire les signes religieux des écoles et des lieux publics. Il devient extrêmement difficile de se faire

respecter pour ceux qui croient et veulent se recueillir pour prier. On sollicite même la Cour suprême pour empêcher la prière, j'en suis estomaqué !

Je n'ai pas rejeté la religion catholique parce que certains de ses représentants, les prêtres, les frères ou les sœurs m'ont abusé sexuellement, culturellement ou physiquement. Je ne m'en cache pas, j'ai connu la révolte et la haine envers eux, mais j'ai aussi compris que ce n'est pas toute la religion catholique qui m'avait abusé. Aujourd'hui j'ai changé, j'ai compris bien des choses. Maintenant, je suis en paix avec ce passé, parce que j'ai fait le ménage dans ma petite valise du pensionnat. Dans cette petite valise, que je possède encore aujourd'hui, j'y mets plein de bonnes choses. Ainsi, avec soin, j'y dépose la paix, le pardon, l'amour, le respect, l'humilité et enfin la compassion. De ces bonnes choses, je nourris mon âme et mon esprit.

Un jour, un aîné m'a dit quelque chose qui m'a fait beaucoup réfléchir sur mes comportements négatifs. Il m'avait dit :

— Nourris tes qualités et tes défauts vont mourir de faim.

Cet homme avait raison. J'ai appris que lorsqu'on fait des changements positifs dans sa vie, on respire tellement mieux. Dès lors, le stress s'atténue jusqu'à disparaître et graduellement l'ordre s'installe. Enfin, l'amour domine sagement la haine. Aujourd'hui, plus rien ne vient troubler ma paix intérieure. Je remets ma vie entre les mains de cette puissance divine et lui accorde toute ma confiance. En retour, je me sens habité d'une grande sérénité.

Vous savez, je ne regrette rien. Ma vie, je l'ai vécue comme je devais la vivre. Aujourd'hui, je l'accepte telle qu'elle est et ne veux pas perdre mon temps avec les remords. J'ai réussi à passer au travers toutes les épreuves et embûches que j'ai rencontrées en cours de route.

Aussi bas puis-je avoir été dans ma déchéance, aussi grande sera ma remontée, mon redressement. Autrefois, je me décourageais facilement, j'avais souvent tendance à être défaitiste, maintenant, je sais que je suis un gagnant. Il y a eu des moments dans ma vie où je pensais que je ne m'en sortirais jamais et où j'ai pensé à m'enlever la vie par le suicide. Mais aujourd'hui, j'ai le goût comme jamais de vivre au maximum.



Je suis rendu à l'automne de ma vie. Je suis comme les arbres à l'automne qui changent de couleurs, qui perdent lentement leurs feuilles pour nourrir la Mère Terre et ce, depuis la nuit des temps. Mon corps est comme un arbre fruitier. Il courbe doucement sous le poids de ses fruits, alors que moi je courbe doucement sous le poids de toutes ces années et sous le poids de mes expériences accumulées.

Mes fruits à moi, mes expériences de vie sont cueillies peu à peu par mes enfants et mes petits-enfants. J'essaie d'être un modèle, un exemple, une référence pour eux. J'en suis à ne plus vouloir porter la lourdeur de la haine pas plus que je ne veux éprouver du ressentiment. Celui-ci est comparable à un poison que nous prenons en espérant que la substance toxique fera crever celui que tu hais. Quelle utopie !

Je veux être en paix et en harmonie avec tous ceux qui croisent mon chemin. Je l'ai dit, mon souhait est que tous les êtres humains vivent ensemble en accord dans la quiétude et cela en toute sérénité sur cette bonne vieille boule qu'est notre terre. Nous venons tous d'un même Créateur et retournerons tous vers ce Créateur. Peu importe nos croyances, nous venons tous de cette énergie divine, sans

contrainte de nom que l'on puisse donner à son Dieu. Nous sommes tous égaux, les uns envers les autres. Tant et aussi longtemps que le dard de la haine est fiché dans le cœur de celui qui est blessé ou offensé, l'âme ne pourra jamais atteindre la paix, la sérénité et l'équilibre dans ses émotions. Quand le cœur guérit, il retrouve la sagesse d'utiliser l'esprit de réconciliation avec soi-même, dans un premier temps, et avec les autres dans un deuxième temps.

La vie m'a choyé en me faisant naître dans la forêt de mes ancêtres. Il n'y a rien de plus important pour moi que d'y retourner et d'y vivre. La forêt est ma mère, elle me donne tout ce dont j'ai besoin. Elle est aussi la maison où j'habite. Dans les sentiers que je parcours, il y a les traces de mes ancêtres que je sais voir. Je sais que, dans ces lieux ancestraux, ils sont toujours présents. Ils m'accompagnent toujours quand je vais récolter les plantes médicinales dont j'ai besoin. Au moment de construire le *Sweat Lodge*, la chambre de sudation, ils me guident dans l'assemblage de la structure et pour le choix des arbres et arbustes qui constitueront ce lieu sacré. Je ne suis jamais seul. Ils me protègent et me guident.

J'aimerais vous décrire un moment de ma vie où je me suis particulièrement senti choyé par la vie. Cet instant prit naissance quand une petite fille d'à peine huit mois est arrivée chez moi, dans ma famille. Imaginez, cette belle et douce petite fille à trouver le moyen de m'apprendre à aimer mes propres enfants. Aussi incroyable que cela puisse paraître, cette enfant m'a appris à aimer les gens autour de moi ! Par sa propre gestuelle, elle m'a montré à prendre mes enfants dans mes bras. Je me rappelle que lorsqu'elle marchait encore à quatre pattes et que je passais tout près d'elle, elle me tendait les bras dans l'espoir que je la prenne. Ce fut une révélation. Cet enfant était une véritable boule

d'énergie et un être d'amour inconditionnel. Ce fut un incroyable cadeau de la vie quand ses parents acceptèrent que nous devenions, nous, ses nouveaux parents. Si vous saviez combien j'aime ma fille aujourd'hui ! Ainsi je lui dois un enseignement d'une valeur inestimable, soit d'aimer et d'être capable de prendre dans mes bras mes enfants.

Nous avons tout à apprendre de l'innocence et de la franchise d'un enfant. Aujourd'hui, elle a quinze ans. En fait, depuis sa naissance elle me donne des enseignements, et cela, sans même qu'elle ne s'en aperçoive. Cette jeune fille est d'une importance capitale pour moi et toute ma famille l'aime sans condition. Aujourd'hui, je peux dire fièrement que c'est grâce à elle si j'ai été capable de me réconcilier avec mes propres enfants.

Il m'arrive parfois de penser à mon ancienne vie, celle où j'étais sous l'emprise de l'alcool, et je réalise l'ampleur de l'investissement que j'ai dû faire pour me sortir des griffes de la dépendance à l'alcool et à la drogue. Il aura fallu qu'obstinément je me convainque :

— Assez, c'est assez ! Je suis tanné d'avoir mal et de faire souffrir ma femme, mes enfants, mes parents et tous ceux qui m'aiment.

Je devais impérativement mettre quelqu'un de plus fort, plus haut que moi dans ma vie. Je devais réussir à m'abandonner à cette énergie divine et croire aveuglément qu'elle pouvait m'habiter. Je devais aussi apprendre à écraser mon égo, mon orgueil et laisser le contrôle total de ma vie à une puissance supérieure à moi. Et cela a marché.

De faire le choix de mettre la spiritualité dans ma vie m'aura beaucoup aidé dans mon cheminement vers les objectifs ambitieux que je m'étais donnés. Je dois aussi dire que beaucoup d'enseignements spirituels m'ont été offerts sur la route de ma réhabilitation. J'avoue que certains ne

m'ont été d'aucune utilité, je les ai alors mis de côté. Par contre, d'autres m'ont été très profitables dans ma croissance, et ceux-là, je les ai gardés ! Chaque enseignement spirituel, chaque allégeance ou nation, chaque être humain est issu de l'arbre de vie, essence même de toute connaissance spirituelle. Ainsi, le tronc fait des branches et de ces dernières croissent les feuilles. L'homme est cette feuille. Avec le temps, il atteint une maturité et vient alors le temps pour lui de partir dans le monde des esprits. Les enseignements spirituels sont les branches maîtresses de l'arbre alors que le tronc, lui, est profondément relié aux racines dans le cœur même de la Mère Terre. Ainsi l'homme, tout comme la feuille de l'arbre, retournera au jour à cette Terre Mère.

Chacun de nous est à la recherche de sa réalité et de sa véritable spiritualité, et cela, tout au long de son existence. Mon chemin, je l'ai trouvé en faisant un retour sur les traditions et les cérémonies que mes ancêtres m'avaient laissées. Je croyais les avoir perdues, mais ils étaient là, à l'intérieur de moi. Le Créateur nous a laissé sept dons :

L'amour,
Le respect,
Le courage,
La vérité,
La sagesse,
L'humilité,
Et enfin l'honnêteté.

La réalité et la vérité sont uniques pour chaque être humain. J'ai dû apprendre à ne plus ignorer ma réalité et ma vérité, car nier mon passé m'aurait mené à un chavirement et une noyade assurée dans une mer de merde. L'acceptation de ma réalité et de ma vérité m'aura été

essentielle pour cheminer vers une autre voie. La spiritualité pénètre le cœur et l'esprit de chaque être humain qui cherche un nouveau chemin, une nouvelle vie. Il faut se souvenir que cette spiritualité est unique à chacun.

C'est dans la prière et la méditation que j'ai pu trouver la vraie personne que j'étais et le vrai sens à donner à ma vie. Je me rappellerai toujours ce qu'un aîné m'avait dit lors du dernier *Sundance* (grande cérémonie autochtone) que j'ai vécu.

— Retournez vers vos traditions, retrouvez vos cérémonies et vos rituels et vous vous retrouvez vous-même. Vos aînés et vos ancêtres vous ont tout laissé, c'est maintenant à vous de vous retrouver. Votre identité s'exprime par vos cérémonies et dans vos traditions qui sont millénaires, tout comme nous. Soyez aussi forts qu'elles.

Je me suis personnellement retrouvé dans toutes les cérémonies que j'ai pratiquées. Aujourd'hui, je ne crois pas à cet égo qui me laisse croire que j'étais un bon à rien quand je tombais devant l'obstacle. Je pense à mes insuccès face à la femme. J'imaginais que je n'étais pas assez beau pour elle, pas assez intelligent. Je m'en veux quand je repense à ce temps, je m'en veux d'avoir été si sévère envers moi, rigide et dur. Les jugements que je m'octroyais étaient sans pitié, méchants même. Mais aujourd'hui, je me vois autrement. Je suis conscient que j'ai de belles qualités. Avec le temps, j'ai appris à m'aimer tel que je suis. Chaque jour, je progresse à m'apprécier sans prétention. Je m'améliore à écouter, écouter mon moi, écouter l'homme que je suis réellement. Je sais aussi que si je donne trop de pouvoir à mon égo, je pourrais me mettre en péril et devenir dépressif ou subir de multiples maux.

C'est comme dans l'histoire du bon et du mauvais loup. Je dois me rappeler que le loup que je nourrirai sera

le gagnant. Dès lors, je choisis de nourrir le bon loup pour être le gagnant, pour être un meilleur être humain. Trop souvent, j'ai cherché l'approbation des gens autour de moi pour que je puisse moi-même m'apprécier et m'aimer. Si je ne trouvais pas cette approbation de leur part, je me répétais que j'avais encore manqué mon coup.

Le chemin qui nous mène à l'amour et au respect de soi est long surtout quand l'enfant que j'ai été se faisait souvent répéter :

— Tu es bon à rien, tu es niaiseux, tu ne comprends rien.

Il est extrêmement pénible de sortir du cercle de ces jugements qui nous rabaissent. Ma spontanéité d'enfant aura été détruite par ces martelages psychologiques que j'ai eus aux pensionnats. Mais avec le temps, j'ai appris à modifier mon attitude envers moi. J'ai dû travailler à changer mes comportements. Pour être aimé, j'ai fait tout ce qu'on me demandait. Quand j'étais exclu, je me sentais comme le pire des moins que rien. Oui, pour être aimé, j'ai tout donné au point d'oublier ce que c'était que de recevoir. J'essayais toujours de m'adapter à l'opinion des autres. Si on me traitait de stupide, je faisais des stupidités et, trop souvent, je me servais de l'alcool pour faire mes bêtises. Recherchant sans cesse l'approbation des autres, un jour, je me suis rendu compte que j'avais une faible estime de moi, de ma personne, de l'être unique que j'étais. Mais maintenant, je crois à mon moi authentique. C'est pourquoi je n'attends plus l'approbation des autres. J'ai appris que je suis un être bon, bien et beau. Quand je me regarde dans un miroir, je vois quelqu'un de merveilleux qui m'inspire à faire plein de choses qui me rendent fort et me donne le goût d'être le vrai Marcel Pititkwe.

Je ne veux plus être celui qui a été écrasé, sur qui on s'essuyait les pieds comme sur un vulgaire tapis. Je ne veux plus ignorer cette grande sagesse, cette grande puissance qui m'a créé. Rendu à l'aube du Takwakin (automne), je ne peux plus me permettre un retour en arrière et m'enlever le droit d'être heureux, et cela, indépendamment de l'approbation des autres.

Mon passé aura été une dure leçon. Je ne me préoccupe plus de ma réputation ou de ma personnalité, de qui je suis ou de la façon dont les autres me perçoivent. Je ne suis pas supérieur aux autres, pas plus que je ne leur suis inférieur. Je suis égale à tous ceux qui sont autour de moi. À une étape de ma vie, j'ai fait un grand virage pour revenir dans le Waskamatisiwin (retour dans le cercle de la vie). J'ai fait un retour vers mes traditions, les cérémonies et mes origines Nehirisiw (vers l'Atikamekw Iriniw). C'est un retour vers les traditions qui est motivant, plus stimulant. Je ne veux plus m'éloigner de cette source qui me purifie et qui me donne le goût de vivre.

Ça fait vingt-deux ans que je suis sobre et autant d'années que je travaille en relation d'aide. Durant toutes ces années, il y a eu des moments particulièrement difficiles, dois-je dire. Au début des années 2000, il y a eu de nombreux suicides dans ma communauté. Quatre à cinq personnes ont mis fin à leurs jours, approximativement dans une période de cinq ans.

Certains de ces suicides m'ont profondément marqué et touché, au point où j'avais décidé de me retirer du milieu pour aller travailler ailleurs. Je me suis donc trouvé un poste de thérapeute dans un projet qui dura finalement sept ans.

Ce projet consistait à soutenir d'anciens pensionnaires dans leur recherche d'identité autochtone. Ainsi, nous allions en forêt durant une dizaine de jours où nous faisons

des ateliers sur l'estime de soi. Durant ce séjour, nous faisons également des cérémonies afin de les conscientiser sur leur propre origine d'autochtone. Ce programme a très bien fonctionné et a aidé plusieurs anciens pensionnaires à retrouver leur entité. Mais, malheureusement, après sept ans, les fonds commencèrent à manquer à cause d'un manque de subventions du gouvernement. Pourtant, il y aurait encore tellement à faire sur ce thème. Il y a eu tellement de blessures du temps des pensionnats, en plus de ceux qui ont vécu cette période sombre, nous avons constaté comment les parents et les enfants de ces pensionnaires ont subi les contrecoups de ce bouleversement de vie. Il est facile de comprendre que tous ceux qui sont passés par les pensionnats portent tous les mêmes souffrances, les mêmes cicatrices. De savoir et de prendre conscience que nous avons tous vécu les mêmes abus nous rendent plus forts et contribue ainsi à renforcer l'avenir de la nation atikamekw.



Dans le cercle de la vie, tout est interrelié. Dans la famille autochtone, chacun a besoin l'un de l'autre.

Ce qui me rassure c'est que, peu à peu, nous revenons à nos traditions et à nos cérémonies guérisseuses. Lors de la cérémonie du *Sundance*, je me rappelle aussi qu'un aîné m'avait également dit :

— Retrouvez les cérémonies et les rituels que vos grands-pères et vos grands-mères vous ont laissés en héritage. Ils sont là, dans vos cœurs, dans votre forêt, les lacs et les rivières. Retournez vers votre culture et vous redeviendrez des êtres humains libres de vos obsessions et des fausses évasions données par l'alcool et la drogue.

Je crois ce que cet homme a dit :

— Pour sortir de notre mal intérieur, il faut avant tout croire en soi et faire en sorte de se donner des outils pour atteindre ses objectifs.

Dans tout ce que j'ai entrepris pour reprendre ma vie en main, il y a une femme qui m'a énormément aidé par l'expression de sa croyance en moi. Cette femme, elle s'appelle Louisa. Elle est mon amie, ma confidente, ma femme. Dès le premier jour de ma prise en main, elle m'a donné sa confiance. Dès lors, je n'étais donc plus seul dans ma démarche de relèvement, maintenant, nous étions deux. De rebâtir notre famille, notre cercle familial fut et reste encore un travail de tous les jours. C'est avec l'aide de notre Créateur que nous avons pu réussir. À Louisa, je peux avouer, avec tout mon repentir, que je lui en ai fait voir de toutes les couleurs. Je sais aujourd'hui comment cette femme est forte et je sais aussi que je lui dois toute mon admiration et mes remerciements. Voilà pourquoi je lui dis, dans cet écrit, mille fois merci. Ma mère m'a donné ma première vie, et toi ma deuxième. Ma renaissance vient de toi, je t'aime Louisa. Comme le dit la chanson : *Qui de nous partira le premier et dans un dernier je t'aime. On se dira à bientôt, l'autre ne suivra pas de très loin.*

Nous avons eu de très beaux enfants. C'est merveilleux ce que je vis avec toi et je suis reconnaissant de la chance que j'ai de vivre ma vie avec nos enfants et nos petits-enfants. Je rajouterai que je garde dans mon cœur la petite Jasmine, celle qui m'a montré à prendre mes enfants dans mes bras et aujourd'hui, d'être capable de leur dire :

— Je t'aime.

Elle est merveilleuse notre fille. C'est ensemble que nous reconstruirons notre cercle familial, car nous avons tous les outils pour mener à bien ce grand projet, d'abord pour nous et, qui sait, inspirer d'autres familles.

La réconciliation est possible dans chaque famille, dans chaque communauté, pour chaque nation et même partout dans le monde. Je rêve de la paix et de l'amour sur toute la planète, c'est mon souhait le plus cher. Je sais cependant que les idéaux que je chéris ne se réaliseront probablement pas de mon vivant, mais au moins, je me dis que j'ai semé des graines pour que le monde prenne conscience de l'état actuel de la planète.

Et maintenant, où en suis-je depuis les premiers pas que j'ai faits pour mon mieux-être, de mon abstinence envers l'alcool et la drogue ? C'est à chaque jour, à chaque occasion qui se présente à moi que je fais ce qui est en mon pouvoir pour transmettre le message qu'on peut sortir des griffes de ces dépendances. J'ai été démolì dans tous les domaines de ma vie conjugale, familiale, financière. Oui, dans toutes ces facettes de ma vie j'ai été défait. Le Créateur m'a fait un grand cadeau en me donnant le pouvoir de le choisir dans ma vie (Mémoire de Dieu). Ainsi j'ai eu à désigner mes choix, soit de rester dans le monde de la consommation et d'y laisser éventuellement ma peau ou de me relever et de changer mon mode de vie.

Aujourd'hui, je sais que j'ai fait le meilleur choix, celui de vivre sans alcool et sans drogue. Dès le moment, à l'instant où j'ai confié ma vie à une puissance supérieure, le Créateur, lentement la tempête dans laquelle se trouvait ma vie s'est apaisée. Ce fut comme si je sortais d'un épais brouillard. Dès lors, j'ai commencé à voir clair sur mon chemin, dans ma vie et mes choix.

Je me souviens du jour où mon père m'a dit :

— Enfin, mon vrai fils m'est revenu ! Continue à marcher sur le chemin de tes ancêtres et de tes grands-pères, tu es sur la bonne voie, mon fils. Tu rencontreras tes semblables qui te guideront dans les cérémonies. Fais leur confiance, ce seront de bons guides.

Maintenant, je dis merci à ceux qui m'ont guidé et accepté dans l'enseignement des cérémonies. Ces personnes ont été incontestablement merveilleuses. Je ne peux les nommer tous de peur d'en oublier, mais je vous remercie encore et encore pour ces *Sweat Lodge* et pour le partage de vos connaissances ancestrales uniques.

Cet écrit n'est pas seulement mon histoire personnelle. Il se veut aussi l'histoire de toute une génération d'enfants arrachés à leur famille, déportés dans des régions et dans des lieux dont ils ignoraient l'existence. Nous devons nous rappeler que ces enfants vivaient en parfaite harmonie avec leurs parents dans la forêt. Ils étaient peut-être, pour certains, des sauvages, mais il n'en était pas moins dans une union commune et parfaite avec la nature et la Mère Terre. Amenés et enfermés dans ces écoles, ils sont devenus civilisés, mais aussi violents. Les parents et les grands-parents ne reconnurent plus leurs enfants et petits-enfants se demandant ce qu'on leur avait fait. Ainsi, un fossé énorme fut creusé entre trois générations. La génération des parents, celle des enfants des pensionnats et celle des enfants des pensionnaires.

Il faut savoir que malgré les indemnités qu'on nous a données, rien n'a été réglé, car aujourd'hui, ces fossés existent encore, l'argent servant la plupart du temps à soulager certains créanciers. J'espère que par l'entremise de cet écrit, j'aurai pu aider des gens dans leur cheminement vers une nouvelle vie. J'ai couché ces mots sur papier pour aider tous ceux qui ont connu l'époque des pensionnats. Mais je voulais plus, je voulais que le monde sache l'histoire de ces enfants qui ont été arrachés à leur famille, que le monde sache que des enfants avaient été enlevés à leurs parents et que ces derniers ont été eux aussi trahis et même menacés par le gouvernement canadien.

Ce que j'ai écrit est la vérité, ma vérité. Cette authenticité va probablement ouvrir certaines blessures pour certaines personnes. Mon abcès devait crever, me faisant déjà trop mal, à moi dans un premier temps et à ma propre famille dans un second temps. De verbaliser ma réalité m'a conduit à une réconciliation personnelle et familiale. Cela fait plus de vingt ans que je chemine vers la guérison. J'ai appris que chaque jour suffit sa peine et que cette peine amoindrit du coup nos blessures. Aucun d'entre nous n'était préparé à affronter ce choc qui nous a été infligé. La vanité du gouvernement de l'époque avait le pouvoir de nous enlever de force à nos familles au point d'en ébranler sept générations. Mais maintenant, aujourd'hui, nous avons le pouvoir de reprendre en main nos vies et celles de nos enfants. Ces derniers nous appartiennent et plus aucun ne devrait être placé à l'extérieur de sa communauté d'origine. À cause de ma consommation, j'ai failli perdre les miens. Je serais un homme malheureux et triste si je ne pouvais voir l'espoir dans les yeux de mes petits-enfants. Je serais triste si je ne pouvais voir leur sourire. Je ne serais pas un grand-père si je ne pouvais tenir leur main durant une promenade. Je serais un mushum malheureux si je ne pouvais pas leur raconter des légendes, voir leur sourire dans leur visage et caresser leurs cheveux en ne pouvant pas leur dire :

— Je t'aime mon petit-enfant.

Car ce sont eux qui forment mon avenir. Un jour, un grand autochtone acteur et poète écrivit ces deux poèmes qui me touchèrent beaucoup.

L'enfant ne s'interroge pas sur les torts des grandes personnes, il les subit.

*Je ne peux plus dire à mon petit-fils : « Voici ton pays ! »
Je ne peux plus dire : « Chasse pour nourrir ton peuple ! »*

*Je ne peux plus lui demander : « Prie et rend grâce pour
L'abondance des rivières et des forêts »
Je ne peux plus lui crier : « Tu es Indien, le futur sera
Bon pour toi »
Je ne peux qu'espérer que son avenir soit rempli de paix
Et d'amour.*

Chef Dan George

Au cours de ce voyage dans mon passé, j'ai découvert que je n'ai jamais fait d'erreurs. Pendant des années, j'ai complété plusieurs formations pour être capable d'accomplir le travail qui m'était en quelque sorte prédestiné. Mon expérience malheureuse avec l'alcool s'est terminée abruptement dans le sens où du jour au lendemain j'ai cessé toute consommation.

Le sevrage ne fut pas facile, car d'arrêter subitement représente certains risques. Les premiers jours furent effectivement très difficiles. L'absence d'alcool fut pour moi un changement de vie drastique que je devais cependant vivre. Par le fait même, j'ai cessé aussi de penser que le monde me devait quelque chose, ce qui faisait partie du cheminement pour m'éloigner de ma victimisation. Aujourd'hui, c'est dans l'humilité que je veux aider les autres.

Souvent, je dis aux gens que je rencontre :

— Je n'ai pas de solution à t'offrir, parce que les solutions dont tu as besoin, c'est toi qui les as en toi. Je ne peux que te guider vers elles.

C'est en toute modestie que je publie cet écrit et je le fais surtout pour aider ceux qui vivent maintenant les problèmes que j'ai vécus il y a des années. Ce dernier se veut une forme de réconciliation avec le Créateur ou Dieu pour celui qui y croit. Même si un jour j'ai dit à ce Dieu que c'était de sa faute si cela allait mal dans ma vie, aujourd'hui

je me sens en accord, en harmonie avec lui. Je sais qu'Il ne m'a jamais abandonné et qu'Il m'a toujours accompagné en me soutenant dans mes déboires. Je répète que ce n'est pas toute l'église catholique qui m'a abusé, mais bien trois personnes qui ignoraient les torts qu'ils pouvaient me causer.

J'ai travaillé dans un centre de détention fédéral pendant quelque temps. J'ai entendu la souffrance des gens, dont certains avaient commis des meurtres. C'est en les écoutant que j'ai pu voir où commençait la longue chaîne de problèmes qui les avaient amenés en ces lieux.

Certains avaient été négligés durant leur enfance, abusés sexuellement et physiquement sans compter la carence affective qu'ils ont vécue. D'autres avaient été reniés par leurs parents, déplacés d'une famille à l'autre. J'ai éprouvé énormément de compassion pour ces gens.

C'est en écoutant ces êtres humains qui ont tant souffert à l'intérieur d'eux-mêmes, que mes jugements et mes préjugés envers eux m'ont fait fondre en larmes. On aura beau être quelqu'un de bien ou un meurtrier, nous n'en sommes pas moins des créatures divines à qui le Créateur a donné vie. Si nous feuilletons la Bible, nous pouvons y lire qu'il y a eu même en ce temps des persécuteurs envers les chrétiens dont certains sont devenus des Saints. Dans ce centre de détention, j'ai appris à respecter mon prochain et même à l'aimer, quoiqu'il put être responsable, quoi qu'il pût avoir fait. Je sais parfaitement que ce n'est pas à moi de juger ces gens, car je crois à la justice divine.

Ce fut une expérience incroyable que de côtoyer ces gens qui sont qualifiés des pires criminels. Ainsi, quand nous comprenons ce qui a pu amener ces derniers à commettre des crimes, on est moins porté aux jugements et aux préjugés. Ces personnes paient leur dette envers leur victime et la

société. Vous comprendrez que je ne nommerai aucun nom dans ce livre, mais je tiens à remercier ces individus qui m'ont appris à respecter la vie et les êtres humains, quels qu'ils soient. J'ai également retenu que ces personnes ont au fond d'eux-mêmes une certaine sagesse, alors que beaucoup démontraient une grande humilité face à leur histoire de vie. J'ai également su les apprécier en tant de détenus et je leur dis encore une fois merci pour ce qu'ils m'ont appris. Il serait difficile de dire que la vie aura été injuste envers eux, mais il n'en demeurera pas moins qu'ils restent des êtres humains et qu'il y en a des bien pires qu'eux qui, en ce moment, jouissent d'une totale liberté ! Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, sans rancune pour ces personnes.

Maintenant que je suis passé au travers de toutes ces expériences et de toutes ces épreuves, dont certaines ont été particulièrement difficiles, j'en viens souvent à me demander, qui a pu m'aider dans cette période trouble de ma vie ? Aujourd'hui encore, j'ai peine à croire que je suis enfin sorti de ces tourments. Toutes ces difficultés m'ont fait croire en une énergie divine qui m'aura donné la force de pouvoir m'en sortir gagnant. Il aura fallu que je fasse confiance à ma croyance, en cette énergie invisible, dont je ressens la présence en moi.

Je me suis abandonné à cette puissance et à cette bonté divine. Lorsque nous avons confiance en Lui, on peut tout faire et apprécier les sept cadeaux qu'il nous donne, dont l'amour, le respect, le courage, la vérité, la sagesse, l'humilité et enfin l'honnêteté. Quand on introduit ces sept cadeaux dans notre vie, on ne peut qu'en sortir grandi et fortifié. Cette vérité et cette réalité dépassent ma capacité de compréhension ainsi que de constater le miracle qui a eu lieu, soit la transformation de celui que je suis aujourd'hui. Mais

même si je ne comprends pas tout sur le comment et le pourquoi, je sais cependant que tout cela s'est bel et bien passé dans ma vie, indépendamment de ma capacité d'y faire quoi que ce soit. Je constate comment j'ai pu être observateur de ce qui se passait en moi, témoin de ma transformation !

Tout vient de Lui. Tout vient de cette énergie divine à la condition de savoir s'abandonner à son amour et à sa force. Comme un papillon s'échappant de son cocon, nous vivons un magnifique moment de libération. Le secret, le seul secret reste l'abandon. Abandonne-toi à cette énergie, fais confiance à cette lumière créatrice. Tous, autant que nous soyons, nous sommes venus au monde avec ces trois B (bonté, beauté et bien-être). Ainsi, peu importe ce qui te tracasse ou te fait mal, tu vas passer au travers ! Confiance, abandon et persévérance sont tes forces. Il n'y a aucun secret dans un relèvement. C'est la volonté à sortir de notre misère et d'être honnête envers soi-même. Quand on entreprend ce cheminement, il y a une sorte de soif du mieux-être qui nous habite et il faut savoir assouvir cette soif si prenante. Il faut alors se désaltérer de confiance, d'amour de soi et des autres.

Je me rappelle avoir déjà lu dans un livre que les *bushmen* du désert du Kalahari parlent de deux soifs, soit la petite soif et la grande soif. La petite soif revient à se désaltérer avec de l'eau.

La grande soif, qui est la plus grande de toutes, c'est la soif des sens. À cela, je dirai personnellement qu'il y a une autre soif, celle de savoir, de comprendre ce qui s'est passé dans notre vie, oui, savoir ce qui a pu arrivé pour avoir eu une vie misérable, même si un jour on en vient à saisir qu'il n'y a justement rien à comprendre. Par l'abandon et l'acceptation, tout devient calme et serein. Rendu là, on est plus seul. On a alors un sentiment d'appartenance, un

sentiment que nous avons un lien avec quelqu'un d'autre ou quelque chose d'autre. Dès lors, une puissance supérieure se développe en nous et c'est le commencement de la liberté. Nous sommes alors libérés de nos chaînes de souffrances et libres de nos sentiments négatifs.

Je n'ai pas la prétention de vouloir rendre le monde meilleur, mais juste donner ce que j'ai de bon en moi. Amour et paix, voilà ce que j'ai en cadeau pour le monde qui m'entoure.

J'ai eu cette chance de pouvoir choisir quel sentier prendre. J'avais le choix entre celui de la guerre dans lequel je pourrais encore être en train de me battre ou celui de la paix dans lequel j'ai arrêté de me battre. Ce dernier est le sentier de la guérison, de la libération et de l'acceptation du passé. C'est vrai qu'il est long le chemin de la guérison, je ne peux prétendre le contraire. Dans ma petite valise du pensionnat, il y avait un grand désordre. Il m'aura fallu plusieurs années pour remettre en place les choses que ma mère y avait placées. Le Tewikan s'est tu, les chants de guérison oubliés...

Puis un jour, le Tewehikan s'est remis à battre, suivant le rythme du Tewikan. Plus il chantait, plus je devenais fort.

Plus chantait nos chants de guérison et plus je marchais avec ma valise vers ma maison, mettant dedans les enseignements de mes parents, amour, respect, partage, compassion, honnêteté, vérité et humilité. Tout refaisait surface alors que je croyais avoir tout perdu, tout oublié. Mais non, tout était resté en moi et attendait mon réveil spirituel. Oui, tout cela était dans ma petite valise dans laquelle je devais faire le ménage. Cette valise que j'ai tantôt détestée à cause de sa lourdeur, j'en étais venu à ne plus vouloir l'ouvrir. Mais inconsciemment, je l'ouvrais pour y mettre des choses négatives tant et si bien que je n'arrivais plus à la traîner

tellement elle était devenue lourde. Lorsque je me suis mis à en faire le ménage, elle est devenue légère et ne débordait plus. Aujourd'hui, quoi que je puisse mettre dedans, il y a toujours de la place pour les bonnes choses. Bien des raisons ont passé, mais j'ai toujours le goût d'y rajouter d'autres enseignements qui viendront me renforcer. Mon passé est riche d'évènements marquants.

Aujourd'hui, ils m'aident à grandir positivement. Je suis déterminé à ce que ce passé soit révélé, mais pas dans un esprit de vengeance. Pendant des années, j'ai cherché à comprendre pourquoi... pourquoi moi ? J'ai aussi cherché comment faire pour être heureux, comment m'en sortir, comment trouver un sens à ma vie. Alors j'ai lâché prise, j'ai tout remis à cette force invisible et implacable. Dès lors, tout s'est déplacé à l'endroit. Comme on le dit dans le Tao : *Le mystère est la porte de toute compréhension*. J'ai compris le pourquoi et le comment, c'était si simple. Avec mes propres efforts et avec l'aide de cette puissance supérieure, j'ai compris.

J'ai donné un sens à ma vie et j'ai encore soif de l'aide que je peux apporter aux gens qui m'en demandent. J'ai été en formation dans cette vie de misère, pour en ressortir... transformé. Aujourd'hui, je suis un gagnant.

Achevé d'imprimer
au Québec
en mars 2016

« Tu ne feras jamais rien de bon dans la vie, tu seras toujours un nonchalant, un fainéant! » Marcel Pititkwe a longtemps cru ce qu'on disait de lui, si bien qu'il a fini par *devenir* cette étiquette qu'on lui donnait et vivre une vie de douleur, de feu et de désarroi. Cette descente aux enfers, dans laquelle ont également été aspirés sa famille et ses proches, a pris fin le jour où il a décidé de reprendre sa vie en main pour lentement sortir du profond désordre qu'était devenue sa vie.

Depuis, Marcel Pititkwe avance sur le chemin de la guérison. Enfant de la forêt, il y retourne aujourd'hui en tant qu'adulte pour retrouver la médecine de ses ancêtres. Il sait désormais qu'il vaut beaucoup plus que ce qu'il a été; pensionnats, alcool, drogues et victimisation sont pour lui chose du passé.

Marcel Pititkwe souhaite toujours « Amour et paix » aux gens qui croisent sa vie.



Marcel Pititkwe est né en 1952, en pleine forêt sur le territoire familial, au sein de la communauté atikamekw de Wenotaci. Aujourd'hui résident de La Tuque, il travaille depuis 1993 en relation d'aide en plus d'être représentant en santé communautaire et agent du Programme national de lutte contre l'abus de l'alcool et des drogues chez les Autochtones (PNLAADA).

Lui-même un survivant des pensionnats autochtones, Marcel Pititkwe s'implique de surcroît dans le projet KOSKIKI-WETAN à titre de thérapeute depuis 2003. Enfin, ayant été initié aux coutumes traditionnelles par un aîné, il mène des rituels et des cérémonies de hutte de sudation (*Sweat lodge*).

À 63 ans, le guide spirituel se consacre à sa famille et à ses pairs. **Il partage ses expériences, difficilement vécues, et se fait porteur d'un message d'espoir que nul autre que lui n'aurait su livrer d'une aussi belle façon.**

